This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

73 b 20 (7A.)
172 f 28

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

73 6. 20

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoise.

TOME QUATRIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoise.

Nouvelle édition, corrigée, & augmentée de plusieurs Pieces qui n'avoient point encore paru.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez PRAULT, petit-fils, Libraire, Quai des Augustins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilége.

Digitized by Google

PIECES

Contenues dans ce Volume.

PAMELA.

L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE.

L'HOMME DE FORTUNE.

LE RETOUR IMPRÉVU.

Digitized by Google

PAMELA,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Digitized by Google

ACTEURS.

MILORD B***

MILEDI DAVERS, sœur de Milord.

Mr. WILLIAMS, Ministre.

Mad. ANDREWS, mere de Pamela.

PAMELA.

LA JEWKS.

VALETS.

La Scène est au Comté de Lincoln, dans le Château de Milord.

Digitized by Google

PAMELA,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MILORD, LA JEWKS.

MILORD.

Bon jour, Madame Jewks; à la fin me voilà.

LA JEWKS.

Ah! Milord, eſt-ce vous qui venez nous ſurprendre?

MILORD.

Je viens, ſans en avoir l'aveu de Pamela.
A mon impatience il a fallu me rendre.
Et je ne pouvois plus me paſſer de la voir.
Elle n'auroit jamais voulu me le permettre.
Au ſurplus, n'as-tu rien à me faire ſçavoir?

Digitized by Google

LA JEWKS.

N'avez-vous pas reçu. . . .

MILORD.

Quoi ?

LA JEWK'S.

Ma derniere lettre ?

MILORD.

De quand ?

LA JEWKS.

Du mois passé.

MILORD.

J'étois en route. Eh ! bien ? Pamela ?

LA JEWKS.

Pamela. . . .

MILORD.

Quel succès a ton zele ?
Du séjour de Lincoln comment se trouve-t-elle ?

LA JEWKS.

Triste, dormant fort peu, ne mangeant presque rien,
Pleurant comme une sotte, écrivant comme quatre,
Et vous traitant toujours de cruel ravisseur.

MILORD.

N'as-tu pas employé les moyens de douceur ?

LA JEWKS.

Oui, j'ai vingt fois été sur le point de la battre.

MILORD.

La battre ! Je prétends qu'on la respecte. . . Après ?
D'ailleurs, comment vont ses autres ?

Digitized by Google

LA JEWKS.

Fort bien. Je vous mandois par la même écriture,
Que sans faire semblant de rien,
Cette petite créature
Ne songeoit nuit & jour qu'à trouver le moyen
D'échapper de nos mains ; qu'elle se meurt d'envie
D'avoir la clef des champs ; qu'à force d'y rêver,
Le diable pourroit bien la lui faire trouver.

MILORD.

Ah ! palsembleu, je l'en défie.

LA JEWKS.

Et si Monsieur Williams l'aidoit?

MILORD.

Qui? lui?

LA JEWKS.

Sans doute.
Je n'en ai pourtant pas une assurance entiere.

MILORD.

Bon ! Williams est un sot.

LA JEWKS.

Qui n'est pas sans esprit.

MILORD.

Il n'est pas assez fou pour me rompre en visiere.

LA JEWKS.

Il a la clef du parc, il y vient sans façon :
Souvent, pour lui parler, Pamela se dérobe,
A moins que de l'avoir attachée à ma robe.

MILORD.

Non, ce jeune Ministre est hors de tout soupçon.

Digitized by Google

Je suis trop nécessaire à son sort déplorable,
D'autant plus qu'il sçait bien que je suis sur le point
De lui faire un état assez considérable.

LA JEWKS.

Voilà bien des raisons que l'amour n'entend point,
Et qui n'ont rien qui me rassure.
Comme il est bon d'avoir deux cordes à son arc,
J'ai fait faire, à bon compte, une double serrure
Que je vais faire mettre à la porte du parc;
Et j'ai cru, pour pousser plus loin la prévoyance,
Qu'il lui falloit quelqu'un dont les airs engageans
Pussent gagner sa confiance,
Que je n'ai plus depuis long-tems.
On vient de me parler d'une femme admirable,
D'un esprit doux, sur-tout capable
D'imaginer mille moyens,
Prête à suivre, en un mot, vos ordres & les miens.

MILORD, *après avoir rêvé un moment.*

Pamela me paroît difficile à réduire:
C'est toujours fort bien fait. Acheve de m'instruire.
Lui parlois-tu de moi?

LA JEWKS.

Toujours.

MILORD.

Tant pis.

LA JEWKS.

Comment?
N'étoit-ce pas là votre idée?

MILORD.

Parbleu, tu l'auras excédée:
Il falloit quelquefois prendre un heureux moment.

Digitized by Google

LA JEWKS.

Bon ! bon ! tous les momens ſont égaux avec elle.
Sans ceſſe au moindre mot, prompte à s'effaroucher,
Sa ſauvage vertu lui tourne la cervelle ;
Pour ſon bien, pour le vôtre, on a beau la prêcher,
Elle hauſſe l'épaule & croit que l'on radote.
Une fille d'eſprit eſt quelquefois bien ſotte.

MILORD.

Ma ſituation n'eſt faite que pour moi.
Quel eſt le labyrinthe où mon amour m'engage ?
Plus je vais en avant, plus je reſſens d'effroi ;
Car enfin, & c'eſt dont j'enrage,
Je ne puis l'épouſer, ni ceſſer de l'aimer.
Je me ſuis éprouvé, pendant deux mois d'abſence ;
Bien loin de reſſentir l'effet de ſa puiſſance,
Mon cœur n'a fait que s'enflammer....
Mais tentons le projet que l'amour me ſuggère.
Depuis que Pamela m'eſt chère,
Elle n'a jamais vû que l'amour en courroux.
Il le lui faut montrer ſous un aſpect plus doux ;
Lui faire des préſens : pour peu qu'elle en reçoive,
C'eſt un engagement qui peut la mener loin.

LA JEWKS.

Mais il ne faudra pas qu'elle s'en apperçoive :
Je connois Pamela.

MILORD.

C'eſt de quoi j'aurai ſoin.
A quoi me laiſſé-je réduire ! [illegible]
Quel projet ! Malgré moi, j'en ſuis preſqu'indigné.

Digitized by Google

Si malheureuſement je viens à la ſéduire,
J'aurai bien plus perdu que je n'aurai gagné.
Mais crois-tu qu'en effet, au fond de ſa penſée,
Pamela me haïſſe ? Elle eſt trop offenſée :
J'en recueille à préſent ce que j'ai mérité.
Avec trop de rapidité
J'ai voulu triompher ; j'ai manqué ma conquête,
Et ſa haine eſt le fruit de ma témérité.
Si pourtant j'étois ſûr de cette vérité,
Je ne répondrois pas du ſort qu'elle s'apprête.
L'amour au déſeſpoir eſt capable de tout.
On ſe repentiroit de me pouſſer à bout.
Dis-moi qu'elle me hait, autant que je l'adore.

LA JEWKS.

Sa haine, devant moi, n'oſe s'épanouir.

MILORD.

Mais il n'eſt pas moins vrai que Pamela m'abhorre.

LA JEWKS.

Votre nom ſeulement la fait évanouir.

MILORD.

Tant mieux, rien ne m'eſt plus utile
Que l'affreux déſeſpoir où me met ton récit.
Mon aſpect feroit donc mourir cette imbécille !

LA JEWKS.

Eh ! mais, Milord.....

MILORD.

Fort bien, ton rapport réuſſit :
Nous verrons s'il n'eſt pas un moyen de la vaincre ;
Mais de ſa haine enfin il faudroit me convaincre.

Digitized by Google

LA JEWKS.

Vous ſerez convaincu, s'il ne faut que cela.
Je vais appeller Pamela.
Mettez-vous à l'abri de cette paliſſade.

MILORD.

Williams & Pamela viennent de ce côté.

LA JEWKS.

Allez vous mettre en embuſcade.

(Milord ſe cache.)

SCENE II.

PAMELA, WILLIAMS, LA JEWKS.

LA JEWKS.

C'eſt vous. Eh ! bien, comment la pêche a-t-elle été?
A ce joli métier êtes-vous bien habile?
Vous a-t-il amuſée un peu?

PAMELA.

Hélas ! peut-on ſe faire un jeu
D'une deſtruction.

LA JEWKS.

C'eſt un plaiſir tranquille,
Conforme à votre humeur.

PAMELA.

Ici tout m'eſt égal.

LA JEWKS.

Il auroit dû pourtant calmer votre triſteſſe.

Digitized by Google

PAMELA.

Aux animaux d'aucune espece
Je ne sçaurois faire du mal.

LA JEWKS.

Mais le Facteur m'attend ; on vient de me le dire :
Ce sont apparemment des lettres de Milord.
Il a depuis long-tems négligé de m'écrire,
Son silence m'allarmoit fort.
Nous allons recevoir de ses cheres nouvelles :
Ne vous éloignez point, je reviens sur mes pas
Pour vous en faire part.

PAMELA.

Ah ! ne vous pressez pas ;
Je n'en attends que de cruelles.

(*La Jewks sort.*)

SCENE III.

PAMELA, WILLIAMS.

PAMELA.

Eh ! bien, Monsieur Williams.

WILLIAMS.

Je cherche à vous servir.

PAMELA.

Romprez-vous ma prison ?

WILLIAMS.

C'est ma plus chere envie.

Digitized by Google

PAMELA.

Hâtez-vous, il y va bien plus que de ma vie,
Puiſque c'eſt mon honneur qu'on cherche à me ravir
Vous ne l'ignorez pas. Si mon état vous touche,
Tirez-moi d'un ſéjour où les ruſes d'enfer
Conſpirent pour m'ôter ce que j'ai de plus cher.
L'effroi me ſuit toujours : jamais je ne me couche
Sans frémir & ſans craindre un ſommeil dangereux ;
Et ſi, malgré moi-même, à la fin je ſommeille,
Auſſi-tôt l'épouvante en ſurſaut me réveille.
Sans ceſſe, nuit & jour, j'ai pour aſpect affreux
L'image de l'opprobre où je ſuis deſtinée.
En effet, ce cruel, ce tyran furieux
Qui, pour me perdre, ici me tient empriſonnée,
Peut, d'un moment à l'autre, arriver dans ces lieux ;
Que deviendrai-je alors ? Que voulez-vous attendre ?

WILLIAMS.

Pamela, j'ai pour vous l'amitié la plus tendre,
J'en jure par vous-même & par votre vertu :
Sans doute, en vous ſervant, je riſque ma fortune ;
Je le ſçais ; mais enfin cette idée importune
Ne m'a nullement abbattu.
De l'auteur de vos maux je ne veux plus dépendre ;
J'y renonce.

PAMELA.

Avez-vous divulgué mes malheurs ?

WILLIAMS.

Oui, j'ai pris ſoin de les répandre.
Par-tout je les ai peints des plus vives couleurs.

Digitized by Google

PAMELA.

Eh ! bien

WILLIAMS.

J'ai cru par-là vous rendre un grand service,
Vous trouver des secours : n'en espérez aucun.
J'ai vû que chez les Grands on respecte leur vice ;
Ils ont cet avantage.

PAMELA.

Ah ! grands Dieux, en est-ce un ?

WILLIAMS.

J'ai vû que la vertu demeure mépriſée,
Lorſque l'éclat du rang ne l'accompagne pas.
La vôtre n'a produit qu'une indigne riſée :
De l'innocence obſcure on ne fait aucun cas.

PAMELA.

Mais, par bonheur, elle est sa propre récompense.

WILLIAMS.

Oui, les biens les plus sûrs sont ceux qu'elle diſpenſe.
J'avois mis mon espoir en un homme de bien,
Un très-honnête perſonnage,
Qui loge dans le voiſinage.
Nous eûmes tous les deux hier un entretien.
Ce Miniſtre, attentif à mon récit fidele,
M'en parut très-touché d'abord ;
Mais dès que j'eus nommé Milord,
Je vis diſparoître ſon zele ;
Alors interdit & confus,
Écoutant à regret le reſte de l'hiſtoire,
Pour mieux colorer ſes refus,
Il affecta de ne pas croire

Le mal aussi pressant qu'il est.
Il m'accuse d'y prendre un trop vif intérêt;
Il craint de se commettre; &, malgré ma prière,
Les devoirs de sa charge & son autorité,
Il ne veut s'en mêler en aucune manière,
Ni les autres non plus: c'est une vérité.

PAMELA.

Mon cher Monsieur Williams, quelle affreuse infortune!
N'en êtes-vous point rebuté?
Puis-je continuer de vous être importune?
Mais naturellement vous êtes généreux.

WILLIAMS.

Puissé-je être un peu plus heureux,
Et vous voir hors d'ici par mes soins arrachée!
Ceux que j'ai déjà pris vous seront mes garans.
Vos papiers sont enfin remis à vos parens.
J'ai fait faire une clef.

PAMELA.

Donnez.

WILLIAMS.

Je l'ai cachée,
Avec un mot d'écrit que vous lirez tantôt.
Vous connoissez l'endroit où tout est en dépôt;
C'est le même.

PAMELA.

Je sçais.

WILLIAMS.

Je vous le dis encore;
Votre félicité n'est pas prête d'éclore.

Digitized by Google

PAMELA.

Je prétends, en fuyant, braver mon ennemi :
Daignez, vers le minuit, vous rendre à cette porte.
Venez m'y recevoir & me ſervir d'eſcorte.
Si-tôt que je verrai mon Argus endormi....

WILLIAMS.

D'ici chez vous la traite eſt longue & difficile ;
Il faut entierement traverſer le Comté.

PAMELA.

Hélas ! ſçais-je où je ſuis ?

WILLIAMS.

Si vous avez compté
Qu'on oſe vous donner aſyle,
Vous vous trompez dans vos ſouhaits.
Milord a prévu tout ; il eſt Juge de Paix.
Avec un ſoin extrême il vous a déſignée.
Pour s'aſſurer de vous, par-tout dans ſon reſſort,
Par ſes ordres précis, vous êtes conſignée.

PAMELA.

Suis-je eſclave ?

WILLIAMS.

On l'eſt du plus fort.

PAMELA.

Vous me déſeſpérez.

WILLIAMS.

L'obſtacle eſt invincible.
A moins d'un coup du Ciel, je le crois impoſſible.

PAMELA.

Quoi ſon coupable amour me ferme les chemins !
Je ne puis me tirer de ſes indignes mains !

Digitized by Google

Il faut que je périsse au fond de ces retraites !

WILLIAMS.

Je ne suis point surpris, pensant comme vous faites,
Que vous le haïssiez, qu'il vous soit en horreur.

PAMELA.

Ce n'est pas qu'il soit haïssable ;
Mais son funeste amour le rend méconnoissable.
Il est vrai qu'il m'inspire une vive terreur ;
Mais enfin je suis juste : eh ! qu'il brise ma chaîne,
Et je ferai pour lui les plus sinceres vœux.
Je crains de son amour les transports dangereux ;
Mais ma crainte n'est pas un sentiment de haine.
La violence de ses feux
Altere, pour moi seule, un caractere heureux.

WILLIAMS.

Mais le voici lui-même.

PAMELA.

Ah ! Ciel ! je suis perdue.

SCENE IV.

MILORD, LA JEWKS, PAMELA, WILLIAMS.

MILORD, *à la Jewks, au fond du Théâtre.*

Ne faisons pas semblant de l'avoir entendue.

WILLIAMS, *à part.*

N'étoit-il pas aux environs ?

Digitized by Google

MILORD.

Serviteur, Mons Williams; permettez que j'en uſe
Avec vous ſans façon; je vous en fais excuſe:
Laiſſez-nous un moment: nous nous retrouverons.
Va-t-en, Madame Jewks. (*à Pamela.*) Vous, reſtez;
je l'exige.

SCENE V.

MILORD, PAMELA.

MILORD, *à part.*

Elle ne me hait point; reglons-nous là-deſſus.
(*haut.*)
Que mon retour ici n'ait rien qui vous afflige:
Au contraire.

PAMELA.

Milord ne ſe ſouvient-il plus
Qu'il m'avoit tant promis d'avoir la complaiſance
De ne pas m'honorer ſi-tôt de ſa préſence?

MILORD.

Laiſſons là le paſſé: tout me ſera garant
Que j'apporte à Lincoln un cœur bien différent.
Mais le cruel effroi dont vous êtes atteinte
Ne ceſſera-t-il point de me déſeſpérer?
Il m'eſt fort déplaiſant de ne vous inſpirer
Que les ſentimens de la crainte.
Ne vous verrai-je pas cet air doux & flatteur,
Cette ſérénité qui vous eſt naturelle,

Ce

Digitized by Google

Ce regard ingénu, ce sourire enchanteur,
Cette grace toujours nouvelle,
Ce charme qui vous donne un attrait si touchant,
Mais qu'altere sans cesse une frayeur mortelle?
Reprenez, avec moi, ce qui vous rend si belle.

PAMELA, *à part.*

Ah! qu'il est dangereux, quand il n'est pas méchant!

MILORD.

Revoyons-nous tous deux sous de meilleurs auspices.

PAMELA.

Milord, qui vous amene ici?

MILORD.

Le repentir.

PAMELA.

Qui pourra me le garantir?

MILORD.

Les effets. Oublions toutes nos injustices.

PAMELA.

En auriez-vous à m'imputer?

MILORD.

Je viens pour réparer, & non pour disputer
Les torts que nous pourrions avoir l'un avec l'autre.
Peut-être un jour viendra que vous en rougirez;
Mais enfin il faudroit y mettre un peu du vôtre.

PAMELA.

Qu'appellez-vous du mien?

MILORD.

(*à part.*) Vous y réfléchirez.
Je crois pouvoir risquer cette galanterie,

Digitized by Google

Puiſſe-t-elle répondre à mon intention !

(*Il préſente un papier à Pamela.*)

Tenez, Pamela, je vous prie
De lire ce papier avec attention.

PAMELA.

Qu'eſt-ce que cet écrit m'annonce ?

MILORD.

Vous le verrez. Allez, vous me rendrez réponſe.
Mais ſur-tout qu'elle ſoit conforme à mes deſirs.
J'ai quelque ordre à donner.

PAMELA, *regardant le papier.*

Qu'il me cauſe d'allarmes !

MILORD.

Allez. Quand je m'éloigne un inſtant de vos charmes,
Je me prive à regret du plus grand des plaiſirs.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MILORD, PAMELA.

PAMELA, *en lui rendant un papier.*

Milord, voici votre mémoire.

MILORD.

Vous l'aurez lû, j'oſe le croire?

PAMELA.

Oui: vous êtes trop généreux.

MILORD.

Quelle eſt cette réponſe? A quoi dois-je m'attendre?
Daignez donc m'expliquer comment il faut l'entendre.
Eſt-ce un refus ou non? Il ſeroit rigoureux....

PAMELA.

Mais du moins il eſt légitime.
Ne m'honorerez-vous jamais de votre eſtime.

MILORD.

Je veux vous rendre heureuſe.

PAMELA.

Il n'eſt de vrai bonheur
Que celui qui convient à notre caractere.
Celui que vous m'offrez avec tant de myſtere,
N'eſt pas conforme à mon humeur.

Digitized by Google

MILORD.

Pourquoi donc ?

PAMELA.

L'avenir n'a rien qui m'importune ?

MILORD.

Et pour vous rassurer quels sont donc vos garans?

PAMELA.

J'ai l'exemple de mes parens.
Quel que soit leur peu de fortune,
Ils ne sont point à plaindre ; &, du moins à mon goût,
Leur probité les a dédommagés de tout.
Elle est telle en effet que chacun la réclame,
Qu'elle passe en proverbe, & qu'il est établi,
Lorsqu'on en veut citer un modele accompli,
De dire, vertueux comme Andrews & sa femme.
Ma seule ambition est de les imiter.
Qui m'en empêcheroit ? Tout m'y semble inviter.
Mon éducation, les leçons de sagesse
Qu'après eux, ma bonne maîtresse,
Miledi votre mere, a mises dans mon sein.
» Ma chere Pamela, sois sage, disoit-elle :
» Tu connois tes devoirs, demeures-y fidelle :
» Je t'ai fait instruire à dessein.
» J'ai vû dans plus d'une occurrence,
» Qu'une fille se perd par sa propre ignorance. «
Tels étoient ses discours. Ah ? Milord, entre nous,
S'il m'est permis de vous le dire,
Elle me fournissoit des armes contre vous.

MILORD.

Quel reproche est-ce là ? Quel sujet me l'attire ?

Digitized by Google

PAMELA.

Vos bienfaits.

MILORD.

Comment donc ? Ma mere avoit promis
D'assurer votre sort au gré de sa tendresse ;
Elle n'en a rien fait : il peut m'être permis,
Je crois, d'acquitter sa promesse.

PAMELA.

(*à part.*) (*haut.*)
Quel détour !... Miledi, des bienfaits les plus grands
N'auroit point accablé ni moi, ni mes parens.

MILORD.

La délicatesse est extrême.

PAMELA.

Vous me tendez un piége où je ne puis tomber.

MILORD.

Qui veut vous faire succomber ?
Ne peut-on, sans espoir, rendre heureux ce qu'on aime ?
Eh ! ne vous dis-je pas que je n'y prétends rien
Au-delà du plaisir de vous faire du bien ?

PAMELA.

Si votre ame, pour moi, n'étoit plus enflammée,
Ou plutôt, si jamais vous ne m'aviez aimée ;
Alors, sans blesser mon devoir,
Milord, j'aurois pû recevoir
Un léger & foible salaire.
Il eût trop bien payé mes services passés.
Mais on n'ignore pas combien j'ai sçu vous plaire :
Quand on l'ignoreroit, je le sçais ; c'est assez....

Digitized by Google

Vous voulez me lier par la reconnoiſſance.

MILORD.

Mais la vôtre n'ira que juſqu'où vous voudrez.
Je n'y vois rien qui puiſſe allarmer l'innocence.
Réfléchiſſez-y mieux, & vous vous réſoudrez.

PAMELA.

Pouvez-vous là-deſſus inſiſter davantage?
Quel effet produiroit mon changement d'état?
Que diroit-on de voir vivre avec tant d'éclat
Une fille qui n'eut aucun bien en partage?
On penſeroit qu'après avoir bien combattu,
Sa gloire eſt arrivée à ſon heure fatale.
Ce ſeroit allier l'honneur & le ſcandale.
Quand nous aſſocions avec notre vertu
La moindre apparence du vice,
Nous ne méritons pas qu'on nous rende juſtice.
Nous avons notre honneur & nous à reſpecter.

MILORD.

Vous me paroiſſez bien inſtruite;
Je n'ai rien à vous objecter,
Si ce n'eſt qu'en l'état où vous êtes réduite,
Tant de vertu n'eſt pas facile à conſerver.
Si je vous fais quelque largeſſe,
Loin de nuire à votre ſageſſe,
Des dangers les plus grands je cherche à la ſauver.
Par-tout où vous irez, vous ſerez pourſuivie.
Puiſſiez-vous détourner du cours de votre vie
Les effets de l'adverſité!
C'eſt une terrible ennemie.

Digitized by Google

La vertu la plus pure & la plus affermie
Triomphe rarement de la néceſſité.
Elle diſpute un tems ; mais enfin elle cede.
Vous ne voulez donc point, Pamela, qu'on vous aide ?

PAMELA.

Eh ! laiſſez-moi partir ?

MILORD.

Qu'allez-vous devenir ?

PAMELA.

Je vivrai doucement chez mon pere & ma mere.

MILORD.

Eh ! de quoi ? Vous allez ſurcharger leur miſere ;
A ce fardeau de plus pourront-ils ſubvenir ?

PAMELA.

Mais je les aiderai.

MILORD.

Mais leur genre de vie,
Pamela, vous eſt inconnu.
Vous ne ſoutiendrez point un travail continu.
Vous croyez tout poſſible au gré de votre envie.
Malgré tous vos efforts, & vos parens, & vous,
Après avoir langui, vous ſuccomberez tous.
Vous mourrez l'un par l'autre, & vous en ſerez cauſe ;
Au lieu qu'en acceptant ce que je vous propoſe,
Vous ſerez le ſoutien, l'appui de leurs vieux jours.
Conſultez la nature, & non pas des chimeres.
Eh ! quoi ! vous aimez mieux avoir, dans leurs miſeres,
Des pleurs à leur donner que d'utiles ſecours
Qui ſeroient en votre puiſſance.

Digitized by Google

PAMELA.

Ils semblent me parler d'un ton bien différent,
Et je crois que le Ciel lui-même est leur garant.
Reviens, me disent-ils, aux lieux de ta naissance,
Que rien ne retarde tes pas.
Viens reprendre avec nous ta première carrière.
Va, celui qui prend soin de la Nature entière
Ne nous abandonnera pas.
Lui seul ne vend point ses largesses;
Il n'en coûte rien au devoir.
Reviens, ta pureté fait toutes nos richesses.
C'est le plus grand trésor que nous puissions avoir.
A cet ordre d'en-haut souffrez que j'obéisse.

MILORD.

C'est trop mépriser mes bienfaits.
Vous méritez qu'on vous haïsse;
Vos indiscrets desirs vont être satisfaits.
N'en parlons plus; je cede à votre destinée,
Je vous y livre désormais:
Allez reprendre pour jamais
La bassesse où vous êtes née.
Oh! quelqu'un; holà, Jewks.

SCENE

SCENE II.

LA JEWKS, MILORD, PAMELA.

LA JEWKS.

Que vous plaît-il ?

MILORD, *à Pamela.*

Sortez.

SCENE III.

MILORD, LA JEWKS.

MILORD.

Toi, fais dire à ma sœur de venir tout-à-l'heure
M'ôter ce tourment là. Si Pamela demeure,
J'ignore où mes excès pourroient être portés :
Il faut bien mieux qu'elle me quitte.

LA JEWKS.

Eh ! Miledi Davers vient d'envoyer sçavoir,
S'il lui seroit permis aujourd'hui de vous voir.

MILORD.

Qu'on dépêche vers elle, & qu'on parte au plus vite
Pour la faire hâter. Je ne sçaurois trop tôt
Remettre entre ses mains ce funeste dépôt.

Digitized by Google

Elle en disposera : je l'en rends la maîtresse.
Dis-lui que ma raison a repris le dessus,
Et qu'enfin Pamela n'est plus
Le ridicule objet de ma folle tendresse.
(*La Jeunes sort.*)

SCENE IV.

MILORD, *seul.*

Plus j'y veux pénétrer, moins je puis concevoir
Que ce soit la sagesse & l'amour du devoir
Qui m'attirent la honte & l'affront que j'essuye.
On ne refuse point le bonheur de sa vie.
Un obstacle plus fort s'oppose à mes desirs.
La vertu toute seule a-t-elle assez de force
Pour empêcher un cœur de se prendre à l'amorce
De la fortune & des plaisirs?
Non : ce n'est qu'à l'Amour à qui je dois m'en prendre.
Lui seul, contre lui-même, a droit de se défendre.
Voyons; n'ai-je point quelqu'un ici?

SCENE V.

MILORD, UN VALET.

LE VALET.

Que souhaite Milord?

MILORD.

Digitized by Google

LE VALET.

Ils sont dans ce bosquet.

MILORD.

Qu'ils viennent au plus vîte.

SCENE VI.

MILORD, *seul.*

Ils ne se quittent plus; il faut tout éclaircir.
Du moins, pour me venger, donnons-nous le plaisir
De démasquer une hypocrite,
Et de punir en même-tems
L'ingrat.... Ce sont eux que j'entends.
Justement, les voici. Tâchons de nous remettre,
Pour en tirer l'aveu que j'ose m'en promettre.

SCENE VII.

PAMELA, WILLIAMS, MILORD.

MILORD.

J'ai deux mots à vous dire, approchez-vous tous deux.
Prêtez-moi, l'un & l'autre, un moment de silence
Et sur-tout banissez ce trouble qui m'offense.
Mons Williams, je sçais tout; mais je suis généreux.

WILLIAMS.

Quoi! Milord!

Digitized by Google

MILORD.

Vous avez divulgué ma foiblesse,
Et chez presque tous mes amis,
Pour la mieux colorer, vous n'avez rien obmis;
Mais votre procédé n'a plus rien qui me blesse,
Pour vous justifier, s'il en étoit besoin,
La raison m'a prêté sa clarté salutaire:
Il étoit du devoir de votre ministere
D'avoir pour Pamela tant de zele & de soin.
Achevez, soyez-en le conducteur fidele.
Je la remets entre vos mains;
Vous pouvez la mener chez elle,
Je vais vous ouvrir les chemins.

PAMELA.

Ah! comptez à présent sur ma reconnoissance,
Et qu'elle est au-dessus de toute expression.

MILORD.

Je le crois. (*à part.*) Achevons, s'il est en ma puissance.
(*à Williams.*)
Vous, n'acceptez-vous pas cette commission?

WILLIAMS.

De tout mon cœur.

MILORD.

Fort bien; j'en ai l'ame ravie.

WILLIAMS.

C'est l'emploi le plus doux & le plus précieux
Dont vous puissiez jamais m'honorer de la vie.

MILORD.

Je crois que ce dépôt ne sçauroit être mieux.

Digitized by Google

D'ailleurs, pour vous montrer que mon cœur vous pardonne ;
Je vous avois promis un poste, il est vacant ;
D'abord je vous l'accorde : & de plus, je vous donne
Un petit Fief que j'ai dans le Comté de Kent,
Qui vaut, de revenu, près de deux cens guinées.

PAMELA.

Milord, puisse le Ciel, pour prix de vos bienfaits,
Répandre ses faveurs sur toutes vos années.

MILORD, *à Pamela.*

Vous êtes donc sensible au bien que je lui fais ?

PAMELA.

Si je le suis, j'ai craint que notre intelligence
N'attirât, tôt ou tard, sur lui votre vengeance ;
Tel étoit mon effroi.

MILORD.

Je le trouve offensant ;
Mais j'en veux effacer jusques aux moindres traces.

WILLIAMS.

A l'exemple du Ciel, vous accordez des graces
Dont on ne sçauroit être assez reconnoissans.

MILORD.

Ce n'est pas tout encor ; il me vient une idée ;
Supposé que l'hymen ne vous inspire pas
Une aversion décidée,
Que pour vous au contraire il ait quelques appas,
Voilà de quoi former l'union la plus belle.

WILLIAMS.

Ah ! Milord, croyez-vous que je sois digne d'elle ?

MILORD.

Pourquoi non ? En faveur de cet heureux lien,
Je ne m'en tiendrai point à ces foibles largeſſes ;
Mais mon deſſein n'eſt pas de vous gêner en rien.

WILLIAMS.

Je ne ſuis pas tenté par l'appas des richeſſes.

MILORD.

Je ne crois pas qu'on puiſſe avoir plus de vertu ;
Il n'eſt point de Beauté que Pamela n'efface ;
Et, ſi j'étois à votre place,
Mon choix ne ſeroit pas un moment combattu.

WILLIAMS.

Je dois vous avouer...

MILORD.

Parlez en aſſurance.

WILLIAMS.

Qu'il me ſeroit bien doux, ſi vous le permettiez,
De pouvoir dépoſer vos bienfaits à ſes pieds,
Si ce n'eſt point trop haut porter mon eſpérance.
Puiſque je lui dois tout, elle y doit avoir part.

MILORD.

N'eſt-ce point un effet de votre complaiſance ?
Vous vous ſacrifiez peut-être à quelque égard.
Je n'en veux point. La ſuite en ſeroit trop fâcheuſe.
Conſultez votre cœur, ne cédez qu'à l'amour ;
Car je prétends qu'on l'aime, & qu'elle ſoit heureuſe.
Aimez-vous Pamela ? Répondez ſans détour.
L'aimez-vous ?

Digitized by Google

WILLIAMS.

Oui, Milord ; il eſt vrai, je l'adore.

(*Ici Pamela fait un mouvement de ſurpriſe.*)

MILORD.

Mais c'eſt peut-être un feu qui ne fait que d'éclore,
Et qui pourroit s'éteindre.

WILLIAMS.

Ah ! ne le croyez pas.
Elle a de quoi fixer le cœur le moins fidele.

MILORD.

Je le ſçais. Depuis quand ſoupirez-vous pour elle ?

WILLIAMS.

Dès l'inſtant fortuné que j'ai vû tant d'appas.

MILORD, *avec emportement, en jettant les yeux ſur Pamela.*

Enfin, de ſes dédains la preuve m'eſt connue.
(*En s'adreſſant à tous deux.*)
Malheureux, c'eſt ainſi que vous me trahiſſiez ;
Et que, ſans nulle retenue,
Vos deux perfides cœurs ſe ſont aſſociés.

WILLIAMS.

Vous tendiez donc un piége à mon ame ingénue ?

MILORD.

Ne t'ai-je admis chez moi, ne t'ai-je ouvert mon ſein
Que pour être mon aſſaſſin ?

WILLIAMS.

Ah ! qui peut m'attirer un titre ſi funeſte ?

MILORD.

Ton zele intéreſſé, ta fauſſe probité,
Dont j'ai la preuve manifeſte.

Digitized by Google

WILLIAMS.

J'en appelle à votre équité.

MILORD.

Ne la réclame pas. Ton amour fait ton crime.
Ton cœur ne devoit pas se laisser enflammer.
Traître, il ne falloit pas aimer,
Et tu m'aurois alors arraché mon estime.

WILLIAMS.

Si votre aveuglement va jusqu'à m'en priver,
C'est le plus grand malheur qui me puisse arriver;
Mais qu'il faudra pourtant souffrir avec courage,
Sans en rougir. D'ailleurs, je lui rends un hommage
Téméraire peut-être, & non pas criminel.
Dû moins je n'aurai pas le remords éternel
D'en avoir voulu faire une triste victime.
On ne doit respecter que l'amour légitime.
Le vôtre ne l'est pas. Rien n'a dû m'arrêter.
J'en perdrai ma fortune, au moins dois-je le croire;
Mais vous y perdez votre gloire:
Qui de nous deux aura le plus à regretter?
Adieu. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

MILORD, PAMELA.

MILORD.

J'avois compté que le tems & l'absence
Romproient mes fers; c'étoit mon espoir le plus doux;

Digitized by Google

Mais je n'espérois pas devoir ma délivrance
Au mépris que j'aurois pour vous.

PAMELA.

J'en mourrois, s'il avoit une cause réelle.

MILORD.

Eh ! tous vos cœurs sont faits sur le même modele.

PAMELA, *à part.*

J'ai peine à cacher mon courroux.
(*vivement.*)
Milord, que me reprochez-vous ?

MILORD.

Moi ? Rien. J'applaudis, au contraire.
Je ne puis que louer un choix si délicat.
Par préférence à moi, Williams a sçu vous plaire,
Et vous gardez très-bien l'esprit de votre état.

PAMELA, *à part.*

Mon sort seroit moins déplorable.
(*haut.*)
Grand Dieu ! quelle injustice !

MILORD.

Il est vrai, j'aurois tort
D'être jaloux d'un misérable.
Est-ce à moi d'envier son sort ?
Il voit ses vœux remplis, dès l'instant qu'il soupire ;
Je lui laisse l'honneur de s'en glorifier.

PAMELA.

Il m'est cruel d'avoir à me justifier.
Un intérêt plus cher, puisqu'il faut vous le dire,
M'a fait avoir recours à cet infortuné.
C'étoit le seul appui que le Ciel m'eût donné.

Digitized by Google

Il n'étoit pas en ma puissance
D'échapper autrement aux dangers que je cours.
J'ai cru, sans blesser l'innocence,
De qui pouvoit m'aider emprunter le secours.

MILORD.

Vous pouviez ajouter encore,
Que, sans nulle raison, je m'érige en censeur,
Et qu'un enlevement n'a rien qui déshonore.

PAMELA.

Mais un libérateur n'est point un ravisseur.

MILORD.

Eh! justifiez-vous vous-même.

PAMELA.

J'espere en avoir le bonheur.

MILORD.

Cependant vous alliez, pour sauver votre honneur,
Vous mettre à la merci d'un homme qui vous aime,
Sauve-t-on sa vertu dans les bras de l'amour?

PAMELA.

J'ignorois qu'il m'aimât?

MILORD.

Quoi! jusques à ce jour,
Il ne vous a rien dit?

PAMELA.

Non, la chose est certaine.

MILORD.

Mais vous vous en doutiez.

PAMELA.

Je ne suis pas si vaine,
Et j'ai parfaitement ignoré son secret.

Digitized by Google

MILORD.

Voilà, de part & d'autre, un prodige assez rare.

PAMELA.

N'en accusez que vous, si son feu se déclare.

MILORD.

Est-ce à vous de me faire un reproche indiscret,
Pamela...

PAMELA.

Milord...

MILORD.

Je vous somme
De me dire à présent l'exacte vérité.
Que je sois réputé le plus malhonnête homme,
Si je ne parle pas avec sincérité.
Ecoutez seulement. Si, pour vous rendre heureuse,
Pardonnant à Williams, ma pitié généreuse
Daignoit lui confirmer & même redoubler
Ces biens dont à l'instant j'ai feint de le combler,
(Vous êtes libre enfin, & sans nulle fortune,
Et Williams vous adore;) est-ce qu'en bonne foi
Vous ne l'épouseriez pas?

PAMELA.

Moi!

MILORD.

Oui; répondez sans feinte, & n'en craignez aucune.

PAMELA.

Je ne puis profiter de cet arrangement;
Tout effrayant qu'il est, il n'a rien qui me tente.
En un mot, je ne pense à nul engagement.
Quel que soit mon destin, j'en serai trop contente,

Digitized by Google

Pourvû que mon honneur soit toujours respecté ;
Mais dès qu'on en voudra troubler la pureté,
Il n'est point de ressource, il n'est point d'hyménée
Que je n'accepte alors : j'y donnerai les mains :
A Williams, à tout autre, au plus vil des humains,
On me verra plutôt unir ma destinée,
Et mon libérateur deviendra mon époux.

MILORD.

Ainsi, malgré l'amour dont il brûle pour vous,
Vous n'aimez point Williams.

PAMELA.

Eh ! non, je vous l'assure.

MILORD.

Vous ne l'épouserez jamais ?

PAMELA.

Jamais.

MILORD.

Assurément ?

PAMELA.

Oui, je vous le promets.

MILORD.

Mais jurez-le-moi donc.

PAMELA, *très-tendrement.*

Eh ! bien, je vous le jure ;
Mais n'en concluez rien pour vous.

MILORD.

N'importe, c'est assez pour me rendre la vie.
(*Il se jette aux pieds de Pamela.*)
Et moi, je jure, à vos genoux...

Digitized by Google

Que mon ame vous est pour jamais asservie.

(Il lui baise la main.)

PAMELA, *voyant Miledi Davers.*

Ah! Milord, levez-vous.

SCENE IX.

MILEDI DAVERS, LA JEWKS, MILORD, PAMELA.

MILEDI, *à la Jewks.*

Sont-ce là leurs adieux?

MILORD.

Qu'est-ce? Ma sœur Davers qui paroît en ces lieux!

LA JEWKS, *à part.*

Ceci ne mettra pas la paix dans la famille.

MILEDI.

Dès que vous l'ordonnez, je parois à l'instant.

MILORD, *s'embarrassé.*

Je vous suis obligé.

LA JEWKS, *à part.*

Pas tant.

MILEDI,

Je viens pour emmener cette petite fille,

Allons, mon carrosse est là-bas.

PAMELA, *à Miledi.*

Que ne vous dois-je pas?

MILORD, *à part.*

Quel contre-tems funeste!

Digitized by Google

MILEDI, *à Pamela.*

Allez vous apprêter.

MILORD.

Non, ma sœur, elle reste.

MILEDI.

Comment?

MILORD.

Elle ne s'en va pas.

MILEDI.

Et par quelle raison?

MILORD.

Je veux qu'elle demeure.

MILEDI.

Eh! mais, mon frere, encor expliquez-nous un peu...
Vous m'avez mandée.

MILORD.

Oui; mais j'ai fait tout-à-l'heure
Une réflexion. Vous avez un neveu
Qui demeure avec vous.

MILEDI.

Quelle crainte est la vôtre?

MILORD.

Il est jeune.

MILEDI.

Sans doute.

MILORD.

Et j'y vois du danger.

MILEDI.

Eh! quoi! n'est-ce que lui qui vous a fait changer?
Il est, je vous assure, aussi sage qu'un autre.

Digitized by Google

Ah ! mon frere, voilà de grands ménagemens ;
Et pour qui ?

MILORD.

Modérez l'excès de votre zele.
J'ai pris d'autres arrangemens.

MILEDI.

Qui sont apparemment de concert avec elle.

MILORD.

Ménagez-la, ma sœur ; faites-moi ce plaisir.

MILEDI.

Et ne voulez-vous pas aussi qu'on la révere ?

MILORD.

Estimez-la du moins.

MILEDI.

C'est assez m'éclaircir ;
Je pourrois m'y tromper, si c'étoit la premiere.

(Ici Milord jette un regard furieux sur sa sœur.)

MILORD.

Pamela, laissez-nous.

(Pamela sort.)

SCENE X.

MILORD, MILEDI, LA JEWKS.

MILORD.

Le coup aura porté ;
Mais il vous souviendra de votre cruauté.

Digitized by Google

MILEDI.

Mon frere, ce transport a lieu de me surprendre.

MILORD.

Oui, je suis furieux.

MILEDI.

Pour un mot échappé.

MILORD.

Terminons un discours qui pourroit trop s'étendre.
Après le trait mortel dont vous m'avez frappé,
Je ne puis, ni ne veux, vous voir ni vous entendre.
(*Il sort.*)

SCENE XI.

MILEDI, LA JEWKS.

MILEDI.

Qu veut dire ceci?

LA JEWKS.

Je n'y comprends plus rien.
Tous deux étoient brouillés avant votre arrivée.

MILEDI.

C'est sans doute une histoire, & tu l'auras rêvée.

LA JEWKS.

J'ai parlé par son ordre, & n'ai rien mis du mien.
Mais la chance a tourné; j'en suis des plus surprises;

J'en

Digitized by Google

J'en demande au surplus mille & mille pardons...

MILEDI.

Tais-toi. Les Valets ne sont bons
Qu'à faire faire des sottises.
Mais son honneur m'engage à ne me point lasser;
C'est un premier moment qu'il faut laisser passer.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MILEDI, PAMELA.

MILEDI.

Laissez-moi, vous devez être assez satisfaite
De l'indigne façon dont mon frere me traite.

PAMELA.

Je suis au désespoir.

MILEDI.

Vous m'ôtez l'amitié
D'un frere à qui j'avois le bonheur d'être chere.
Vous me faites bannir.

PAMELA.

Moi ?

MILEDI.

Vous, que l'amitié
A fait, dans votre enfance, accueillir par ma mere,
Elle ne comptoit pas qu'un jour
Sa charité seroit si funeste à sa fille,
Et porteroit le trouble au sein de sa famille.
Ingrate, est-ce donc-là le fruit de son amour
Et de votre reconnoissance ?

Digitized by Google

Mais vous venez m'offrir votre protection.

PAMELA.

Miledi, je n'ai pas cette présomption,
Et vous accablez l'innocence.

MILEDI.

L'innocence! Eh! laissons les discours superflus.
Qu'avez-vous à répondre? On vous aime, on me chasse.
Depuis que ma mere n'est plus,
Chez qui demeurez-vous? Est-ce ici votre place?
On commence par plaire, on finit par aimer.
Quand on ne sçait pas fuir, on ne triomphe guere.
Mais craignez un revers. Cet amour de mon frere,
Qui, sans doute, à présent, a de quoi vous charmer,
N'est qu'un feu qui s'allume & s'éteint dans le crime;
Et vous n'en serez pas la premiere victime.

PAMELA.

Vos sentimens pour moi seront bien différens,
Quand vous sçaurez quelle est ma triste destinée.
En feignant de vouloir me rendre à mes parens,
C'est ici que l'on m'a menée;
On m'y tient malgré moi, j'y suis emprisonnée.
Après ma liberté, j'avois beau soupirer:
Mais avec une infortunée,
Aucun hazard heureux n'a daigné conspirer.
Que peut faire de plus une triste captive,
Dont l'innocence emploure, & la vertu plaintive
Ont rencontré par-tout des cœurs indifférens?
Elles n'ont plus le droit d'intéresser personne;

Digitized by Google

Et je reste au milieu des dangers les plus grands ;
Miledi, je n'en ai que de trop sûrs garants.

MILEDI.

Pamela, s'il est vrai, votre rapport m'étonne.

PAMELA.

Sous le sceau du secret & de la vérité,
Souffrez que mon cœur s'ouvre, ou plutôt se déchire :
Je sens mille fois plus que je ne puis vous dire,
Quelle est de mon état l'affreuse extrémité.
Par bonté, par pitié, terminez ma souffrance.
Ne pourrai-je obtenir de vous ma délivrance ?
Je me mets en vos mains, retirez-moi chez vous.

MILEDI.

Si j'exauçois votre priere,
Je vous verrois bientôt faire un pas en arriere.

PAMELA.

Vous me verriez voler... J'embrasse vos genoux.

MILEDI.

Quoi ! vous pourriez ainsi quitter votre conquête ?

PAMELA.

Partons sans différer ; me voilà toute prête.
Si vous sçaviez combien j'ai de raisons de fuir !...
Il peut m'être permis de me craindre moi-même.

MILEDI.

J'entends.

PAMELA.

Tirez-moi donc de ce péril extrême.

MILEDI.

L'art que vous employez ne sert qu'à vous trahir.

Digitized by Google

PAMELA.

Moi, Miledi ! Je vous proteſte....

MILEDI.

Oui, c'eſt, ſous un dehors vertueux & modeſte,
Un triomphe éclatant que vous voulez chercher.
Bien loin d'échapper à mon frere,
Juſques entre mes bras, ſans pouvoir l'empêcher,
Son amour furieux viendroit vous arracher.
Vous ne l'ignorez pas; & vous ne riſquez guere
En me propoſant ce moyen.

PAMELA.

Miledi, vous mettez le comble à ma miſere,
En ne me croyant pas ſincere.

MILEDI.

On nous obſerve. Adieu. Sur-tout gardez-vous bien
De vouloir devenir la femme de mon frere.
Cet hymen ne ſeroit qu'une pure chimere.
Craignez un mariage ou faux ou clandeſtin.
Si vous le méritez un peu mieux par la fuite,
En cas que vous puiſſiez enfin prendre la fuite,
On aura ſoin de vous & de votre deſtin.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

PAMELA, *ſeule.*

Elle me quitte, & la barbare
Me plonge, en s'en allant, un poignard dans le ſein.

Digitized by Google

Hélas ! ma perte se prépare ;
Milord n'a point d'autre dessein.
J'ai vû, dans ses regards, un espoir qui m'effraye.
Mais moi, sans y penser, n'ai-je point irrité
Ses feux & sa témérité.
Que ne puis-je le fuir.... Il faut que je l'essaye.
Mais on me cherche : allons rêver, hors de leurs yeux,
Aux moyens de quitter ces redoutables lieux.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

MILORD, LA JEWKS.

MILORD.

Où donc est Pamela, qu'est-elle devenue ?

LA JEWKS.

La voilà qui nous suit.

MILORD.

J'ai vû cette inconnue
Que tu veux mettre auprès de Pamela.
Notre projet réussira.
Elle m'a plû dès la premiere vûe.
Ton idée est fort bonne, & je vais l'employer.
Adieu, dans un moment je la vais envoyer.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

PAMELA, LA JEWKS.

LA JEWKS.

La voilà, bon!

PAMELA, *se promenant & rêvant.*

Où fuir? Que je suis malheureuse!

LA JEWKS.

Regardez donc les gens qui vous veulent du bien.

PAMELA.

A moi? Vous! Non, je n'en crois rien.

LA JEWKS.

Qu'est-ce donc, Pamela? Vous voilà bien rêveuse!
Quelle mélancolie! Il faut vous en tirer.
Que diantre! vous noyez vos beautés dans vos larmes.
Sçavez-vous que la joye augmente encor les charmes?
Allons....

PAMELA.

Vous n'êtes pas propre à m'en inspirer.

LA JEWKS.

Si vous sçaviez ce qui se passe....
Loin d'attirer votre courroux,
Quand vous aurez appris ce que je fais pour vous,
Pamela, vous me rendrez grace.
Puisque mon amitié, que mes soins bienfaisans
Et que l'autorité que Milord m'a donnée
Vous déplaisent depuis long-tems,

Digitized by Google

Pour changer votre destinée,
Je dépose un fardeau qui nous pese à tous deux.
On offre auprès de vous une femme estimable.
Avec une compagne aimable,
Vous jouirez d'un heureux sort.

PAMELA, *à part.*

La félicité n'est pas grande.

LA JEWKS.

Essayez-en du moins; Milord vous le demande.
Si le choix qu'on a fait répond mal à vos vœux....
(Ici elle apperçoit Madame Andrews; elle va à elle, & lui dit à demi-voix :)
Suivez de point en point....

Mad. ANDREWS, *au fond du Théâtre.*

Je sçais ce qu'il faut dire;
Laissez-moi seulement lui parler sans témoins.

LA JEWKS, *à Pamela.*

Je vous laisse avec elle. Adieu, je me retire.
(Elle sort.)

SCENE V.

Mad. ANDREWS, PAMELA.

Mad. ANDREWS, *à part; & encore au fond du Théâtre.*

Puisse le juste Ciel favoriser mes soins!

PAMELA, *au bord du Théâtre, à part.*

Quel est ce nouveau personnage;

Que

Digitized by Google

Que l'on va mettre auprès de moi,
Dont il faudra subir la loi ?
Ce n'est que changer d'esclavage.

Mad. ANDREWS, *en s'avançant doucement.*

Je tremble en la voyant, & crains d'en trop sçavoir.

PAMELA, *à part.*

D'où vient ce changement ? Je ne puis concevoir...

Mad. ANDREWS, *à demi-voix, & encore un peu éloignée.*

Vous détournez les yeux, vous craignez ma présence.

PAMELA, *sans la regarder.*

Laissez-moi seule ici.

Mad. ANDREWS.

Quoi ! vous me renvoyez !

PAMELA, *sans la regarder.*

Vos pareilles jamais n'auront ma confiance.

Mad. ANDREWS.

Je suis toute autre aussi que vous ne me croyez.
Ce refus n'a rien qui m'arrête.
Regardez-moi du moins.

PAMELA, *sans la regarder.*

Ah ! vous m'embarrassez.

Mad. ANDREWS.

Puisque je vous vois, c'est assez.
Ecoutez : vous sortez d'une famille honnête ;
De parens, il est vrai, peu riches ; mais contens.
Ils perdirent leur bien par le malheur des tems ;
Mais les mêmes vertus sont toujours leur partage.

Digitized by Google

PAMELA, *à part, mais haut.*

Elle vient de la part de Milord... Eh ! comment...
Ses discours n'ont rien qui m'outrage.
Je ne puis revenir de mon étonnement.

Mad. ANDREWS, *continuant toujours à parler d'une voix foible & tremblante ; mais de façon cependant que s'animant, elle reprend peu à peu sa voix naturelle.*

Je vais vous étonner peut-être davantage....
L'amour le plus ardent & le plus dangereux
Vous poursuit, Pamela, depuis plus d'une année.

PAMELA.

Eh ! quoi...

Mad. ANDREWS.

Vous remplissez d'une flamme effrénée
Un cœur impatient de n'être pas heureux.
Tout terrible qu'il est, vous lui trouvez des charmes.

PAMELA.

Quel changement subit s'est fait dans votre voix ?
Pourquoi répandez-vous des larmes ?
Seroit-ce... Ah ! ciel ! ma mere, est-ce vous que je vois ?

Mad. ANDREWS.

Oui, ma fille, c'est moi ; c'est une mere tendre.
Par un écrit exprès, Williams m'a fait entendre
La nécessité de t'aider.
Ils ont cherché, dans leur délire,
Quelqu'un qui pût les seconder
Dans l'art affreux de te séduire.

Digitized by Google

Inconnue à tous deux, j'ose me présenter.
On m'a tout fait promettre, on vient de m'accepter.

PAMELA.

Quel bonheur de vous voir! Mais le cruel qui m'aime,
Milord, me fait garder avec un soin extrême :
Comment le fuir? A qui pourrai-je avoir recours?

Mad. ANDREWS.

Tu te trompes, ma fille; & c'est contre toi-même
Que je viens t'offrir mon secours.

PAMELA.

Contre moi, dites-vous?

Mad. ANDREWS.

Contre toi. Le tems presse;
Tes lettres m'ont appris ta derniere foiblesse.
La derniere sur-tout m'a fait trembler d'effroi.
C'est ce qui m'amene vers toi.
Je n'y reconnois plus cet air simple & facile,
Ni cet épanchement d'un cœur ferme & tranquille.
De mille mouvemens ton esprit agité,
N'a plus, comme autrefois, cette noble fierté
Que nous inspire la sagesse.
Prête à te déclarer, tu t'arrêtes sans cesse;
Je n'y trouve que crainte & que timidité.
Dans cette triste circonstance,
Des feux de ton Amant j'ai craint toute l'horreur.
On ne peut pas aimer avec plus de licence;
Et j'ai peur que la ruse & l'amour en fureur
Ne ravissent ton innocence.

Digitized by Google

PAMELA.

Votre prédiction ne peut pas s'accomplir.
Quoi! jusqu'où vous pensez, je pourrois m'avilir!

Mad. ANDREWS.

L'exemple...

PAMELA.

Eh! que peut faire un exemple coupable?

Mad. ANDREWS.

On ne sçait pas toujours de quoi l'on est capable;
La misere fait tout.

PAMELA.

La misere ne fait
Que démasquer enfin le fond d'un caractere,
Qui n'a de la vertu que l'apparence austere,
Et qui se montre au jour tel qu'il est en effet.
Pour moi, je me connois; & vous pouvez m'en croire,
Je sçais mieux placer mon bonheur;
Et je mourrai plutôt que de livrer ma gloire,
Pour vivre de mon deshonneur.

Mad. ANDREWS.

Viens, ma fille, embrasse ta mere;
Viens, reçois mes transports & mes contentemens.
Je reconnois enfin ces nobles sentimens
Qu'autrefois t'inspira ton pere.
Mais ton persécuteur a pour toi des appas:
S'il n'use contre toi des plus grands attentats,
Il emploîra la ruse au défaut de la force.
Je sçais déjà qu'il veut te prendre à cette amorce.
Quand je me suis fait voir sous ce déguisement,
Le Milord s'est ouvert dans le même moment.

Digitized by Google

Va la voir, m'a-t-il dit; peins-lui sa destinée;
Dis-lui bien qu'elle doit m'appartenir un jour;
Va jusqu'à la flatter du plus grand hyménée.
Elle m'aime en secret; affermis son amour.

PAMELA.

Eh! comment sçait-il si je l'aime?

Mad. ANDREWS.

Souvent, sans y penser, on se trahit soi-même.
Quant à son hyménée, il n'y faut pas penser;
Trop de distance y met un obstacle invincible.
Je crois pouvoir me dispenser
De te désabuser d'un bonheur impossible.
Milord est, tu le sçais, trop fier, trop dédaigneux,
Trop plein de sa grandeur, pour vouloir en descendre.
Tu ne peux être à lui que sous un titre affreux.
A ta vertu peut-être il feindra de se rendre,
Afin de triompher plus aisément de toi;
Car tout semble permis aux Grands: peu leur importe,
Quand ce n'est qu'aux dépens de gens de notre sorte.
Peut-être en viendra-t-il jusqu'à t'offrir sa foi.
Prends-y garde; il n'est point de présent plus sinistre;
On pourroit supposer des témoins, un Ministre.

PAMELA.

Ne me laissez donc pas davantage avec lui.
Je possede une clef; ce n'est que d'aujourd'hui....

Mad. ANDREWS.

Si tu peux t'arracher de ses bras, prends la fuite.
Tu seras sous notre conduite.

Digitized by Google

Viens, réunissons-nous. Ton pere qui t'attend,
Ne respire qu'après ce bienheureux instant.

PAMELA.

Eh ! bien, cette nuit même est le tems qu'il faut prendre.
Au bout de la prairie ayez soin de vous rendre. . .
Mais il nous poursuivra.

Mad. ANDREWS.

Tu seras dans mon sein.
Quelle que soit alors l'ardeur qui le transporte,
Je défendrai mon bien contre cet assassin.
C'est mon sang, c'est ma vie. Une mere est bien forte,
Quand on lui veut ravir le fruit de son amour.
Il faut auparavant qu'ils m'arrachent le jour.

PAMELA.

Quel transport ! Ma tendresse égalera la vôtre,
Et c'est vous que je vais aimer uniquement.
Oui, le lien du sang l'emporte sur tout autre.
On vient; c'est lui-même.

SCENE VI.

MILORD, PAMELA, Mad. ANDREWS.

MILORD.

Comment !
L'aimable Pamela me paroît bien contente.

PAMELA.

Son procédé, pour moi, surpasse mon attente;
Oui, je le suis assurément.

Digitized by Google

MILORD.

Non, non, rien n'eſt égal à mon expérience.

PAMELA.

Elle aura déſormais toute ma confiance.

Mad. ANDREWS.

Permettez-moi deux jours d'abſence
Pour mes arrangemens.

MILORD.

Oui, c'eſt fort bien penſer;
Mais commençons d'abord par la récompenſer.

Mad. ANDREWS.

Il n'en eſt pas beſoin; elle m'a ſatisfaite.

(*Bas à Pamela, en faiſant un pas pour s'en aller.*)

Songe bien que je t'attendrai.

PAMELA, *bas, à ſa mere.*

Je vais ſonger à ma retraite.

(*haut.*)

Adieu. J'eſpere encor que je vous reverrai.

SCENE VII.

MILORD, PAMELA.

MILORD, *arrêtant Pamela qui veut ſortir.*

Vous me voulez quitter?

PAMELA.

Daignez me le permettre.
Trop de trouble, à préſent, regne dans mon eſprit.

Digitized by Google

Souffrez, pour un moment, que j'aille me remettre ;
Et rêver, loin de vous, à tout ce qu'on m'a dit.

MILORD.

Allez donc ; mais du moins revenez au plus vîte.

(*Seul.*) (*Elle sort.*)

Ah ! que je suis charmé du trouble qui l'agite !
Cette femme a bien opéré.
Profitons-en ; jamais je n'ai tant espéré.

Fin du troisieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PAMELA, *seule.*

GRAND Dieu ! qu'osent-ils entreprendre !
J'ai surpris leur secret. Hélas ! je viens d'entendre
Le projet criminel qu'on trame contre moi.
On attend que la nuit répande ici ses ombres.
Bientôt, à la faveur des voiles les plus sombres,
L'artifice & la force... Ah ! je tremble d'effroi.
Oui, fuyons. Cette clef rend ma fuite possible.
(*Elle va pour ouvrir une porte.*)
Quelle horreur ! On a mis un obstacle invincible...
Williams ne m'a prêté qu'un secours superflu :
Contre moi seule ici le crime a tout prévu.
Quel complot ! quel forfait ! Ah ! ma frayeur redouble.
La terreur me saisit, & ma raison se trouble.
Je ne vois plus qu'objets terribles & confus ;
Je ne sçais où je suis ; je ne me connois plus....
(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

MILORD, LA JEWKS.

MILORD, *à la Jewks, en entrant.*

Non, elle n'aura point de violence à craindre;
Et ce n'eſt qu'à m'aimer que je veux la contraindre.
Le deſſein en eſt pris. A quoi tendent mes vœux?
Laiſſons plutôt en paix un cœur ſi vertueux.
Si je me l'attachois par un nœud légitime....
Des préjugés reçus l'emporteront toujours!
Dois-je en être à la fois l'eſclave & la victime?
Pourquoi leur immoler le bonheur de mes jours?
Mais je ne la vois point. Ah! ſoulagez ma peine:
Qu'on cherche dans le parc; allez, qu'on me l'amene.

(*La Jewks ſort.*)

SCENE III.

MILORD, *ſeul.*

Je ſçais qu'en la voyant j'augmente mon tourment;
Mais je ne ſçaurois plus m'en paſſer un moment,
Et ſa vûe eſt auſſi néceſſaire à ma vie
Que l'air que je reſpire. Ah! quels combats j'eſſuye!
Déplorables grandeurs qui me donnez des fers,
Diſtance à jamais trop cruelle,
Eh! que me rendrez-vous pour les biens que je perds?
Non, vous cherchez en vain à me ſéparer d'elle...

Digitized by Google

SCENE IV.

LA JEWKS, MILORD.

LA JEWKS.

Ah ! Milord... Pamela... Vous avez tout perdu.

MILORD.

Que me dis-tu ?

LA JEWKS.

J'ai vû ; j'en ſuis toute effrayée... ? Pamela ne vit plus.

MILORD.

L'ai-je bien entendu ?

LA JEWKS.

C'en eſt fait.

MILORD.

Je me meurs !

LA JEWKS.

Pamela s'eſt noyée. Tandis que nous étions enſemble à nous parler ; Elle a pris ce moment... Où voulez-vous aller ? Milord, épargnez-vous un aſpect ſi funeſte ; Eloignez-vous ; fuyez. Je prendrai ſoin du reſte.

(*Elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

MILORD, *seul.*

Barbare que je suis ! Sans mon fatal amour,
Tout ce que l'Angleterre eut jamais de plus rare
N'eût pas été réduit à se priver du jour !
J'ai porté dans son sein le coup qui nous sépare.
Ma chere Pamela !... Mes cris sont superflus !
Elle est morte ; & j'avois cessé d'être coupable !
Du plus affreux malheur la cruelle m'accable,
Quand je ne le méritois plus !
Je veux la voir encor.

(*Il fait quelques pas.*)

SCÈNE VI.

Mad. ANDREWS, MILORD.

Mad. ANDREWS.

Excusez mon audace :
Je viens pour vous demander grace.

MILORD.

Laissez-moi. Quel tems prenez-vous ?

Mad. ANDREWS.

C'est la femme d'Andrews. Rendez-nous notre fille.

MILORD.

Vous, la mere...

Digitized by Google

Mad. ANDREWS.

Milord, j'embraſſe vos genoux.
Ah! daignez la remettre à ſa triſte famille.

MILORD.

Que me demandez-vous! Otez-vous de mes yeux...
Mais, non... Frappez un miſérable...
Pamela!... Je ſuis furieux!...

Mad. ANDREWS.

Milord, quel état déplorable...

MILORD.

L'infortunée eſt morte, & je ſuis ſon bourreau.

Mad. ANDREWS.

Je meurs...

MILORD.

Je fus votre fléau;
Vous ſerez tous vengés au gré de votre envie.
Pamela m'a laiſſé ſon déſeſpoir affreux.
Je ſens la même horreur qu'elle avoit pour la vie:
La mort va terminer des jours trop malheureux.
(Il tire ſon épée pour ſe frapper, lorſque Pamela arrive.)

SCENE VII.

PAMELA, MILORD, Mad. ANDREWS.

PAMELA.

Ah! Milord, arrêtez... Ma mere,
Revenez à la vie.

MILORD.

Eſt-ce vous que je voi?

Digitized by Google

PAMELA, *à sa mere.*

Vivez, & retrouvez une fille si chere.

(*à tous deux.*)

Que j'ai pensé causer de malheurs à la fois!

(*Sa mere l'embrasse.*)

Mad. ANDREWS, *à Milord,*

Permettez ce transport à ma vive tendresse.

MILORD, *à Pamela.*

Quel bonheur a sauvé des jours si précieux?
Quel miracle vous rend à mes pleurs?

PAMELA.

Ma foiblesse.
Après avoir tenté d'échapper de ces lieux,
Ayant manqué mon entreprise,
Alors le désespoir m'a prise;
Mais sur les bords des eaux, ma terreur, mon effroi,
Le Ciel même, m'ont fait renoncer, malgré moi,
Au parti violent où l'on m'avoit réduite.

MILORD.

Plus je l'entends, plus je frémis.

PAMELA.

Alors j'ai, pour couvrir ma fuite,
Jetté, dans le vivier, quelqu'un de mes habits;
Et c'est d'où vient l'erreur qui vous a pû séduire.
Dans la confusion qu'elle devoit produire,
Je comptois pouvoir me sauver.
Mon attente secrette alloit être remplie;
Mais je vous ai tous vûs en danger de la vie,
Et je n'ai plus songé qu'à vous la conserver.

Digitized by Google

MILORD.

Oui, je vous dois la mienne, & je vais la reprendre ;
Je l'aime, puisqu'elle est l'ouvrage de vos mains.
Vous vivez ; je vous vois ; c'est assez pour me rendre
Le plus fortuné des humains.

Mad. ANDREWS.

Ainsi de vos bontés nous pouvons tout attendre.

MILORD.

Sans me désespérer, vous n'en pouvez douter.

Mad. ANDREWS.

Hélas ! que n'a-t-il pas pensé nous en coûter ?

MILORD.

Il n'est rien que de moi vous ne puissiez prétendre.

Mad. ANDREWS.

Nos desirs sont bornés : nous ne vous demandons
Que notre Pamela. Le Ciel nous l'a donnée ;
C'est pour vivre avec nous qu'elle fut destinée :
Ah ! laissez-nous jouir du plus grand de ses dons.

MILORD.

Que me proposez-vous ?

Mad. ANDREWS.

De nous laisser reprendre
Le cher, l'unique objet de l'amour le plus tendre...
Vous vous attendrissez...

MILORD.

Eh ! bien, cruelle ! eh ! bien,
Vous serez satisfaite : il faut vous la remettre.
Oui ; mais auparavant vous voudrez bien permettre
Qu'elle & moi nous ayons ensemble un entretien.

Digitized by Google

Mad. ANDREWS, *bas, à Pamela.*

Ah ! sur-tout, ne perds point de vûe
La conversation qu'ici nous avons eue.

Elle sort.)

SCENE VIII.

MILORD, PAMELA.

MILORD.

Des horreurs dont je sors, j'ai peine à revenir :
J'en garderai long-tems le fatal souvenir.
Vous avez voulu fuir... Ah ! laissez-moi poursuivre...
Ne pouvant, dites-vous, briser votre prison,
Pamela, vous avez voulu cesser de vivre.
De grace, daignez donc m'en dire la raison.
Elle m'importe trop, pour ne pas m'en instruire.
A qui pouvez-vous mieux vous confier qu'à moi ?...
Vous rougissez... Parlez. Qui vous a pû réduire
A cette extrêmité ?

PAMELA.

L'épouvante & l'effroi.

MILORD.

Eh ! qui vous les causoit ?

PAMELA.

Vous-même.
Croyez qu'il m'a fallu le motif le plus fort,
Pour mettre dans mon sein ce désespoir extrême.

MILORD.

Digitized by Google

MILORD.

Moi ! j'ai pû vous porter à vous donner la mort !

PAMELA.

Ce dernier entretien qu'à mon sujet....

MILORD.

Je tremble.

PAMELA.

Vous avez eu tantôt, vous & la Jewks, ensemble.

MILORD, *à part.*

Je ne m'en souviens que trop bien.
(*haut.*)
Vous l'avez entendu ?

PAMELA.

Que vous conseilloit-elle ?
Vous l'approuviez : du moins, vous ne répondiez rien
Au complot que formoit, contre moi, la cruelle.

MILORD.

Qui ? moi ! Je n'ai rien répondu ?
Vous n'avez pas tout entendu :
Il falloit écouter le reste ;
Vous n'auriez pas jugé comme vous avez fait.
Mes refus, mon horreur pour ce projet funeste,
Sans doute auroient produit sur vous un autre effet.
Votre erreur nous a mis en danger l'un & l'autre.
Pour moi, mon désespoir n'étoit point apprêté ;
Lorsque vous l'avez arrêté,
Vous l'avez vû ; ma perte alloit suivre la vôtre.
(*Ici Milord reste un moment à rêver.*)
Ecoutez, Pamela. Je vais vous étonner....
J'ai toujours fui l'hymen comme un malheur extrême

Digitized by Google

La richeſſe, le rang; que dis-je? un trône même,
N'auroient pû me forcer à m'y déterminer.
Je veux des biens d'une autre eſpece:
Ce ſont les prémices d'un cœur,
Dont je ſois le premier & le dernier vainqueur,
Dont tout autre n'eût pû mériter la tendreſſe;
Car je ſuis né jaloux, & même du paſſé.
Je prétends que mon choix parfaitement placé,
Faſſe envier mon ſort à tous tant que nous ſommes.
Un bonheur ordinaire eſt au-deſſous de moi;
S'il n'eſt unique, il eſt indigne de ma foi.
A moins que je ne ſois le plus heureux des hommes,
J'en ſuis le plus à plaindre & le plus malheureux.
J'ai cru qu'on ne pouvoit jamais remplir mes vœux,
Vous ſeule raſſemblez tout ce que je deſire.
Tel que je ſuis enfin, c'eſt maintenant à vous
A voir ſi vous pouvez m'accepter pour époux.
Ma propoſition ſemble vous interdire.

PAMELA.

Je me ſens agiter de mouvemens confus;
Mais ce qui me frappe le plus,
Milord, & ce qui me raſſure,
C'eſt que la probité, la vertu la plus pure,
Dans cette ame ſi noble a repris le deſſus.

MILORD.

Pamela, ce n'eſt pas répondre.

PAMELA, *à part.*

Voudroit-il encor m'abuſer?
(*haut.*)
Ah! vos bontés, Milord, ne ſont que me confondre.

Digitized by Google

MILORD.

Qui peut mourir pour vous, peut bien vous épouser.

PAMELA.

Songez ce que je suis. Non, non; je vous rends grace;
Nous sommes séparés par un trop grand espace.
Milord, j'aime trop votre honneur.

MILORD.

Comment! pour m'assurer le plus rare bonheur,
Je ne franchirois pas des bornes indiscrettes,
Que la Nature n'a point faites,
Dont la raison gémit? Mon choix répond à tout.

PAMELA.

Etes-vous sûr d'avoir toujours le même goût?

MILORD.

Sans doute.

PAMELA.

On n'en est pas le maître.

MILORD.

Mais, Pamela, vous devez être
Aussi sûre de moi que je suis sûr de vous.

PAMELA.

Ah! les malheurs de l'hyménée
Ne tombent jamais que sur nous.
Il est tant de raisons contre une infortunée
Qu'on tire du néant pour l'élever à soi;
Mais, au moindre retour sur vous-même & sur moi,
Comment & de quel œil votre gloire jalouse
Vous feroit-elle alors regarder votre épouse?

Digitized by Google

Vous rougirez d'un choix qu'on aura mépriſé ;
Vous voudrez que le nœud, qui vous lie avec elle,
N'eût jamais été fait, ou pût être briſé....
Je ne vous parle point de ma douleur mortelle :
La vôtre eſt ce qui peut m'intéreſſer le plus.
Du moins, pour quelque tems, agréez mes refus.
Eprouvez-vous encore, eſſayez de l'abſence :
L'oubli vient plutôt qu'on ne penſe.

MILORD.

Ainſi donc, Pamela, ſi je vous laiſſe aller,
Vous m'oublierez bien vîte.

PAMELA.

Ah ! quelle différence !
Eh ! ne me faites point parler.

MILORD.

Achevez, & cédez à ma perſévérance :
Je partage avec vous les bienfaits du hazard.
Vous m'apportez en dot la vertu, la ſageſſe :
En vous donnant à moi, pour prix de ma tendreſſe,
La grandeur du bienfait ſera de votre part.

PAMELA.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

MILORD.

Moment digne d'envie !
Oui, je lis dans vos yeux l'aveu le plus charmant.
Vous permettez enfin que le plus tendre Amant
Reprenne, auprès de vous, une nouvelle vie.

PAMELA.

Ah ! Milord....

Digitized by Google

MILORD.

Pour hâter cet instant précieux,
Je vais faire venir un Ministre en ces lieux.
Que nous faut-il de plus ? Oui, dès aujourd'hui même,
Sans un plus grand concours, & sans tous ces apprêts
Qui n'augmenteroient pas notre bonheur extrême,
Nous nous assurerons un sort si plein d'attraits,
Pour en jouir ici dans une paix profonde.
A cet événement, dont on sera surpris,
J'espere, par degrés, accoutumer le monde,
Et lui faire approuver le parti que j'ai pris.
Notre félicité, pour être plus parfaite,
N'a pas besoin si-tôt d'un éclat indiscret ;
Ainsi, vous voudrez bien que, dans cette retraite,
Notre hymen, pour un tems, puisse rester secret.
N'est-ce pas votre avis ?... Vous changez de visage.
Pamela, quel est donc ce malheureux présage ?

PAMELA.

Ah ! je voudrois pouvoir recevoir votre main.

MILORD.

Eh ! quand m'opposez-vous ce refus inhumain ?

PAMELA.

Milord, il m'est affreux de ne pouvoir me rendre.
J'en mourrai de douleur.

MILORD.

Je ne puis vous comprendre ;
Craignez que le dépit vainqueur....

PAMELA.

Laissez-moi consulter.

Digitized by Google

MILORD.

Que voulez-vous me dire?
En faut-il consulter d'autre que votre cœur?
Que devient cet espoir qu'en vos yeux j'ai cru lire?

PAMELA.

Que ne puis-je?...

MILORD.

Est-ce ainsi que vous y répondez?

PAMELA.

Quel tourment!

MILORD.

Quel sujet vous force à vous dédire?
Pamela, vous me confondez.

PAMELA.

Ah! Milord, si j'osois... Mais il faut mieux me taire.

MILORD.

Quoi! toujours des déguisemens?
Parlez.

PAMELA.

Je crains votre colere.

MILORD.

Vous l'augmentez encor par ces retardemens.

PAMELA.

Puisqu'il faut, malgré moi, dévoiler ce mystere.....

MILORD.

Eh! bien donc?

PAMELA.

Cet hymen, s'il m'étoit proposé...

MILORD.

Achevez.

Digitized by Google

PAMELA.

On a craint qu'il ne fût supposé.
Hélas ! je ne pouvois me résoudre à le croire.

MILORD.

Qui peut flétrir ainsi mon honneur & ma gloire ?
On craint. Eh ! c'est vous ! Quelle horreur !
Vous ne m'avez fait voir qu'une feinte tendresse ;
Et quand vous avez vû, par ce dehors flatteur,
Jusqu'où pouvoit aller l'excès de ma foiblesse,
Vous venez m'imputer une telle noirceur !
Je retiens, par honneur, ce qu'un affreux délire ;
Sur un tel procédé, m'inspire.
Il vous flatteroit trop. Mes transports sont passés.
Quelle honte à jamais eût été mon partage !
Il ne me convient pas d'insister davantage ;
Vous avez vos raisons : je les méprise assez,
Pour ne pas daigner m'en instruire.
Vous serez prise au mot. J'accepte vos refus.
Oui, je les admets. Rien ne pourroit les détruire.
Partez. A mes regards ne vous présentez plus.

PAMELA.

Milord, j'obéirai.

(*Milord sort furieux.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

PAMELA, *seule.*

C'eſt ainſi qu'il ſoupire.
Dès qu'il n'eſpere plus de pouvoir me trahir,
Son aveugle fureur m'outrage & me déchire;
Et le cruel ira juſques à me haïr.
Pamela, quel eſt ce langage!
Un jour affreux me luit. Quel trait vient me frapper!
Je voulois, mais en vain, me cacher à moi-même
Les mouvemens ſecrets de ma foibleſſe extrême;
Je ne cherchois qu'à me tromper.
Cet entretien fatal vient de développer
Le trouble que mon cœur ne pouvoit diſſiper.
Dans le ſein vertueux de ceux qui m'ont fait naître,
Allons chercher ma guériſon;
S'il en eſt tems encor. Ils me rendront peut-être
L'uſage infortuné de ma triſte raiſon.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAMELA, *seule, en habit de Payſanne.*

Exécutons l'arrêt qu'il vient de me preſcrire.
Je ne ſçaurois trop tôt m'arracher de ce lieu :
Mais partir ſans lui dire un éternel adieu. . . .
Ah ! je ſerois perdue ! Il pourroit ſe dédire.
Ecartons loin de nous un ſcrupule indiſcret,
Qu'un malheureux amour me ſuggere en ſecret.
Ah ! foible Pamela, rappelle ton courage.
Cet inſtant m'eſt trop cher pour n'en point faire uſage.
Ma mere ne vient point. Puis-je, ſans elle... Hélas !...

SCENE II.

Mad. ANDREWS, PAMELA.

PAMELA.

C'eſt vous : je vous revois, ma mere.
Que votre préſence m'eſt chere !
Allons, précipitons nos pas.

Digitized by Google

Mad. ANDREWS.

Ah ! ma fille !

PAMELA.

Ce mot me glace & m'épouvante.

Mad. ANDREWS.

J'en ſuis encor toute tremblante.

PAMELA.

Parlez.

Mad. ANDREWS.

Milord....

PAMELA.

Eh ! bien ?

Mad. ANDREWS.

Milord veut te revoir.
Je redoute la fin de cet inſtant terrible.

PAMELA.

Toujours nouveaux combats ! ô Ciel ! eſt-il poſſible !

Mad. ANDREWS.

Qu'il n'ait pas à s'appercevoir
De ton trouble, ni de tes larmes.
Je ſens, comme toi, tes tourmens ;
Mais, enfin, c'eſt en ces momens
Qu'il faut que ta vertu te fourniſſe des armes.

PAMELA.

Je ſens que je lirai mon devoir dans vos yeux.
Cependant....

Digitized by Google

SCENE III.

MILEDI, Mad. ANDREWS, PAMELA.

MILEDI.

Je croyois mon frere dans ces lieux.
Quoi ! vous ne partez point encore ?
J'en connois la raiſon, je ne m'y trompe pas.

Mad. ANDREWS.

Permettez que je vous implore.

MILEDI.

Madame, qu'êtes-vous ?

Mad. ANDREWS.

Je ſuis ſa mere, hélas !
Et je viens....

MILEDI.

Vous venez, vous accourez vers elle,
Pour jouir de ſon deshonneur.
(*à Pamela.*)
Mon frere a donc repris ſa malheureuſe erreur,
Et ſa foibleſſe vous rappelle ?
Puiſque vous voulez ſuccomber,
Allez chercher le piége où vous voulez tomber.
D'un amour inſenſé, ne craignez point les ſuites ;
Suivez l'exemple douloureux
De celles qu'avant vous Milord avoit ſéduites.

PAMELA.

Il ne me falloit pas cet exemple odieux.

Digitized by Google

Daignez apprendre mes allarmes.

MILEDI.

Non, non, je ne suis point la dupe de vos larmes.

PAMELA.

Grand Dieu ! quel est l'excès de mon adversité !
La pitié se refuse à mon sort déplorable.
Hélas ! si vous n'avez un cœur impitoyable,
Ne taxez point mes pleurs d'aucune fausseté.
Il me seroit affreux d'en être soupçonnée.
Vous sçavez qu'en ces lieux je suis emprisonnée.

MILEDI.

Je sçais que mon frere irrité,
Pour punir votre vanité,
Vouloit enfin rompre sa chaîne.
Je vois que, contre vous, sa résistance est vaine.
Jouissez à loisir du pouvoir de vos yeux.
Allez : mais vos remords me vengeront bien mieux,
Que le juste dépit dont je suis animée.

PAMELA.

Ainsi l'innocence opprimée,
Suivant ce que l'on est, reçoit ou perd son prix.
La misere avilit la vertu la plus pure.
J'ai cru qu'il suffisoit d'en entendre les cris,
Pour toucher l'ame la plus dure.

MILEDI.

Qui ne seroit frappé de cet air ingénu ?
Je ne m'étonne point, si l'on est prévenu.
De ce qui s'est passé, si je n'étois instruite,
Moi-même je serois séduite.

Digitized by Google

Mais je veux bien, pour un moment,
Suspendre mes soupçons, & vous croire sincere.
Vous avez entendu les ordres de mon frere.
Vous deviez le quitter. De ce retardement,
Comment pourrez-vous vous défendre?

Mad. ANDREWS.

Ah! si vous vouliez nous entendre. . . .
(Miledi lui fait un signe qui lui permet de continuer.)
Déjà ce tendre fruit d'un amour mutuel
S'apprêtoit pour jouir, dans le sein paternel,
Des douceurs d'un séjour champêtre, mais tranquille.
Espérance frivole, & projet inutile:
Un ordre de Milord nous retient en ce lieu,
Pour lui dire un dernier adieu.
(Ici, Miledi fait un mouvement de surprise.)

PAMELA.

Et voilà le sujet de mes justes allarmes;
Voilà le sujet de mes larmes:
Et lorsque je viens à songer
Que son courroux n'étoit qu'un dépit passager,
Que sa flamme n'est point éteinte,
Que peut-être, écoutant des conseils dangereux,
Il veut avoir recours à des moyens affreux,
Ai-je tort d'en marquer ma crainte?
Ce n'est pas seulement pour moi
Que je vous fais voir mon effroi.
Je crains peu ses fureurs; & la mort la plus prompte
Viendroit m'arracher à ma honte.

Digitized by Google

Je le connois : Milord, au bruit de mon trépas,
A d'inutiles pleurs ne se borneroit pas ;
Ma mort entraîneroit la sienne.
Que votre bonté nous soutienne.

MILEDI.

Je découvre la vérité ;
Je vois tous les ressorts de votre résistance.
Si l'amour de Milord ne peut être écouté,
Williams emporte la balance.

PAMELA.

A qui pourrai-je avoir recours ?
A tant de coups divers pouvois-je, hélas ! m'attendre ?
En vain je cherche à me défendre,
L'injustice & l'erreur l'emporteront toujours.
Il faut donc, à vos yeux, découvrir un mystere,
Que je tenois caché dans le fond de mon cœur ;
Dompter ma honte & ma rougeur,
Pour vous développer mon ame toute entiere.
Quelque sujet de pleurs que Milord m'ait donné,
Malgré les plus vives allarmes,
Je n'en voyois pas moins, à travers de mes larmes,
Les rares qualités dont il étoit orné.
J'ai crû lui devoir mon estime ;
Mais insensiblement, de l'amour qui l'anime,
J'ai senti naître mon amour.
S'il s'en fût apperçu, ses feux illégitimes
M'auraient mise bientôt au rang de ses victimes.
Et c'est un secret que j'ai tû.
Mais je crains bien plus ma foiblesse,

Digitized by Google

Lorſqu'il m'annonce ſa tendreſſe
Sous le voile de la vertu.
Si j'ai, par mes refus, attiré ſa colere,
Lorſqu'il ſembloit s'ouvrir par un aveu ſincere;
Miledi, je craignois le péril trop certain,
Où nous conduit toujours un hymen clandeſtin.
Vous voyez le penchant où je ſuis entraînée.
Si je le revoyois m'offrir encor ſa foi,
S'il revenoit encor me parler d'hyménée,
Je ne répondrois pas de moi.
Tandis que dans mon ame il reſte aſſez de force
Pour ſentir, malgré cette amorce,
Que je ne puis lui convenir:
Tandis que, me rendant juſtice,
Je fais à ſon honneur ce cruel ſacrifice,
C'eſt à vous de nous prévenir.

Mad. ANDREWS, *ſe jettant aux pieds de Miledi.*

Daignez nous être ſecourable.

PAMELA, *auſſi à ſes pieds.*

Daignez prendre pitié de mon ſort déplorable.
Si la tendre amitié vous parle encor pour lui,
Contre lui, contre moi, j'implore votre appui.

MILEDI.

Levez-vous toutes deux. (*à part.*) Cette fille m'étonne;
Et je ne conçois pas quels tendres mouvemens.....
(*haut.*)
Conſervez, Pamela, ces nobles ſentimens,
Et n'appréhendez pas que je vous abandonne.

Digitized by Google

Que me demandez-vous? Et quel eſt le ſecours...

PAMELA, *vivement.*

Celui de m'arracher au péril que je cours.

Mad. ANDREWS.

Celui de la remettre au pouvoir de ſa mere,
Et de la ramener dans le ſein de ſon pere.

MILEDI.

J'y conſens de bon cœur; recevez-en ma foi.
Holà, quelqu'un des miens. Qu'à l'inſtant on s'apprête!
Partez; que rien ne vous arrête:
Emmenez Pamela, conduiſez-la chez moi.

(On emmene Pamela & Madame Andrevvs.)

SCENE IV.

MILEDI, *ſeule.*

Si je ne le voyois, je ne pourrois comprendre
Qu'en un état ſi bas la vertu pût deſcendre.
Pourquoi n'eſt-elle pas l'appanage du rang,
Le ſigne d'un illuſtre ſang?
Par un effet triſte & bizarre,
Plus on eſt élevé, plus elle paroît rare.
Milord; vous, Pamela, que je vous plains tous deux!
Que l'hymen vous rendroit heureux!
Je l'approuverois, & j'en jure,
Cette ardeur que vous reſſentez,
Si tant d'aimables qualités

Digitized by Google

Partoient d'une source plus pure.
Mais nos rangs sont marqués ; & c'est trop balancer :
Non, non ; il n'y faut plus penser.

SCENE V.

MILORD, WILLIAMS, MILEDI.

WILLIAMS, *à Milord, en entrant.*

Quoi ! me condamner sans m'entendre !

MILORD.

Je vous l'ai déjà dit ; je ne veux rien apprendre.
(*A sa sœur.*)
Où donc est Pamela ?

MILEDI.

Vous ne la verrez plus.

MILORD.

Comment ?

MILEDI.

Elle a suivi mes ordres absolus.
Sous la conduite de sa mere,
Elle va retrouver son pere.

MILORD.

Elle part ? . . . Elle doit sçavoir
Que je veux encor la revoir.

MILEDI.

Vous vous êtes dompté vous-même.
Après ce triomphe éclatant,
Vous voulez, dans le même instant,
Vous livrer au péril extrême

Digitized by Google

Où vous entraîneroient de funeſtes adieux.

MILORD.

Ce n'eſt pas là l'objet qui près d'elle m'entraîne.
Non, non, je veux braver le pouvoir de ſes yeux.
Je veux lui reprocher ſon cœur ambitieux,
Et la faire rougir de ſa fierté hautaine.
Sa vanité cherchoit à briller au grand jour.
Quand on a tant de gloire, on n'a guere d'amour.

MILEDI.

Milord veut retomber encore
Aux pieds de celle qu'il adore,
De nouveau lui jurer une éternelle ardeur.
Montrez, comme elle, autant de force & de grandeur.
De ſon état au nôtre elle ſent la diſtance;
Et voit, en même tems, que votre amour fatal
Peut former à la fin un hymen inégal.
Pour briſer un lien dont votre honneur s'offenſe,
Elle ſacrifie en ce jour
Sa fortune, ſa gloire, & même ſon amour.

MILORD.

Et même ſon amour!... Eſt-il vrai qu'elle m'aime?

MILEDI.

Eh! ne rappellez point l'erreur dont vous ſortez;
Vous vous le devez à vous-même,
A ces nobles ayeux que vous repréſentez.
L'honneur vous le demande, une ſœur vous en prie.

MILORD.

Elle m'aime, elle part! La fortune ennemie
Viendra l'enſevelir dans un état obſcur!
Tout ce que la miſere a de triſte & de dur

Digitized by Google

Détruira bientôt tant de charmes.

MILEDI.

Milord, dissipez vos allarmes;
Je veillerai sur ses besoins.
Je céde aux mouvemens que la pitié m'inspire;
Vous pouvez compter sur mes soins:
Je la garde chez moi, puisqu'il faut vous le dire.

MILORD.

Miledi, c'est donc vous qui me la raviſſez!
Je n'y survivrai pas; c'est vous qui m'y forcez.
Vous allez recueillir le fruit de ma victoire.

MILEDI.

Ah! mon frere, avez-vous pû croire
Que jamais cet espoir soit entré dans mon sein?
J'entrevois vos soupçons; qu'ils sont déraisonnables!
Si j'avois sur vos biens un coupable dessein,
Vous aurois-je produit cent partis convenables.

MILORD, *d'un air furieux, se retournant vers les gens qui paroissent au fond du Théâtre.*

Qu'on s'apprête à partir. Dans ces funestes lieux,
Tout me devient trop odieux.
C'est le séjour de l'horreur même.
Ah! que l'amour heureux les auroit embellis!
Fuyons; & que mes fers, & leur horreur extrême,
Y puissent à jamais rester ensevelis!
Mais, que dis-je? ils suivront par-tout un misérable.
Le trait a séjourné trop long-tems dans mon cœur,
Pour n'avoir pas rendu ma blessure incurable.
Il me faudra mourir de rage ou de langueur.

(*Il se promene tout hors de lui même, & ensuite s'appuye vers la cantonnade.*)

Digitized by Google

MILEDI.

Que vois-je ? quels transports ! quel trouble !
Mon frere... Ma crainte redouble.
Peut-être il mourroit dans mes bras.
Williams, veillez sur lui ; je reviens sur mes pas.
(Elle sort.)

SCENE VI.

MILORD, WILLIAMS.

MILORD, *revenant à lui.*

Je ne vois plus ma sœur. Qu'est-elle devenue ?
Je ne m'y trompe pas ; cette fuite imprévue
N'est que pour m'enlever l'objet de mon amour.
Je ne le verrai plus. Qu'ai-je à faire du jour ?
Ma sœur, que vous êtes cruelle !
Mais que m'a-t-elle fait ? pourquoi me plaindre d'elle ?
Elle sent avec peine, & même avec effroi,
Que je ne puis dompter cette ardeur indocile,
Qui me dévore malgré moi.
Peut-elle voir d'un œil tranquille,
Que, si l'on me laissoit au gré de mon destin,
Un hymen inégal acheveroit enfin
De mes égaremens la preuve manifeste ?
La vérité me force à cet aveu funeste.
Oui, malgré ses vertus, & malgré tant d'appas,
Pamela ne me convient pas.

Digitized by Google

Ah ! Williams, j'en mourrai !

(*Il se jette sur un sopha de gazon, & est un moment sans rien dire.*)

Répondez-moi sans feinte.
Vous sçavez son secret. Est-il vrai que son cœur,
Blessé des mêmes traits, dont je ressens l'atteinte....
Non, je connois trop mon malheur.
Ma foible vanité, mon rang & ma grandeur
Me faisoient croire tout possible....
Comment à tant d'amour étoit-elle insensible ?
Je pénétre, je vois, & je n'en doute plus,
Elle avoit votre amour, & j'avois ses refus.

WILLIAMS.

Oui, Milord, je l'aimois, & je l'adore encore ;
Et j'ai toujours caché le feu qui me dévore :
Mais le trait dont j'étois blessé,
N'avoit jamais fait naître un amour insensé.
Cette noble candeur, à nulle autre semblable,
Bien plus que ses appas, me la rendoit aimable.
Enfin, si j'étois animé,
C'étoit d'une flamme épurée,
Malheureusement ignorée.
Et même je serois aimé,
Que, domptant le feu qui m'anime,
Je serois prêt encor à lui rendre sa foi,
Si l'Amour inspiroit une ardeur légitime
A quelqu'un plus heureux & plus digne que moi.

(*En disant ce dernier vers, il regarde finement Milord.*)

MILORD, *toujours sur son gazon.*

Qu'ai-je entendu, grands Dieux ? Quelle affreuse lumiere,

Digitized by Google

Dans mon ame interdite, ont porté ſes diſcours !
Il l'aimoit d'un amour vertueux & ſincere ;
A de vils attentats il n'avoit point recours,
Et tous ſes pas étoient guidés par l'innocence :
Quelle leçon cruelle ! & quelle différence !
Le crime ſeul vers elle avoit pû m'attirer.
Malheureux, je l'aimois pour la deshonorer !
Non, non, je ſuis un miſérable ;
Je n'y puis réſiſter ; ce dernier trait m'accable.
(*Il tombe ſur le gazon, comme évanoui.*)

WILLIAMS.

Milord.... Ah ! je crains pour ſes jours !
Je ſuis ſeul, & comment lui donner du ſecours ?

SCENE VII. ET DERNIERE.

MILEDI, PAMELA, WILLIAMS, MILORD, Mad. ANDREWS.

MILEDI, *au fond du Théâtre, à Pamela.*

Non, je ne blâme plus le feu qui le poſſede.

WILLIAMS.

Miledi, venez à mon aide.
Milord touche peut-être à ſon dernier moment.

PAMELA.

Que vois-je ? Je me meurs !

MILEDI.

Dans quel accablement....

Digitized by Google

Ecoutez-moi, mon frere. Ah! s'il reſpire encore,
Pamela, c'eſt vous que j'implore :
Venez le ſecourir, ne l'abandonnez pas.
Il reverra le jour, en voyant vos appas.

PAMELA, *en allant à Milord.*

Milord... (*à part.*) Quelle crainte mortelle!
Milord, c'eſt moi qui vous appelle.

MILEDI.

Soyez témoin de nos douleurs.

PAMELA.

S'il en eſt tems encor, répondez à nos pleurs.

MILORD.

Quel ſon de voix touchant me rappelle à la vie?

MILEDI.

De vous-même & de nous prenez quelque pitié;
Une ſœur le demande, au nom de l'amitié :
Au nom de votre amour, Pamela vous en prie.

MILORD, *à ſa ſœur.*

Pamela!... Momens fortunés!
C'eſt vous qui me la ramenez?
Quoi! vous-même?

MILEDI.

Oui, c'eſt moi, mon frere,
A qui votre vie eſt trop chere
Pour ne pas me prêter à toutes vos erreurs.
Mais ce n'en eſt pas une, & je lui rends juſtice.
A l'honneur de mon ſang, je fais ce ſacrifice;
Et je reviens exprès pour unir vos deux cœurs.

MILORD, *ſe levant vivement.*

Je puis donc revoir la lumiere!
Il ſera donc encor des jours heureux pour moi!

Digitized by Google

(*Il va à Pamela, tendrement.*)
Voudrez-vous consentir de recevoir ma foi ?
Je ne vis qu'à ce prix.

PAMELA, *à sa mere.*
Vous l'entendez, ma mere.

MILORD.
Je n'en veux plus faire un mystere :
Marquez le tems, le lieu ; vos desirs sont des loix :
Convenez d'un Ministre ; il est à votre choix :
En un mot, ordonnez de mon bonheur suprême.

WILLIAMS, *à Milord.*
Pour mieux la rassurer, qu'un trait digne de moi,
Me rende votre estime, & vous prouve ma foi :
Je me charge du soin de vous unir moi-même.

MILORD.
Williams, ta générosité
Te met bien au-dessus de celui qu'elle oblige.
Qui pourra m'acquitter ?

WILLIAMS.
Votre félicité.

MILORD, *à Pamela.*
Craignez-vous encor un prestige ?

MILEDI.
Rendez-vous, Pamela ; secondez son ardeur.

MILORD.
Ma main sera le premier gage....
Eh ! quoi ! vous balancez ? Que faut-il davantage ?
Parlez ; exigez...

PAMELA.
Votre cœur.

MILORD.
Ce soupçon m'étonne & m'outrage.

Digitized by Google

Il eſt à vous depuis long-tems ;
Vous me l'avez ravi. Quel autre
Brûla jamais, pour vous, de feux plus violens ?

PAMELA.

Non, celui que j'avois, ce n'étoit pas le vôtre.
Un cœur qui ſe cachoit ſous un dehors trompeur,
Et qui, comptant ſur ma foibleſſe,
Ne conſpiroit, dans ſon yvreſſe,
Que ma perte & mon deshonneur.

MILORD.

Ah ! vous avez raiſon. Ce cœur, que je déteſte,
Etoit, pour vos appas, un préſent trop funeſte.
Dans des détours obſcurs il s'étoit égaré.
Celui que je vous offre eſt ſincere & fidele ;
Le vôtre lui ſert de modele,
Et vos vertus l'ont épuré.

PAMELA, *bas, à ſa mere.*

Ma mere, mes ſoupçons commencent à s'éteindre.

MILORD.

Pour ôter tout ſujet de craindre,
Aimable Pamela, je vais, loin de vos yeux,
Chaſſer l'infâme auteur d'un projet odieux,
Qui n'a que trop flatté mon amour téméraire.
Je commence par-là mon repentir ſincere.

PAMELA.

La Jewks n'eſt point coupable autant que vous penſez.
Quels ſont donc les forfaits dont vous la puniſſez ?
Qu'a-t-elle fait de plus que ſuivre vos caprices ?
Eh ! ces ſortes de gens n'ont ni vertus, ni vices.

Digitized by Google

L'exemple les dirige ; & leur soumission,
Dans leur cœur mal instruit, porte l'illusion.

MILORD.

Que d'aimables leçons ! Que j'aime à les entendre !
J'obéis ; mais daignez vous rendre.

Mad. ANDREWS.

Milord, nous nous rendons. Couronnez votre ardeur.
Soyez heureux, vous devez l'être.

(*A sa fille.*)

Et toi, change d'état ; mais sans te méconnoître.
Dans un si haut degré de gloire & de splendeur,
Sois toujours humble avec décence.
La modestie excuse & fait tout pardonner.
Prends l'esprit de ton rang, & non pas la licence.
Souviens-toi, quelque droit qu'il puisse te donner,
Qu'on peut, dans sa grandeur, conserver l'innocence.

PAMELA, *à sa mere.*

Oui, je la chérirai le reste de mes jours.
Puissé-je ainsi répondre au choix dont on m'honore ;
(*A Milord.*)
Et, pour prix de vos feux, les redoubler encore !
Vous plaire & vous charmer m'occuperont toujours.

MILORD.

Venez ; pour obtenir notre bonheur extrême,
Nous avons assez combattu.
Trop heureux de servir moi-même
De récompense à la vertu !

FIN.

Digitized by Google

L'ÉCOLE
DE
LA JEUNESSE,
OU
LE RETOUR SUR SOI-MÊME;
COMÉDIE,
EN CINQ ACTES, EN VERS.

Représentée par les Comédiens François en 1749.

Digitized by Google

ACTEURS.

LA COMTESSE.

ZÉLIDE, fille de la Comteſſe.

LE MARQUIS DE CLARANDON, Amant de Zélide.

LE COMMANDEUR, grand-oncle de Zélide.

LE BARON D'ORGIVAL, ami du Commandeur.

D'AUTRICOURT, ami de Clarendon.

ASTÉRIE, ancienne connoiſſance de la Comteſſe.

MADAME ARMANCE, femme attachée à la Comteſſe.

ROSETTE, Suivante.

VALETS.

La Scène eſt à la campagne, dans le Château de la Comteſſe.

Digitized by Google

L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, Mad. ARMANCE.

Mad. ARMANCE.

AH! Marquis, c'eſt donc vous!

LE MARQUIS.

Eh! oui, ma chere Armance,
Après deux jours cruels de dépit & d'abſence,
Je reviens me livrer à toute la rigueur
Dont Zélide, ſans doute, accablera mon cœur;

Digitized by Google

Car la cruelle y met son plaisir & sa gloire.

Mad. ARMANCE.

Eh ! non ; vous vous trompez : & j'ai tout lieu de croire
Que Zélide est, au fond, d'un caractere doux ;
Qu'elle n'a de l'humeur seulement qu'avec vous ;
Que même cette humeur n'est que par intervalle.
Une ame indifférente est un peu plus égale.

LE MARQUIS.

Ah ! je crois que son cœur dépend de son esprit.

Mad. ARMANCE.

Vous aurez l'un & l'autre... Etouffez ce dépit.

LE MARQUIS.

Mais, quoi ! depuis le tems qu'elle a fait ma conquête...

Mad. ARMANCE.

L'exemple de sa sœur l'épouvante & l'arrête.
Eh ! qui devoit, mieux qu'elle, être heureuse en époux ?
D'un homme, en apparence, aussi digne que vous,
De cet amour fondé sur la plus grande estime,
Au bout d'un mois d'hymen, elle fut la victime.
Hélas ! l'infortunée en mourut de douleur.
Zélide se souvient toujours de ce malheur.
De-là, tous ces combats, cette humeur étrangere,
Et même quelquefois cette aigreur passagere.
Souvent elle vous hait, comme on hait un Amant,
Qu'en dépit de soi-même, on trouve trop charmant.

LE MARQUIS.

Je l'ai cru quelquefois.

Mad. ARMANCE.

Il faut le croire encore.
La Comtesse d'ailleurs vous goûte, vous honore.

Digitized by Google

Sans doute les rapports qu'on lui fera de vous,
Ne pourront qu'augmenter des sentimens si doux;
Les informations vous seront favorables.
Ainsi dissipez donc ces craintes déplorables.

LE MARQUIS.

A-t-elle écrit?

Mad. ARMANCE.

Sans doute : & l'enquête, je crois,
Ne ressemblera guere à celle qu'autrefois
On fit faire à propos d'un autre mariage.
Par bonheur, on s'enquit des mœurs du personnage:

LE MARQUIS.

Vous ignorez le nom de cet infortuné?

Mad. ARMANCE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Je le vois.

Mad. ARMANCE.

Cet homme étoit mal né.

LE MARQUIS.

Je le connois.

Mad. ARMANCE.

Tant pis. Mauvaise connoissance.

LE MARQUIS.

On peut avoir un peu chargé sa ressemblance.
Il a pû corriger son cœur & son esprit.

Mad. ARMANCE.

Quel intérêt vous prend en faveur d'un Proscrit?
S'il a pû s'amander, j'en ai l'ame ravie.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'on le crût ; il y va de ma vie ;
Et voilà la raison....

Mad. ARMANCE.

Seroit-il votre ami ?

LE MARQUIS.

Cet homme, ... pour ne plus vous parler à demi,
Tel que vous l'a dépeint à peu près la satyre,
C'est moi-même.

Mad. ARMANCE.

Eh ! pourquoi m'avez-vous laissé dire ?....

LE MARQUIS.

Eh ! ce n'est que depuis que je suis revenu
De mes égaremens, que je vous suis connu.

Mad. ARMANCE.

En ce cas-là.... Marquis, je ne sçaurois vous croire.

LE MARQUIS.

Voilà l'obstacle.

Mad. ARMANCE.

Eh ! mais, quelle est donc cette histoire ?

LE MARQUIS.

Je me nommois Clairval ; j'avois vingt ans au plus,
Avec tous les défauts que l'on ait jamais eus,
Lorsque pour m'établir d'une façon solide,
Ma famille tourna ses desseins sur Zélide,
Sans que je m'en mêlasse, & même à mon insçu.
Avec grande raison leur espoir fut déçu :
Ma renommée y mit un légitime obstacle.
Mais, dix-huit mois après, je la vis au Spectacle.

Ne

Ne ſçachant quel étoit un objet ſi charmant,
Je m'en fis informer. Que devins-je, au moment
Que j'appris qu'elle étoit la perſonne adorable,
Dont j'avois fait jadis la perte irréparable!
J'avois acquis des mœurs. Leur germe déployé,
Dans mon cœur trop tardif, avoit fructifié.

Mad. ARMANCE.

C'eſt donc en ce tems-là que votre bienfaiſance
M'engagea pour jamais à la reconnoiſſance,
Par tant de biens verſés ſur ma fille & ſur moi?

LE MARQUIS.

Laiſſons....

Mad. ARMANCE.

Vous m'impoſez une trop dure loi.

LE MARQUIS.

Cependant il fallut m'en aller à l'armée;
Et j'en revins encor l'ame plus enflammée.
Ce fut à mon retour que je changeai de nom,
Et que je pris alors celui de Clarendon,
Qu'un oncle me tranſmit avec ſon héritage.
Sous ce titre nouveau, qui devint mon partage,
Je conçus quelque eſpoir. J'appris heureuſement
Que Zélide & ſa mere avoient tranquillement
Paſſé, hors de Paris, la ſaiſon de la guerre;
Qu'elles devoient reſter cet hyver à leur Terre.
De ce Château voiſin je venois d'hériter;
Pour la premiere fois je le vins habiter.
Je me fis préſenter. Je déclarai ma flamme.
J'y ſuis depuis trois mois. Si j'ai touché ſon ame,
Je ne ſçais.

Digitized by Google

Mad. ARMANCE.

Mais enfin avez-vous projetté
De lui cacher toujours qui vous avez été ?
Il eſt bien vrai, qu'au fond de ce lieu ſolitaire,
Tout ſembloit vous aider à couvrir ce myſtere.
La Comteſſe y voulant dérober ſes douleurs,
N'admettoit que vous ſeul pour témoin de ſes pleurs.
Mais vous attendiez-vous qu'un heureux hyménée
Pourroit unir Zélide à votre deſtinée,
Sans informations, ſans être mieux connu,
Sans l'ordre qu'en ce cas on a toujours tenu ?

LE MARQUIS.

Non. Mais, de jour en jour, flatté par l'eſpérance,
Je comptois que mes ſoins, que ma perſéverance,
Feroient éclore enfin quelques heureux inſtans
Pour me manifeſter, quand il en ſeroit tems.

Mad. ARMANCE.

Pour moi, je ne vois plus que le mal ſoit extrême.
Eh ! bien, au pis aller, vous n'êtes plus le même :
On ne doit plus vous voir avec les mêmes yeux.

LE MARQUIS.

On travaille à ma perte.

Mad. ARMANCE.

Augurez un peu mieux.

LE MARQUIS.

Au ſeul nom de Clairval, ma perte eſt infaillible.

Mad. ARMANCE.

Non ; l'eſtime & l'amour la rendront impoſſible.

Digitized by Google

Continuez toujours avec la même ardeur.
A propos, il arrive enfin, ce Commandeur,
Avec un vieil ami retité du ſervice,
Qui croit avoir reçu, dit-on, quelque injuſtice.
Je ne ſçais là-deſſus rien de particulier.
Faites bien votre cour, & ſur-tout au premier.
Ah! quel homme!... Sortons en toute diligence;
On pourroit ſe douter de notre intelligence.

SCENE II.

D'AUTRICOURT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! c'eſt toi, d'Autricourt?

D'AUTRICOURT.

Oui: je viens d'arriver.
J'ai deſcendu chez vous, croyant vous y trouver.
Mais parlons de Paris. Voici vos Lettres.

LE MARQUIS.

Donne.
J'en attends du Miniſtre, & ce retard m'étonne.
Bon: la voici. Permets... Ceci me ſurprend fort.
Quel dommage!... Sans doute, il a fini ſon ſort.
Tu ſçauras ce que c'eſt. D'ailleurs quelles nouvelles?

D'AUTRICOURT.

Parbleu, votre retraite en fait dire de belles.

LE MARQUIS.

C'eſt le ſort des abſens. Eh! bien?

Digitized by Google

D'AUTRICOURT.

Premierement,
L'un débite à l'oreille, & circulairement,
Qu'une séance au jeu vous a fait disparoître.

LE MARQUIS.

Mes amis sçavent bien que cela ne peut être.

D'AUTRICOURT.

Des amis, dites-vous? Les absens n'en ont plus.

LE MARQUIS.

Mais, depuis plus d'un an, j'en ai connu l'abus.

D'AUTRICOURT.

Oui: mais on se souvient....

LE MARQUIS.

Dit-on quelqu'autre chose?

D'AUTRICOURT.

On donne à votre absence encor une autre cause.
Le luxe, le gros jeu, la table, les amours,
Vous ont, de fond en comble, abîmé pour toujours.
Connoissez les amis d'une maison ouverte,
Le cas qu'on fait du maître, & comme on plaint sa perte.
» Il est donc ruiné? dit, d'un air à l'évent,
Tel de ceux qu'on voyoit chez vous le plus souvent.
» Qu'y faire? Au bout du compte, il a ce qu'il mérite.
» C'est grand dommage, ajoûte un autre parasite;
» Sçait-on l'heureux mortel qui prend son Cuisinier? «
Tel autre, en ricannant, fait maint beau commentaire.
Le curieux demande à quand votre inventaire.

LE MARQUIS.

J'ai dissipé beaucoup en luxe infructueux:
J'ai cru qu'on n'est point grand sans être fastueux;

Digitized by Google

Que la profusion convient à la naissance ;
Que l'abus des grands biens en fait la jouissance ;
Qu'on a pour ce vil prix l'estime & l'amitié.
Je voulois éblouir ; & je faisois pitié.
Aussi n'avois-je acquis, pour toute récompense,
Que les égards des sots, qu'une fausse importance ;
Que l'encens le plus faux, le plus deshonorant.
Parce que j'étois vain, je croyois être grand.
Ne pourroit-on prouver, à tous tant que nous sommes,
Combien la vanité rappetisse les hommes ;
Que leur présomption, leur orgueil, leur fierté,
Ne font que mieux montrer leur médiocrité ;
Qu'être riche n'est pas un titre respectable ?
Il n'est point, sans les mœurs, de grandeur véritable :
Et la vraie indigence est celle des vertus.

D'AUTRICOURT.

Ah ! que vous m'enchantez ! Ajoûtez, au surplus,
Qu'un prodigue a toujours perdu tout ce qu'il donne ;
Qu'à la reconnoissance il n'engage personne ;
Qu'en répandant ses biens sans choix & sans égard,
On peut s'imaginer les devoir au hazard.
Que vous avez bien fait d'opposer une digue
A vos profusions !

LE MARQUIS.

Je ne suis plus prodigue,
Pour avoir le moyen d'être plus généreux.
Mais ce que j'entrevois, qui m'est bien douloureux,
C'est qu'on n'est pas trop bien revenu sur mon compte.

D'AUTRICOURT.

La révolution ne peut être si prompte.

Digitized by Google

Ne comptez pas d'abord sur l'oubli du passé :
Ce n'est pas tout d'un coup qu'il peut être effacé.
Les faux pas qu'on a faits, en entrant dans le monde,
Laissent dans les esprits une trace profonde ;
Des vices, des défauts que l'on peut avoir eus,
On porte encor la peine, après qu'ils ne sont plus.
Le Public prévenu ne revient pas si vîte ;
A se dédire un jour, il balance, il hésite.
C'est la punition d'avoir mal débuté.

LE MARQUIS.

Du moins, je n'ai rien fait contre la probité.

D'AUTRICOURT.

Vous seriez sans ressource ; & j'eusse été moi-même
Le premier à vous fuir avec un soin extrême.
Vous fûtes toujours franc du côté de l'honneur.
Les vices de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.
Les vôtres n'ont été que la faute de l'âge.
Votre raison n'étoit qu'à son apprentissage.
Il arrive souvent qu'on est par vanité
Beaucoup plus vicieux qu'on ne l'auroit été.
Ainsi la fausse gloire a gâté vos prémices.
De-là, de cette source, ont coulé tous vos vices :
Vos travers viennent tous de ce germe odieux.
Le Public, qui s'arrête à ce qui saute aux yeux,
Qui, jusqu'au fond des cœurs, ne daigne jamais lire,
Croit que ce qu'il a vû, qui n'étoit qu'un délire,
Est, & sera toujours votre état naturel.
Mais vous vaincrez enfin ce préjugé cruel.

Digitized by Google

Allez, marchez toujours sous les mêmes auspices;
Sur-tout, attendez-vous à bien des injustices;
Songez que vous avez beaucoup à réparer.
Je n'aurois pas besoin de vous y préparer.
Par exemple, apprenez certaine calomnie
Qu'on débite de vous, au sujet d'Emilie,
Qui, soit dit en passant, ne désespérant pas
De vous revoir encore épris de ses appas,
Ne prend point d'autre Amant.

LE MARQUIS.

Elle est bien la maîtresse
D'attendre vainement ce retour de tendresse.
C'est ma derniere erreur. D'ailleurs, elle auroit tort
De ne pas se trouver contente de son sort.
J'ai fait ce que j'ai dû; j'ai payé ma foiblesse.

D'AUTRICOURT.

Il est vrai. Cependant on veut que la sagesse
N'ait pas la moindre part à ce dégagement.
On vous a vû si fort dans le dérangement....
Entre autres, une femme, (on la nomme Astérie)
Prétend que vous passez à présent votre vie
Avec une Beauté, par vous mise à l'écart.
Dans une compagnie, où j'étois par hazard,
Elle en faisoit le conte. Encor une autre histoire.

LE MARQUIS.

Quoi donc?

D'AUTRICOURT.

C'est de vous être approprié la gloire

Digitized by Google

De ce vieil Officier, à qui l'on doit le gain
De ce combat....

LE MARQUIS.

Ah! Dieux! quel reproche inhumain!
Mais le Miniſtre ſçait que je ſuis incapable....

D'AUTRICOURT.

C'eſt aſſez à préſent de n'être point coupable.
La réputation eſt l'ouvrage du tems.

LE MARQUIS.

Je ſuis déſeſpéré de tout ce que j'entends.
J'ai fait à la raiſon les plus grands ſacrifices;
J'ai quitté des défauts, des erreurs & des vices;
Je ſuis moins ridicule. En ſuis-je plus heureux?

D'AUTRICOURT.

Vous le ſerez d'ailleurs. Revenons à vos feux.
Zélide apparemment n'eſt plus auſſi cruelle?

LE MARQUIS.

On me dit d'eſpérer: oui; mais ce n'eſt pas elle.

D'AUTRICOURT.

Un cœur forcé d'aimer, n'a pas beſoin d'eſpoir.

LE MARQUIS.

Eh! qu'en ſerois-je, hélas! ſi j'en pouvois avoir?
Je vais être contraint d'aller cacher ma honte.
La Comteſſe....

D'AUTRICOURT.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Elle attend, ſur mon compte,
Des éclairciſſemens; des perquiſitions
Sur mes mœurs, ſur ma vie, & ſur mes actions.

Digitized by Google

Tu peux juger, d'après ton rapport déplorable,
Si ce qu'on répondra me sera favorable.

D'AUTRICOURT.

Ce sera selon ceux qu'elle en aura chargés.

LE MARQUIS.

Eh ! l'on est, contre moi, plein de vieux préjugés.

D'AUTRICOURT.

Non : vous pouvez trouver plus d'un Juge propice.
Il est nombre de gens qui vous rendront justice.

LE MARQUIS.

N'importe : il faut qu'enfin mon sort soit éclairci.
Pardon. . . J'entends du bruit assez proche d'ici :
Zélide y doit passer pour aller chez sa mere.
Va-t-en. L'occasion ne se rencontre guere
De pouvoir, sans témoins, la voir & lui parler.

SCENE III.

ZÉLIDE, ROSETTE, LE MARQUIS, D'AUTRICOURT.

ROSETTE, *bas, à Zélide, en raccommodant son habit.*

Le voilà.

ZÉLIDE, *à d'Autricourt, sans faire semblant de voir le Marquis.*

Vous sortez ? Pourquoi vous en aller ?
Vous fais-je fuir ?

Digitized by Google

D'AUTRICOURT.

Qui ? vous ?

ZÉLIDE.

Quelle affaire vous presse ?

D'AUTRICOURT, *d'un air embarrassé.*

Je viens... Je m'en allois entrer chez la Comtesse.

ZÉLIDE.

Eh ! bien, j'y vais aussi ; donnez-moi donc la main.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ROSETTE.

LE MARQUIS, *en retenant Rosette.*

Rosette, tu l'as vû, cet accueil inhumain.

ROSETTE.

Oui. (*à part.*) Ne compromettons ni moi, ni ma Maîtresse.

LE MARQUIS.

Et l'on veut que j'espere ? Ah ! parbleu, cette yvresse
Seroit celle d'un fou !... Tu ris de mon malheur ?

ROSETTE, *en riant.*

Pardonnez-moi, Monsieur ; j'en ai de la douleur.

LE MARQUIS.

Il y paroit beaucoup.

ROSETTE.

Je suis compatissante.

LE MARQUIS.

Sans doute. Oh ! cette scene est fort divertissante.

Digitized by Google

Le plus grand ridicule eſt d'être malheureux.

ROSETTE.

Eh ! Monſieur, achevez : c'eſt-à-dire, amoureux.

LE MARQUIS.

Fais-moi grace, du moins, s'il eſt en ta puiſſance.
Quoi ! dès que je parois, ma vûe & ma préſence
Lui donnent de l'humeur ! C'eſt le prix de mes ſoins !

ROSETTE.

Quand vous êtes abſent, elle n'en a pas moins.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt apparemment que, lorſque je m'abſente,
Roſette, trop ſenſible & trop compatiſſante,
Lui parle en ma faveur ?

ROSETTE.

Jamais. N'en croyez rien.
Elle en veut à tous ceux qui vous veulent du bien.

LE MARQUIS.

Mais encore, apprends-moi d'où vient qu'elle m'ai-
horre ;
Quelle en eſt la raiſon ?

ROSETTE.

Voilà ce que j'ignore.
Mais ſi l'on vous aimoit, je dirois bien pourquoi.

LE MARQUIS.

Ses plus profonds ſecrets te ſont connus.

ROSETTE.

A moi ?
Outre que là-deſſus votre erreur eſt extrême,
Elle en pourroit avoir qu'elle ignore elle-même.

Digitized by Google

Souvent, (je ne dis pas qu'elle ſoit dans le cas,)
Le cœur a des ſecrets que l'eſprit ne ſçait pas.
Sans vouloir, plus avant, percer dans ce myſtere,
Ce que je ſçais de mieux, c'eſt que ſon caractere,
Avant que vous vinſſiez lui préſenter vos vœux,
Sembloit être animé par les Ris & les Jeux;
Que cet air réſervé n'étoit à ſon uſage
Que devant la Comteſſe, ou gens d'un certain âge;
Et que, lorſqu'elle étoit en pleine liberté,
Rien n'égaloit ſa joye & ſa vivacité.

LE MARQUIS.

Qui peut avoir cauſé cette métamorphoſe?

ROSETTE.

La raiſon.

LE MARQUIS.

La raiſon?

ROSETTE.

En doit être la cauſe.
Il faut bien qu'elle vienne à ſa maturité.
N'eſt-ce pas, tôt au tard, une néceſſité?
On y gagne; on y perd. La ſienne s'eſt formée
Préciſément au tems que vous l'avez aimée.

LE MARQUIS, *plus animé.*

Je t'entends. Ce diſcours eſt plus clair que le jour.
A la triſte raiſon, cédons à notre tour.
L'eſpérance à la fin dégénere en folie.
Je briſe pour jamais la chaîne qui me lie.
Tu lui diras....

ROSETTE.

Monſieur....

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je l'exige de toi.
Va, je ne prétends pas t'intéreſſer pour moi;
Mais ne t'aviſe point d'adoucir aucun terme.
Tu lui diras....

ROSETTE.

Eh! bien?

LE MARQUIS.

Mais du ton le plus ferme,
Qu'on ſouffre les rigueurs, mais non pas les mépris;
Le bonheur le plus grand eſt trop cher à ce prix:
Que je n'ai plus l'honneur d'en être la victime.
Grace au Ciel, ce n'eſt plus le dépit qui m'anime;
Tu le vois; c'eſt un fait: qu'elle n'eſpere pas
Me revoir, en ſecret, obſerver tous ſes pas,
Et chercher au hazard ſa rencontre imprévue;
Témoins ces deux jours-ci que je ne l'ai pas vue.

ROSETTE.

Comment?

LE MARQUIS.

Ne ſuis-je pas reſté juſques au ſoir
Au Parloir d'Euphraſie, eſpérant de l'y voir?

ROSETTE.

Lui dirai-je?

LE MARQUIS.

Sans doute. Inſtruis-en la cruelle.
Mais ne va pas m'en faire un mérite auprès d'elle.
Où m'alloit abbaiſſer mon retour indiſcret!
Craignant de ne pouvoir lui parler en ſecret,

Digitized by Google

L'Amour m'avoit dicté lui-même cette lettre.

ROSETTE.

Donnez.

LE MARQUIS, *déchirant la lettre en deux.*

En cet état, tu peux la lui remettre.
Je triomphe; & je vais jouir.

ROSETTE.

Les beaux lauriers!
Eh! quoi! vous triomphez, Marquis, & vous fuyez?

SCENE V.

ROSETTE, *seule.*

Et voilà les Amans! Je ne puis les comprendre.
Deux cœurs faits pour s'aimer, ne peuvent-ils s'entendre,
Qu'après s'être long-tems lutinés tour à tour?
Ce que je trouve encor de pis pour leur amour,
Ces délais sont autant de pris sur sa durée.
Mais ramassons ceci. La belle échaufourée!
(*Elle ramasse les morceaux de la lettre.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

LA COMTESSE, ZÉLIDE, ROSETTE, D'AUTRICOURT.

Zélide reste un peu derriere, & d'Autricourt regarde Zélide & Rosette.

LA COMTESSE.

N'a-t-on point encor vû le Marquis? Il est tard. Qu'on aille donc chez lui, sçavoir, de notre part, D'où vient qu'il nous oublie, & qu'il nous abandonne. C'est le troisieme jour... Cette absence m'étonne; Sa santé m'inquiette.

ZÉLIDE.

Il trouve apparemment De quoi mieux s'amuser ailleurs.

D'AUTRICOURT, *examinant Zélide de plus en plus.*

Non, sûrement.

LA COMTESSE.

Il se plaît avec nous.

D'AUTRICOURT, *en regardant Zélide.*

J'en rendrois témoignage.

LA COMTESSE.

Aussi nous l'aimons tous, on ne peut davantage.

D'AUTRICOURT, *souriant, & regardant Zélide.*

Il n'en est pas trop sûr.

(*Zélide s'apperçoit que d'Autricourt l'examine.*)

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Et c'eſt avec raiſon :
De tous les jeunes gens, c'eſt, ſans comparaiſon,
Ce que l'on voit de mieux.

D'AUTRICOURT, *regardant furtivement Zélide.*

Rien n'eſt plus véritable.

ZÉLIDE, *avec dépit, à Roſette.*

Oh ! quand on m'examine, on m'eſt inſupportable.
(Elle ſort.)

SCENE VII.

LA COMTESSE, D'AUTRICOURT, ROSETTE.

LA COMTESSE.

Je l'obſerve de près, il ne s'en doute point ;
Il ne s'eſt pas encor démenti d'un ſeul point ;
Il eſt ce qu'il paroît, ou je ſuis bien trompée.
Ce n'eſt pas qu'autrefois j'y fus bien attrapée :
Et depuis, j'ai penſé tomber encor plus mal.
Il eſt de par le monde un Comte de Clairval,
Qu'on vouloit que je fiſſe épouſer à ma fille.
Ah ! Ciel ! ç'auroit été mettre dans ma famille
La déſolation & la perverſité.

D'AUTRICOURT.

Madame, on vous a trop chargé la vérité.

LA

LA COMTESSE.

Vous vous protégez tous ; c'eſt la ſeule querelle
Que je fais au Marquis.

D'AUTRICOURT.

Madame, quelle eſt-elle ?

LA COMTESSE.

Je citois, par hazard, Clairval à Clarendon :
Il m'étonna de voir qu'il vouloit tout de bon
Prendre ſous ſa défenſe un ſujet déplorable,
A qui la voix publique eſt ſi défavorable.

D'AUTRICOURT.

Mais....

LA COMTESSE.

Voulez-vous aller contre le bruit commun ?
Se donne-t-on le mot pour décrier quelqu'un ?

D'AUTRICOURT.

N'arrive-t-il jamais que l'on rentre en ſoi-même ?

LA COMTESSE.

Je n'y crois point du tout.

D'AUTRICOURT.

Quelle injuſtice extrême !
La raiſon peut enfin....

LA COMTESSE.

Mais changeons d'entretien.
Paſſez chez le Marquis ; ſon parc joint preſque au mien :
Vous me ferez plaiſir.

D'AUTRICOURT.

J'y vais tout au plus vîte.

LA COMTESSE.

J'ai quelque ordre à donner ; revenez tout de ſuite.

Digitized by Google

SCENE VIII.

ROSETTE, *seule.*

Le dépit n'eſt pas fait pour tenir ſes ſermens;
En tout cas, ce ſeroit tant pis pour les Amans.

SCENE IX.

ZÉLIDE, ROSETTE.

ROSETTE.

Vous voilà? Pourquoi donc vous êtes-vous enfuie?

ZÉLIDE, *inquiette.*

Je n'y pouvois tenir; ce d'Autricourt m'ennuye.

ROSETTE.

Parce qu'il eſt ami du Marquis, n'eſt-ce pas?
Il eſt pourtant allé chez lui tout de ce pas,
De la part de Madame.

ZÉLIDE.

Il en eſt bien capable.

ROSETTE.

Il en pourroit encor revenir plus coupable,
En ne ramenant point le Marquis. J'en ai peur.

ZÉLIDE.

Eſt-ce qu'il eſt parti?

ROSETTE.

La rage dans le cœur.

Digitized by Google

ZÉLIDE.

Eh! pourquoi donc?

ROSETTE.

Feignez d'ignorer votre ouvrage.
Peut-il être insensible à ce dernier outrage?

ZÉLIDE.

Pourquoi s'absente-t-il? Doit-il être impuni?
Il pourra, s'il lui plaît, être un tems infini,
Sans daigner reparoître; & si-tôt qu'il se montre!
Il faut, les bras ouverts, voler à sa rencontre?

ROSETTE.

Mais ce tems infini, c'est deux jours tout au plus.

ZÉLIDE.

Je ne m'amuse pas à compter.

ROSETTE.

Au surplus,
Avez-vous oublié la cruelle maniere
Dont vous l'avez traité, la visite derniere?

ZÉLIDE.

Il t'a donné, sans doute, ordre de l'excuser?

ROSETTE.

Mais quelle déraison! C'est trop vous abuser.

ZÉLIDE.

Ne m'en parle donc plus.

ROSETTE, *à part.*

Son absence la pique.
(*haut.*)
Il m'a dit seulement...

ZÉLIDE.

Quoi? je veux qu'on s'explique.

Digitized by Google

ROSETTE.

Mais n'en concluez rien.

ZÉLIDE.

Finis auparavant.

ROSETTE.

Dans cette solitude, où vous allez souvent,
Avec tant de plaisir, voir votre intime amie...

ZÉLIDE.

Tu veux dire au Couvent de ma chere Euphrasie?

ROSETTE.

Tout juste.

ZÉLIDE.

Eh! bien?

ROSETTE.

Peut-être il comptoit vous y voir.
Le Marquis a passé ces deux jours au parloir.
Mais il vous instruisoit de tout dans une lettre,
Qu'il devoit, en tout cas, lui-même vous remettre.

ZÉLIDE.

Il te l'a donc laissée?

ROSETTE, *en tirant les morceaux de sa poche.*

En voici les débris.

ZÉLIDE.

Tu l'as déchirée?

ROSETTE.

Oh! c'est un soin qu'il a pris.
Furieux qu'il étoit d'un accueil si sauvage,
Il l'a mise en morceaux, qu'il m'a jettés, de rage.
Pour la derniere fois, il m'a fait ses adieux,
Jurant bien de jamais ne s'offrir à vos yeux.

Digitized by Google

ZÉLIDE.

Tu n'as pû l'arrêter ?

ROSETTE.

Moi ! Qu'avois-je à lui dire ?

ZÉLIDE, *en soupirant.*

Je ne sçais : mais peut-être un rien eût pû suffire.

ROSETTE.

Vous n'auriez pas cessé de me le reprocher.

SCENE X.

LE MARQUIS, *rentrant, sans être vû ;* ZÉLIDE, ROSETTE.

ZÉLIDE, *après avoir rêvé.*

Donne-moi ces débris.

ROSETTE, *en rajustant les morceaux.*

On peut les rapprocher.

ZÉLIDE.

Que j'y lise du moins.... Quelle foible ressource !

LE MARQUIS, *se jette à ses pieds, lorsqu'elle va pour prendre les morceaux de sa lettre.*

Eh ! lisez dans mes yeux, vous ferez à la source.

ZÉLIDE.

Monsieur, je n'aime point qu'on me surprenne ainsi. Levez-vous. (*à Rosette.*) Remets-lui ses papiers.

ROSETTE.

Les voici.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Mais recevez donc mieux un cœur qui vous adore.

ZÉLIDE.

Marquis, je vous défends de nous brouiller encore.

LE MARQUIS.

Est-ce moi ?

ZÉLIDE.

Finissons ; ma mere vous attend.

LE MARQUIS.

M'avez-vous souhaité, vous-même, un seul instant ?
Tandis que je souffrois le plus cruel martyre,
M'avez-vous désiré ?

ZÉLIDE.

Désirer, c'est trop dire.

ROSETTE.

Vous en demandez trop.

ZÉLIDE.

Mais j'ai trouvé mauvais
Que vous fussiez absent.

LE MARQUIS.

Vous comblez mes souhaits.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR, LE BARON D'ORGIVAL.

LE COMMANDEUR.

Baron, vous reprenez de la mélancolie.
Çà, mon vieux Général, quelle eſt cette folie?
Oh! je vous traiterai là-deſſus ſans quartier.

LE BARON.

Je ne rencontre point de gens de mon métier,
Sans un certain regret. Je n'en ſuis pas le maître.
Je ne puis empêcher mon chagrin de renaître.
Leur aſpect, malgré moi, me devient douloureux;
Et la honte me prend, quand je ſuis devant eux.

LE COMMANDEUR.

La honte! Mais, Baron, vous vous faites injure.

LE BARON.

Ce Marquis, par exemple, a r'ouvert ma bleſſure.
Ah! pourquoi m'avez-vous entraîné dans ces lieux?
Les pleurs, je l'avouerai, m'en ſont venus aux yeux.

LE COMMANDEUR.

Le connoiſſez-vous?

Digitized by Google

LE BARON.

Non : mais je lui porte envie.
Qu'il eſt heureux ! Il ſert ſon Prince & ſa Patrie.
Quels jours ſont plus brillans & plus beaux que les ſiens ?
Et dans l'oiſiveté je vais perdre les miens.
Puis-je m'en conſoler ? Je ſuis à la torture.

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous de plus, après votre aventure ?
A quoi vous a ſervi, dans ce dernier combat,
Le bonheur d'avoir fait une action d'éclat ?
Vous avez vû qu'un autre, aidé de ſa cabale,
En a ravi l'honneur & la gloire totale ;
Qu'en voulant réclamer cet acte de valeur,
Un déſaveu cruel combla votre malheur ;
Qu'on a joui du vol ; qu'on en a fait trophée :
Ainſi la vérité ſouvent reſte étouffée.
Combien de faux Héros ont été couronnés
De lauriers que leurs mains n'ont jamais moiſſonnés !

LE BARON.

Hélas !

LE COMMANDEUR.

Vous ſoupirez ! Quels regrets ſont les vôtres ?
Quoi ! vouliez-vous encor travailler pour les autres ?

LE BARON.

Mais du moins la Patrie en auroit profité.

LE COMMANDEUR.

Quarante ans de travaux vous ont bien acquitté ;
D'ailleurs, ne craignez rien des bruits qu'on peut répandre ;
Je dirai votre hiſtoire à qui voudra l'entendre.

LE

Digitized by Google

LE BARON.

Ah! Commandeur, daignez m'épargner sur ce point;
Je ne me suis pas plaint; je ne me plaindrai point.
J'ai cru voir....

LE COMMANDEUR.

Quelle est donc cette délicatesse?

LE BARON.

Que la plus juste plainte étoit une foiblesse;
Que celui qui s'en sert, n'en retire aucun fruit;
Qu'on l'écoute avec peine, & que même on le fuit;
Que les infortunés se rendent ridicules
En se plaignant. D'ailleurs, il est tant d'incrédules;
Et sans compter encor (hélas! rien n'est plus sûr,)
Tant de ces cœurs pétris du limon le plus dur,
Que les malheurs d'autrui font nager dans la joye.
Eh! ne vaut-il pas mieux leur dérober leur proye?
Je me borne à vous seul, dont je sçais l'amitié.
D'ailleurs, j'aime encor mieux l'oubli que la pitié.

LE COMMANDEUR.

Soit. N'ayez là-dessus aucune inquiétude;
Ne craignez rien au fond de cette solitude,
Où, comme vous voyez, peu de gens sont admis.
L'un est donc ce Marquis; l'autre un de ses amis.
Vous ne vous connoissez ni les uns ni les autres;
Vous sçaurez leurs secrets, sans qu'ils sçachent les vôtres.
Quant à notre retour, tâchez de vous calmer.
La substitution que je viens réclamer,
N'est pas d'une nature à m'être chicanée;
La Comtesse ma nièce y seroit condamnée;

Elle eſt à mon profit acquiſe depuis peu,
Au moyen de la mort de mon petit neveu.
Auſſi-tôt nous partons, & tous deux, loin du monde,
Ne vivant que pour nous, dans une paix profonde,
Nous jouirons du moins du reſte de nos jours,
Et de notre union, qui durera toujours.

LE BARON.

Pardonnez à mon cœur un nuage qui paſſe;
C'eſt le dernier effet que produit ma diſgrace.
Ah! puiſque l'amitié me garde un ſort ſi doux,
Puiſqu'il me reſte encor un ami tel que vous,
Je n'ai plus de reproche à faire à la fortune.
Mais ma préſence ici pourroit être importune:
On voudroit vous parler; je m'en vais faire un tour.

LE COMMANDEUR.

C'eſt ce Marquis. Il cherche à me faire ſa cour.
La ſubſtitution les trouble & les occupe.
Il veut m'amadouer; mais je ne ſuis pas dupe,
Et je vais le payer de propos obligeans.

SCENE II.

LE COMMANDEUR, LE MARQUIS.

LE COMMANDEUR.

Marquis de Clarendon, tous les honnêtes gens
Semblent faits pour s'aimer dès la premiere vûe.
Il eſt vrai que mon ame étoit bien prévenue,

Digitized by Google

Que je vous connoissois déjà sur un portrait
Dont j'étois enchanté ; le rapport est parfait.

LE MARQUIS.

M'auroit-on près de vous rendu ce bon office ?

LE COMMANDEUR.

La Comtesse ma niece. Elle vous rend justice ;
Ses lettres m'ont instruit ; & nous sommes d'accord.
Il n'appartient qu'à vous d'enlever tout d'abord
L'estime & l'amitié d'un homme de mon âge.

LE MARQUIS.

Le desir de bien faire est mon seul avantage,
Et je n'ai pas encor mérité cet encens.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il ne l'adopte pas ; auroit-il du bon sens ?
Voyons. (*haut.*) La vérité me dicte ce langage.
Quand Zélide seroit sensible à votre hommage,
Ma foi, je n'en serois aucunement surpris :
Car enfin vous l'aimez ; vos yeux me l'ont appris.

LE MARQUIS.

Je suis sûr de l'aimer ; mais j'ignore le reste.

LE COMMANDEUR.

Voilà le vrai mérite. Il est simple, modeste,
Ne présume de rien, & se vante encor moins.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah ! j'en suis excédé.

LE COMMANDEUR.

Continuez vos soins.
Pour des difficultés, je n'en ferai pas une.
Je voudrois seulement qu'elle eût plus de fortune.

Digitized by Google

Mais tout eſt compenſé : car, d'un autre côté,
Quoique ma niece, elle a plus que de la beauté.
C'eſt un charme tout neuf, que perſonne n'a qu'elle ;
Un rien, ſi vous voulez, qui manque à la plus belle ;
C'eſt la fraîcheur, l'émail, & l'éclat ſans pareil
De la plus belle roſe au lever du ſoleil.

LE MARQUIS, *à part.*

Du moins, j'aime l'encens qu'il donne à ce que j'aime.
(*haut.*)
Je conviens, avec vous, que c'eſt la beauté même :
Mais du côté des biens, épargnez-vous ces vœux ;
Sa perſonne, ſon cœur, eſt tout ce que je veux.
Je n'imagine point de plus grande fortune ;
Et d'ailleurs, j'aurois tort d'en deſirer aucune.

LE COMMANDEUR.

Vous me charmez. (*à part.*) Il a pourtant de la raiſon.

LE MARQUIS.

J'ai l'honneur de ſortir d'une illuſtre Maiſon ;
Et je puis, dans le monde, aſſurer à Zélide
L'éclat qu'elle mérite.

LE COMMANDEUR.

Eh ! mais cela décide.

LE MARQUIS.

Non, rien du tout de plus pour moi que pour autrui,
Sur tout ce que la Cour a de mieux aujourd'hui,
Zélide peut choiſir ; elle en eſt la maîtreſſe.

LE COMMANDEUR.

Il eſt vrai, l'an paſſé, la Comteſſe ma niece
A pû la marier au Comte de Clairval.
Le choix étoit brillant, mais encor plus fatal.

Digitized by Google

A propos, sa Maison est illustre, sans doute?
Et vous la connoissez?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Somme toute,
Celle de Clarendon, je crois, vaut encor mieux.
Vous remontez plus haut au moins d'un siécle ou deux,
N'est-ce pas? Dites donc.

LE MARQUIS.

Mais l'une vaut bien l'autre.

LE COMMANDEUR.

L'Histoire, il m'en souvient, décide pour la vôtre.
Mais ce que je préfere aux titres les plus vieux,
C'est que l'on ne soit pas gonflé de ses ayeux;
Qu'on cherche, comme vous, à marcher sur leur traces;
Qu'on ne devienne pas le moindre de sa race,
Comme l'on en voit tant, & comme étoit celui
Dont je parle.

LE MARQUIS.

Il n'est plus....

LE COMMANDEUR.

Quoi?

LE MARQUIS.

Le même aujourd'hui.
Je sçais que sur son compte on rappelle sans cesse
Quelques égaremens, des erreurs de jeunesse.

LE COMMANDEUR.

Ne vous dégradez pas, en lui servant d'appui.
Je sçais, tout récemment, un trait affreux de lui.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Un trait affreux, Monsieur?

LE COMMANDEUR.

Mais il n'a rien à craindre.

LE MARQUIS.

Ah! daignez m'en instruire.

LE COMMANDEUR.

On ne veut pas s'en plaindre;
On ne le daigne pas.

LE MARQUIS.

De grace.....

LE COMMANDEUR.

J'ai promis
De n'en pas dire un mot.

LE MARQUIS.

C'est un de vos amis?

LE COMMANDEUR.

Oui; c'est celui de tous, que j'aime, que j'honore.

LE MARQUIS.

C'est par cette raison, par mille autres encore,
Que j'insiste. Excusez ma curiosité.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi, sur ce sujet, tant de vivacité?
Je suis pourtant charmé de l'intérêt si tendre,
Que, pour l'amour de moi, vous voulez bien y prendre.

LE MARQUIS.

Peut-être je pourrois réparer tout le mal
Que lui peut avoir fait le Comte de Clairval.
J'en ferai mon affaire; elle m'est trop sensible.

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Voilà nos gens de Cour, à qui tout est possible !
Et quand on vient au fait, on trouve à décompter.
Mais je n'ai rien de plus à vous en raconter.

LE MARQUIS.

Je suis sûr du succès ; je vous le certifie :
Ce seroit le bonheur le plus grand de ma vie.

LE COMMANDEUR.

Marquis, épargnez-vous ces informations.
Le tort est au-dessus des réparations
Qui dépendroient de vous. Votre amour pour ma niece,
Votre façon d'aimer, me charme, m'intéresse :
Sur-tout, ce caractere aimable, officieux,
Que vous venez de faire éclater à mes yeux,
Me gagne tout-à-fait. Souffrez que je vous laisse.
Une affaire m'appelle auprès de la Comtesse :
Je vais vous y servir au gré de vos souhaits.
(*à part.*)
La substitution tiendra plus que jamais.

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Ce reproche, tout faux qu'il puisse être, m'accable.
Mais que puis-je avoir fait ? De quoi suis-je coupable ?
Autrefois j'aurois pû me dissimuler.
Mon cœur plus indulgent, laissoit accumuler
Mes défauts, mes travers, mes torts, mes ridicules ;
Je n'en avois qu'un plus que de légers scrupules.

Digitized by Google

Mais, à préſent, mon cœur ne me pardonne rien.
On m'accuſe pourtant! Quel crime eſt donc le mien?
J'aurois quelques remords... Non, cet homme s'abuſe;
Et ce qui me raſſure, eſt celui qui m'accuſe.

SCENE IV.

D'AUTRICOURT, LE MARQUIS.

D'AUTRICOURT.

Vous êtes bien rêveur! Qu'eſt-ce que vous avez?

LE MARQUIS.

Mais il me ſort des ſots de deſſous les pavés.

D'AUTRICOURT.

Ce malheur n'eſt pas fait pour vous ſeul. Puis-je apprendre
Ce que le Commandeur....

LE MARQUIS.

Tu ne ſçaurois comprendre
Avec quelle aſſurance il vient de m'excéder.

D'AUTRICOURT.

C'eſt le droit des vieillards; il faut bien leur céder.

LE MARQUIS.

J'ai vingt fois été prêt de lui céder la place:
Il avoit la fureur de me louer en face,
Et de me prodiguer l'encens le moins flatteur.

D'AUTRICOURT.

Tout bon Provincial eſt grand complimenteur.

Digitized by Google

Je crains bien plus l'encens qu'on se donne à soi-même.

LE MARQUIS.

Et pour mettre le comble à mon malheur extrême,
Il m'a parlé de moi, sous le nom de Clairval;
Et tu peux bien penser que c'est tout au plus mal:
Il en sçait même un trait nouveau.

D'AUTRICOURT.

Quelle folie!

LE MARQUIS.

Le diable prend plaisir à commenter ma vie.
Il m'accuse, en un mot.

D'AUTRICOURT.

Sur le rapport d'autrui?
Ce sera quelque histoire aussi vieille que lui,
Quelque anecdote fausse, absurde, & surannée,
Et qu'il prend bonnement pour être de l'année.

LE MARQUIS.

Je retournerai tant ce vieil original,
Qu'il faudra qu'à la fin il parle bien, ou mal.

D'AUTRICOURT.

Eh! quel est le délit?

LE MARQUIS.

Il s'obstine à le taire.
Oui, cet homme a juré de m'en faire un mystere;
Mon forfait est, dit-il, sous le sceau du secret;
Il a fait le serment d'un silence indiscret.
Ce que j'ai pû sçavoir, à force de contrainte,
C'est un de ses amis qui dédaigne la plainte.
Je n'en vaux pas la peine, apparemment.

Digitized by Google

D'AUTRICOURT.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

On me mépriſe trop pour ſe plaindre de moi.
Ce trait me déſeſpere; il expoſe à ma vûe
Une image de moi qui m'accable & me tue.
De ce qu'on penſe encor, voilà d'affreux témoins.
Cher ami, tes rapports m'en ont dit beaucoup moins.

D'AUTRICOURT.

Vous n'êtes point coupable.

LE MARQUIS.

A quoi ſert l'innocence
A qui l'on interdit une juſte défenſe?
En ai-je moins d'opprobre & de confuſion?

D'AUTRICOURT.

On vous accuſe à faux; c'eſt une viſion.

LE MARQUIS.

Le Commandeur y croit; il n'importe à quel titre
Du deſtin de Zélide, il eſt preſque l'arbitre.
Dans l'ami le plus cher, il ſe trouve bleſſé;
Il l'impute à Clairval. Dès qu'on aura percé
Le voile trop heureux qui me dérobe encore,
Il proſcrira, ſans doute, un homme qu'il abhorre;
Et je ſerai perdu, ſans l'avoir mérité.

D'AUTRICOURT.

Rien n'eſt plus dangereux qu'un ſot accrédité.

LE MARQUIS.

Il me falloit encor cette charge importune.

Digitized by Google

SCENE V.

Mad. ARMANCE, LE MARQUIS, D'AUTRICOURT.

Mad. ARMANCE.

Je viens vous annoncer peut-être une infortune.

LE MARQUIS.

Sans doute.

Mad. ARMANCE.

Pardonnez à mon zele importun.

LE MARQUIS.

Les malheurs vont de suite; on n'en a pas pour un.

Mad. ARMANCE.

La réponse est venue.

D'AUTRICOURT.

A quoi? quelles nouvelles?

Mad. ARMANCE.

La voici.

LE MARQUIS.

Quoi! déjà? L'infortune a des ailes.

Mad. ARMANCE.

On vient de l'apporter depuis quelques instans;
Madame l'attendoit depuis assez long-tems
Avec impatience.

LE MARQUIS.

On l'aura bien servie.

Digitized by Google

D'AUTRICOURT.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

LE MARQUIS.

Le détail de ma vie.
Il doit être complet.

Mad. ARMANCE.

J'ai cru tout auſſi-tôt
Devoir vous prévenir. Diſpoſez du dépôt.
Je ne puis vous cacher, en cette conjoncture,
Ce que je puis ſçavoir. Je dois, à l'écriture,
En connoître l'auteur ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui.
Madame s'en rapporte entierement à lui ;
C'eſt ſon conſeil intime, & ſon ami ſolide ;
C'eſt un homme d'honneur ; mais ſévere, rigide,
Exact & ſcrupuleux. Mais qu'importe ? Entre nous,
Cet arbitre eſt le ſeul qui fût digne de vous.
Ce ſera votre éloge.

LE MARQUIS.

Ah ! quel ſort me menace ?

Mad. ARMANCE.

Décidez ; au ſurplus, que faut-il que je faſſe ?

LE MARQUIS.

La rendre à ſon adreſſe.

D'AUTRICOURT.

On pourroit la garder.

LE MARQUIS.

Comment ! La ſupprimer ?

D'AUTRICOURT.

Non ; mais la retarder.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Et par quelle raison ?

D'AUTRICOURT.

En cette circonstance,
Il vous seroit, je crois, d'une extrême importance
De faire auparavant parler le Commandeur.
Un second entretien vous ouvrira son cœur.
De l'humeur dont il est, ce mystere lui pese ;
Sous le poids du secret, il est mal à son aise.
On la rendra demain, si ce n'est dans le jour. . . .
Et ce petit retard. . . . .

LE MARQUIS.

C'est toujours un détour ;
Je ne puis m'y prêter. Achevons l'aventure.
La meilleure finesse est d'aller en droiture.
Tout moyen détourné dégrade qui s'en sert.
N'ajoutons rien de plus au malheur qui me perd.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, D'AUTRICOURT.

LE MARQUIS.

QUE veux-tu ? Je me vois à deux doigts du naufrage.
Le péril, je l'avoue, étonne mon courage.
J'y perdrai d'autant plus, qu'après tant de combats,
Zélide, si l'espoir ne m'en impose pas,
M'a laissé, dans ses yeux, jouir de ma victoire :
Je viens d'y lire encor ma fortune & ma gloire.
Je plais ; je suis aimé. Quel sort seroit le mien !
Je n'avois jamais vû de cœur comme le sien.
Je n'en ai cependant qu'une preuve tacite.

D'AUTRICOURT.

Qui vaut bien un aveu. Je vous en félicite.
Ainsi donc tout n'est pas si fort désespéré.

LE MARQUIS.

J'ignore que la lettre ait encore opéré.
La Comtesse, je crois, ne l'a pas encor lue :
Du moins, depuis tantôt, je ne l'ai pas revue.
Elle s'est enfermée avec le Commandeur.
Ainsi j'attends l'éclat. Puis-je être sans terreur ?

Digitized by Google

C'est la premiere fois que je l'ai ressentie.
Mais il s'agit ici bien plus que de ma vie.
Je crains pour mon honneur, pour le plus tendre amour,
Et je suis en danger de vous perdre en un jour.
Quant à ce Commandeur, qui veut m'ôter ma gloire,
Je le joindrai peut-être, & je sçaurai l'histoire
Qu'il prétend me cacher. Je le fais épier,
Pour lui pouvoir parler seul à particulier.
Cette explication ne peut être trop prompte.
L'honneur ne souffre rien d'indécis sur son compte.

SCENE II.

UN VALET, LE MARQUIS, D'AUTRICOURT.

LE VALET, *au Marquis.*

Monsieur le Commandeur est seul dans ce bosquet.

LE MARQUIS.

Adieu; j'y vole. Ah! Ciel! livre-moi son secret.

SCENE III.

D'AUTRICOURT, ROSETTE.

ROSETTE.

Le Marquis? Je le cherche.

D'AUTRICOURT.

Il vient de disparoître.

Digitized by Google

Il parle au Commandeur ici près.

ROSETTE.

Pût-il être
A sa Commanderie, au diable, & par-delà,
Ce chien de Commandeur!

D'AUTRICOURT.

Et pourquoi donc cela?

ROSETTE.

Ah! vraiment! oui, le traître! il nous en fait de belles!

D'AUTRICOURT.

Je n'en sçais rien du tout. Dis-moi donc les nouvelles.

ROSETTE.

Maudits soient à jamais oncles petits & grands,
Paternels, maternels! Ce sont de sottes gens,
Qui ne sont bons au plus qu'à voir en l'autre Monde.

D'AUTRICOURT.

Apprends-moi donc sur quoi ce grand courroux se fonde.

ROSETTE.

Ce vieux fou....

D'AUTRICOURT.

Mais encor?

ROSETTE.

A soixante & dix ans,
S'en venir hériter des morts & des vivans!
Puis il se mariera. Madame la future,
Ainsi que de raison, aura progéniture.
Et des cousins, Dieu sçait, surviendront à foison.
Partant, adieu, pour nous, les biens de la Maison.

Vous

Vous m'entendez, je crois? Mais la mere & la fille
Vous vont apprendre tout. Malheureuſe famille!
La mort qui vous pourſuit, ne pourroit-elle un peu
Rejoindre le grand oncle à ſon petit neveu?

SCENE IV.

LA COMTESSE, ZÉLIDE, D'AUTRICOURT.

ZÉLIDE.

Voilà le ſeul parti qu'il me convient de prendre.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, vous voyez la mere la plus tendre,
Et la plus malheureuſe.

D'AUTRICOURT.

En quoi? Vous m'étonnez.

LA COMTESSE.

Hélas! de trois enfans, que le Ciel m'a donnés,
Deux ne ſont plus. L'aînée eſt morte dans les larmes:
Mon fils, depuis trois mois, dès ſes premieres armes,
En ſe couvrant de gloire, a terminé ſon ſort.
Pour eſſuyer les pleurs que je donne à leur mort,
Voilà la ſeule main que le Ciel m'ait laiſſée.
Monſieur, je n'ai plus qu'elle; & je ſuis menacée
De la perdre. Elle veut... C'en eſt trop à la fois.

D'AUTRICOURT.

Zélide! Quel eſt donc l'état où je la vois?

Digitized by Google

(*à la Comteſſe.*)

Quelle calamité vous ſeroit ſurvenue ?

LA COMTESSE.

Ma tendreſſe trop vive, & trop mal reconnue
Pour cette infortunée, eſt mon plus grand malheur.

ZÉLIDE.

Eh ! Monſieur, jugez-nous.

LA COMTESSE.

J'en mourrai de douleur.
Le Commandeur, armé d'un droit, dont, à ſon âge,
Je n'euſſe jamais crû qu'il voulût faire uſage,
L'exerce tout entier. Il réclame aujourd'hui
Tous les biens dont ma fille auroit joui, ſans lui.
La ſubſtitution, Monſieur, qu'il revendique,
Au défaut de mon fils, n'eſt que trop authentique.
Je l'ai fait conſulter ; il n'eſt point de moyens.
Pour ſurcroît de malheur, il eſt vrai, j'en conviens,
Mon époux & mon fils ont diſſipé le reſte.
Cependant j'ai ſauvé d'un débris ſi funeſte
Le bien qui m'appartient ; il m'en demeure encor :
Et ce qui peut ſuffire eſt le plus grand tréſor.

ZÉLIDE.

Laiſſez-vous ſoulager d'une charge importune.
La retraite & l'oubli ſont faits pour l'infortune.
Que feriez-vous de moi ? Vos douleurs s'aigriroient.
Séparons nos malheurs ; ils nous accableroient.
On languit doublement, quand on languit enſemble.
Le parti que je prends, tout triſte qu'il vous ſemble,
L'eſt-il pour Euphraſie ? Elle a tout oublié.
Gémit-elle en ſecret d'avoir ſacrifié

Digitized by Google

Plus d'appas que jamais on n'en eut en partage,
De posséder en vain le plus grand avantage,
D'être inutilement la plus rare Beauté?
D'ailleurs, il faut céder à la nécessité.
C'est à celles qui n'ont qu'une obscure naissance,
A braver le malheur jusques à l'indécence.
Quand un nom trop connu ne peut que s'avilir,
Le seul parti qui reste, est de l'ensevelir.

D'AUTRICOURT.

Mais enfin la fortune inconstante & cruelle,
Vous a-t-elle ravi ce qui ne vient pas d'elle?
Du moins, elle ne peut reprendre que ses dons.
N'avez-vous que ces biens, si frivoles, si prompts
A s'envoler au gré de son moindre caprice?
Voyez ce qui vous reste, & rendez-vous justice.
Eh! bien, vous n'aurez plus cet éclat emprunté
Que la fortune ajoute encor à la beauté.
C'est un rayon de moins que répandront vos charmes.
Vous ne triompherez qu'avec vos propres armes.
Connoissez leur pouvoir. Un triomphe si doux,
En sera bien plus sûr & plus digne de vous.
Si j'osois... Quel reproche il me reste à vous faire!
Quand le sort vous seroit mille fois plus contraire,
Eh! qu'importe à l'Amour qui peut tout réparer?

ZÉLIDE.

T'égalité n'est plus; tout doit nous séparer.

D'AUTRICOURT.

Légalité n'est plus!

Digitized by Google

ZÉLIDE.

Je ne suis plus la même.

D'AUTRICOURT.

Pour qui donc? Quelle erreur! quelle injustice extrême!
Que celui qui vous aime en doit être offensé!
N'avez-vous enflammé qu'un cœur intéressé?
Le plus léger soupçon suppose peu d'estime.
Ne deshonorez pas du moins votre victime.
Si vous le condamnez à mourir de douleur,
Du moins ne joignez pas l'opprobre à son malheur.

ZÉLIDE.

Eh! bien, ôtez-moi donc tous deux, s'il est possible,
Un scrupule, que dis-je? un remords trop sensible,
Que ma réflexion aigrit de plus en plus,
Qui ne sert que trop bien à fonder mes refus.

LA COMTESSE.

S'il est vrai, je serai la premiere à m'y rendre.

ZÉLIDE.

Ah! qu'il m'est douloureux d'avoir à vous l'apprendre!
Mais non: c'est un reproche; il n'ose m'échapper:
Il faut vous l'épargner.

LA COMTESSE.

Quel trait vient me frapper!
Il n'importe. Ouvre-moi ton ame toute entiere;
Je le veux.

ZÉLIDE.

On m'a crue une riche héritiere;
Et s'il faut, entre nous, parler à cœur ouvert,
Le Marquis seroit-il venu dans ce désert,

Digitized by Google

S'il n'avoit entendu parler de ma fortune.
Par quelle autre raison? En avoit il aucune?
Non : Clarendon d'abord s'eſt pris à cet appas.
C'eſt à l'eſpoir trompeur des biens que je n'ai pas,
Que je dois ſa recherche & ſon premier hommage.
Et moi, ſi j'avois eu le plus foible préſage
Du malheur qui devoit m'arriver en ce jour,
Hélas! Madame, aurois-je écouté ſon amour?
Ce que nous avons fait peut paſſer pour un piége,
On peut nous accuſer de ruſe & de manége :
Nous, Madame... Ah! grands Dieux!

LA COMTESSE.

Eh! calme tes frayeurs.
Le Marquis, dès long-tems, s'attend à nos malheurs :
Je l'en prévins d'abord; & je viens de l'inſtruire
De l'état où le ſort ſe plaît à te réduire.

ZÉLIDE.

Il le ſçait?

LA COMTESSE.

Et de plus, il exigeoit de moi
Qu'à jamais ton malheur fût un ſecret pour toi.

ZÉLIDE.

Ah! vous m'en dites trop.

D'AUTRICOURT.

Quel regret eſt le vôtre?

ZÉLIDE.

Que je viens d'être injuſte & pour l'un & pour l'autre!
Que, devant vous, mon cœur ſe trouve humilié!

LA COMTESSE.

Ne nous ſéparons pas, & tout eſt oublié.
On vient.

Digitized by Google

ZÉLIDE.

Ce sera lui.... Mon ame est trop émue
Pour pouvoir à présent m'exposer à sa vûe.

LA COMTESSE.

Je te suis.

ZÉLIDE.

Cachez-lui ce secret entretien.

D'AUTRICOURT.

Pourquoi donc ?

ZÉLIDE.

Ah ! je vois que vous n'en ferez rien.

SCENE V.

LE MARQUIS, D'AUTRICOURT.

D'AUTRICOURT.

Vous voyez qu'on vous fuit. N'en prenez point d'alarmes ;
C'est pour vous dérober quelque reste de larmes
Qui viennent de couler.

LE MARQUIS.

D'où provenoient ces pleurs ?

D'AUTRICOURT.

De leurs réflexions sur leurs communs malheurs,
Du tour que leur a fait ce Commandeur perfide.
Sçavez-vous quelle idée avoit prise Zélide,
Ou plutôt quelle humeur ? Car elle en a souvent.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

D'AUTRICOURT.

Elle vouloit s'en aller au Couvent ;
Mais elle n'ira pas.

LE MARQUIS.

Ah ! ma joye eſt parfaite.

D'AUTRICOURT.

Votre homme a donc parlé ?

LE MARQUIS.

Confidence complette.
Il vouloit, mais en vain, me parler à demi.
Le trait dont il s'agit, regarde ſon ami.
Il va me l'amener.... Le voici, ce me ſemble.
Laiſſe-nous, en ſecret, nous expliquer enſemble.

SCENE VI.

LE COMMANDEUR, LE BARON D'ORGIVAL, LE MARQUIS.

LE COMMANDEUR.

Çà, Meſſieurs, vous pouvez vous connoître tous deux.

LE MARQUIS.

C'eſt de quoi je m'eſtime infiniment heureux.

LE BARON.

Ce deſir obligeant que vous faites paroître,
A de quoi m'étonner. Qui peut l'avoir fait naître ?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

L'eſtime & le reſpect que nous vous devons tous.

LE BARON.

L'embarras de répondre à des diſcours ſi doux
Doit peu vous étonner dans un vieux Militaire,
Dont la franchiſe fait le fond du caractere :
Guerrier preſque en naiſſant, abſorbé tout entier
Dans le goût continu que j'eus pour mon métier,
Je n'habitai jamais que dans le ſein des armes;
Jamais je ne connus le ſéjour ni les charmes
De la ſphere brillante où vous avez roulé.
Mes devoirs & mon goût m'ont fait vivre iſolé.
J'ai mieux aimé reſter ſans art & ſans culture,
Tel que je ſuis ſorti des mains de la Nature.
Ce choix vous paroîtra ſingulier, indiſcret.
Je puis avoir eu tort; mais je ſuis ſans regret.

LE COMMANDEUR.

J'ai tout dit, vos chagrins, & la cauſe ſecrette
Qui vous a, malgré vous, contraint à la retraite.

LE BARON.

Eh! laiſſons le paſſé; que ſert d'y revenir?

LE MARQUIS.

Laiſſez-vous rappeller un heureux ſouvenir.

LE BARON.

A quoi cet entretien pourra-t-il nous conduire?

LE MARQUIS.

Nous avons tous les deux beſoin de nous inſtruire.
C'eſt à l'occaſion de ce dernier combat,
Où vous avez ſauvé la gloire de l'Etat.

LE

Digitized by Google

LE BARON.

Je conviens seulement....

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

Parlez en assurance.

LE MARQUIS.

Vous sçavez que d'abord l'espoir & l'apparence
Ne nous promettoient pas un triomphe douteux.
Déjà les ennemis se repliant sur eux,
Vers un poste plus fort commençoient leur retraite:
Ce mouvement devoit entraîner leur défaite;
Mais on les poursuivit avec trop de chaleur.
L'impétuosité, cette folle valeur,
Nous fit payer bien cher un premier avantage,
Et la victoire alloit devenir leur partage.
A la tête d'un corps raffemblé par vos soins,
Vous parûtes; mes yeux en furent les témoins:
Vainement, pour le rompre, on tenta l'impossible;
Votre bravoure en fit un rempart invincible.
Ce bataillon devint le centre du combat,
Et l'arbitre absolu du salut de l'Etat.
Il n'en falloit pas moins pour ranimer les nôtres.
A votre exemple, alors il s'en rallia d'autres.
On n'a point vû charger avec tant de vigueur:
Tout plia désormais à l'aspect du vainqueur,
Et fixa sans retour la victoire obstinée.
Un triomphe complet termina la journée;
Et la fuite sauva le reste des vaincus.
Mais pourquoi donc alors ne parûtes-vous plus?
Que devint le Héros, au milieu de sa gloire?

Digitized by Google

LE BARON.

Sans adopter ce nom, voici toute l'histoire.
L'action finissoit; & mon malheur fut tel
Qu'alors je fus atteint d'un coup presque mortel.
Je n'avois plus alors que l'ombre de la vie:
Le Ciel ne vouloit pas qu'elle me fût ravie;
Je vécus; mais ce fut dans les bras de la mort,
Où je restai long-tems, sans connoître mon sort.
Hélas! je commençois doucement à renaître;
Bientôt, avec honneur, je comptois reparoître;
Quand j'en revins, j'appris de gens dignes de foi
Que ce que j'avois fait ne rouloit pas sur moi;
Des gens qu'on me nommoit s'en disputoient la gloire;
Chacun s'approprioit l'honneur de la victoire;
Et cet homme, entre nous, plus adroit, plus heureux,
L'avoit revendiquée, & l'emportoit sur eux.

LE MARQUIS.

Arrêtez; c'est lui faire une injure mortelle.

LE BARON.

Eh! c'est un fait. L'avis n'étoit que trop fidele.
Qu'il est mortifiant pour un homme d'honneur
D'avoir à réclamer sa gloire & son bonheur!
Quel rôle humiliant, quelle infortune extrême
Que de se voir réduit à se vanter soi-même!
Je ne pus triompher de l'incrédulité;
Il ne m'en demeura que la témérité....
Pardonnez ce soupir; j'en gémis, quand j'y pense.
J'en eus la honte; & l'autre en eut la récompense.
Malgré moi-même, alors succombant au dégoût,
Je cédai pour jamais, & j'abandonnai tout.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

On ne vous perdra point.

LE COMMANDEUR.

Et sur quelle assurance?

LE BARON.

Non; j'ai pris mon parti.

LE MARQUIS.

L'envie ou l'ignorance,
Votre absence, Monsieur, votre mort qu'on croyoit,
Le mouvement que fit Clairval, quand tout plioit,
L'impossibilité de voir ce qui se passe
Dans un jour de combat, ont fait votre disgrace.
Mais vous allez changer de résolution.
On n'a point accepté votre démission.
La Cour ne juge point sur des rapports frivoles.

LE COMMANDEUR.

La Cour!... Ce ne sont-là que de belles paroles,
Langage du pays. Il nous faudroit ici
Des preuves. Quels garants avez-vous?

LE MARQUIS, *en tirant une lettre de sa poche, & la donnant au Baron.*

Les voici.
Voyez; vous connoissez sans doute l'écriture?

LE BARON.

D'un Ministre chéri je vois la signature.

LE MARQUIS, *lui montrant l'endroit qu'il doit lire.*

Lisez à cet endroit; le reste est superflu.

LE BARON *lit.*

» Le Baron d'Orgival n'a point encor paru:

Digitized by Google

» Du sort de ce brave homme, on est vraiment en peine.
» Nous en avons besoin la campagne prochaine.
» Peut-on trop l'employer ? Il mérite à la fois
» L'estime & les bienfaits du plus juste des Rois.
» N'en pourriez-vous, Monsieur, sçavoir quelque nou-
» velle ? «

LE MARQUIS.

Qu'il m'est doux d'embrasser mon maître & mon mo-
dele !
Qu'il m'est doux de vous voir au comble de vos vœux !
Tous les honnêtes gens sont faits pour être heureux.
Du bonheur d'un brave homme. . . .

LE BARON.

Ajoûtez donc encore
Une grace, un bienfait à ceux dont on m'honore.
Qui peut m'avoir si bien servi ? Seroit-ce vous ?
Je le croirois ; parlez. Ah ! qu'il me seroit doux
De vous devoir ! . . . .

LE MARQUIS.

Monsieur, c'est un témoin fidele...

LE BARON.

Ah ! de grace, achevez. Et ce témoin s'appelle ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais. . . .

LE BARON.

Vous hésitez ?

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce que vous craignez ?

LE MARQUIS.

Et si c'étoit celui de qui vous vous plaignez ?

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Le Comte de Clairval?

LE BARON.

Ma surprise est extrême.

LE COMMANDEUR.

Cela ne sçauroit être.

LE MARQUIS.

Et c'est pourtant lui-même.
Peut-être auroit-il pû, dans la confusion
Des rapports qu'on a faits à cette occasion,
Partager; ou du moins altérer votre gloire.
On vouloit lui donner l'honneur de la victoire.

LE BARON.

Quel remords empoisonne un bien si plein d'appas!
J'étois, sans le sçavoir, le plus grand des ingrats.
Ah! mon premier devoir est la reconnoissance;
C'est par mon bienfaiteur qu'il faut qu'elle commence:
Où le trouver?

LE MARQUIS.

Ici, peut-être dès ce jour,
S'il osoit y paroître, & vous faire sa cour.

LE COMMANDEUR.

Qu'il vienne.

LE MARQUIS.

Il vous inspire une haine unanime.

LE COMMANDEUR.

Bon! ne voit-on jamais que ceux que l'on estime?
Nous sommes dans le monde un peu plus indulgens.
Il faudroit se restreindre à voir trop peu de gens.

Digitized by Google

Je le protege, moi. Je veux que la Comteſſe
Ait pour lui des égards & de la politeſſe.
On en dit tant de mal, que je ſuis curieux
De le voir. Vous pouvez l'amener en ces lieux.

LE MARQUIS.

Vous ſerez ſatisfait.

LE COMMANDEUR.

Allez donc au plus vîte.
Baron, c'eſt de bon cœur que je vous félicite.
Avouez votre joye. On vous a bien ſervi.
Cher ami, je vous perds: j'en ſuis pourtant ravi.

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vous voulez me parler; on vient de me l'apprendre.

LA COMTESSE.

Oui! c'est un entretien qui pourra vous surprendre.
Vous voulez aujourd'hui me présenter Clairval?
Ne vous souvient-il plus qu'il fut votre rival,
Qu'on vouloit m'engager à lui donner ma fille,
Et que de ce malheur j'ai sauvé ma famille?

LE MARQUIS.

C'est un cas imprévu. Le Baron d'Orgival....

LA COMTESSE.

Sont-ce là des raisons pour attirer Clairval?
Le Baron peut aller chez lui, lui rendre grace.
Est-ce chez moi qu'il faut que la scene se passe?

LE MARQUIS.

Le Commandeur....

LA COMTESSE.

Eh! non; ce projet vient de vous.
Je vois que vous voulez le lier avec nous.

Digitized by Google

En faire notre ami, parce qu'il est le vôtre.
Quelle société ! N'en avez-vous point d'autre ?
Vous, qui jusqu'au scrupule êtes homme d'honneur,
Ne rougissez-vous pas d'en être le prôneur ?
Je ne puis rien comprendre au zele qui vous presse
De m'en parler toujours, de ramener sans cesse
La conversation sur lui, hors de saison.
J'en suis scandalisée, & c'est avec raison.
Eh ! daignez faire grace enfin à qui vous aime ;
Ou je ne sçaurai plus que penser sur vous-même.

LE MARQUIS.

Puisque vous l'ordonnez, je me tairai.

LA COMTESSE.

Fort bien.
Ne m'en parlez jamais. Vous n'avancerez rien.
Mais puisque le hazard me met sur son chapitre,
Voyez, quand je le hais, si c'est à juste titre.
Marquis, à son sujet sçavez-vous ce qu'on dit ?
J'ignore à quel propos on s'est mis dans l'esprit
Qu'il est admis chez moi, qu'il épouse Zélide.
Eh ! bien, qu'en dites-vous ?

LE MARQUIS.

C'est quelque tour perfide.

LA COMTESSE.

On ne le nomme pas ; mais il est désigné.
On dit qu'on ne peut voir, sans en être indigné,
Qu'un homme, que jadis je refusai pour gendre,
Par des dehors trompeurs, ait l'art de me surprendre ;
Qu'on n'en est point la dupe à la Ville, à la Cour ;
Qu'il n'a qu'un peu plus d'art pour masquer, au grand jour ;

Digitized by Google

Ses vices, ses défauts; & que son seul mérite
Est d'être devenu le plus franc hypocrite.

LE MARQUIS.

Ce charitable avis vient-il de bonnes parts?

LA COMTESSE.

J'ignore qui m'écrit; mais j'y dois des égards:
C'est quelque ami secret qui pour moi s'intéresse.

LE MARQUIS.

Quelque ami, dites-vous? Quelle scélératesse!
Si l'on croyoit ainsi comme un fait très-certain
Les noirceurs que renferme un avis clandestin,
Les plus honnêtes gens en seroient les victimes.
Que dis-je? Ces billets, ces écrits anonymes,
Sont ordinairement les armes d'un méchant,
Du plus vil assassin, qui frappe, en se cachant
Sous le nuage épais de sa bassesse extrême,
Sûr que les coups qu'il porte à l'innocence même
Seront tous aggravés par la crédulité,
Enfoncés jusqu'au cœur par la malignité;
Et qu'enfin la blessure est d'autant plus funeste
Que, si l'on en guérit, la cicatrice en reste.
Mais sans remettre encor Clairval sur le tapis,
Madame, il suffit donc qu'on ait donné jadis
Dans les égaremens d'une aveugle jeunesse,
Qu'on n'ait pû se sauver d'une premiere yvresse,
Pour être réputé le même en tous les tems.

LA COMTESSE.

Marquis, les premiers pas sont les plus importants,

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Un retour sur soi-même est donc un phénomene,
Un triomphe au-dessus de toute force humaine.

LA COMTESSE.

Mais je le pense ainsi.

LE MARQUIS.

Quel préjugé mortel!
On peut, dès le berceau, nous juger sans appel.
Tel qui paroît enfin sous de meilleurs auspices,
N'a fait que pallier ses défauts & ses vices;
Il conserve en dedans les mêmes passions;
L'âge, ni la raison, ni les réflexions,
Ne donnent tout au plus que l'ombre & l'apparence
Des bonnes qualités qu'on n'eut pas dès l'enfance.

LA COMTESSE.

Assez communément.

LE MARQUIS.

Quelle erreur! Ah! grands Dieux!
Eh! qui sont, parmi nous, les mortels que les Cieux
Ont daigné dispenser, au printems de la vie,
De payer le tribut qu'on doit à la folie?
Quelles sont les vertus qui naissent avec nous?
Eut-on, dès sa naissance, un partage si doux?
La sagesse précoce est la moins assurée:
Le tems qu'elle anticipe est pris sur la durée.
C'est celle qu'on acquiert à ses propres dépens,
Qui se soutient toujours, & nous suit en tout tems.

LA COMTESSE.

Les vertus qu'on acquiert sont si peu naturelles,
Que l'on doit, au besoin, fort peu compter sur elles.

Digitized by Google

C'eſt un bien, dont le fonds ne nous appartient pas,
Dont on ne peut jouir qu'à force de combats;
Au lieu qu'un cœur bien né n'a pas à ſe défendre;
Il n'a, contre lui-même, aucun combat à rendre;
Il ignore le mal; l'occaſion le fuit;
Son heureux naturel le guide & le conduit.
Si l'honneur en eſt moindre, eh! qu'importe la gloire,
Comparée au danger de perdre la victoire?
Enfin, je vous l'avoue avec ſincérité,
J'aime mieux moins de gloire, & plus de ſûreté.

LE MARQUIS.

Je crois pouvoir, au moins, balancer ce ſyſtême.
Puiſque je ſuis réduit à me citer moi-même;
Madame, apprenez donc que je ſuis devenu
Ce que je vous parois; oui, c'eſt un fait connu.
Je me ſuis fait, je crois, un autre caractere.

LA COMTESSE.

Bon! quel conte!

LE MARQUIS.

Il eſt vrai. Je ne puis plus m'en taire.
Je ne valois pas mieux autrefois que Clairval.

LA COMTESSE.

J'aime aſſez cet aveu. Le détour n'eſt pas mal.

LE MARQUIS.

Aſſez, & trop de gens, vous rendront témoignage
Que l'on m'a vû noyé dans le libertinage,
Joueur, diſſipateur, ſuperbe, avantageux,
Indiſcret, médiſant, d'un commerce orageux,
Inſupportable à tous.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Fort bien, ferme, courage !

LE MARQUIS.

Je jure....

LA COMTESSE.

Vous pourriez m'en dire davantage.

LE MARQUIS.

Et plus vous me croirez, plus vous m'obligerez.

LA COMTESSE.

Et c'eſt à quoi jamais vous ne m'engagerez.

LE MARQUIS.

Vous me déſeſpérez.

LA COMTESSE.

Oh ! je ſuis excédée.
Finiſſons. Je veux bien vous laiſſer votre idée.
Vous recherchez ma fille ; elle eſt libre en ſon choix :
Obtenez ſon aveu ; j'y donnerai ma voix,
Dès que j'aurai l'avis d'un homme que j'honore,
Dont je prends les conſeils.

LE MARQUIS, *à part.*

N'auroit on pas encore
Remis la lettre ?

LA COMTESSE.

Il faut m'excuſer. Entre nous,
Je l'ai chargé du ſoin de m'informer de vous.
Cette précaution, qui peut être fort vaine,
Ne doit aſſurément vous faire aucune peine.
Dès que j'aurai reçu la lettre que j'attends,
Si ma fille le veut, nous ſerons tous contens :

Digitized by Google

Mais à condition, (vous en êtes le maître,)
Qu'il ne sera jamais, pour quoi que ce puisse être,
Question de Clairval; que vous romprez tous deux.
Son commerce, entre nous, est trop contagieux.
Marquis, sur votre honneur, il faut me le promettre.
Pour mon gendre, autrement, je ne puis vous admettre.
Voyez, décidez-vous.

LE MARQUIS, *à part.*

Que vais-je devenir?

SCENE II.

UN VALET, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE VALET.

Madame, l'on demande à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce?

LE VALET.

Une grande Dame: on la nomme Astérie.

LA COMTESSE.

Faites entrer.

Digitized by Google

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Marquis, demeurez, je vous prie.
Voulez-vous me laiſſer ennuyer à périr?
Des viſites de femme! Ah! c'eſt pour en mourir.
Après les lieux communs, qu'ont-elles à ſe dire?

SCENE IV.

ASTÉRIE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Eh! Madame, c'eſt vous! Quel bonheur vous attire?

ASTÉRIE.

En paſſant près d'ici, j'ai crû de mon devoir
De joindre le plaiſir à l'honneur de vous voir.

LA COMTESSE.

Nous reſtez-vous?

ASTÉRIE.

Chez moi quelque affaire m'appelle.

LA COMTESSE.

Vous venez de Paris?

Digitized by Google

ASTÉRIE.

J'en viens.

LA COMTESSE.

Quelle nouvelle ?

ASTÉRIE.

Assez communément, je ne suis guere au Cours.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ?

ASTÉRIE.

La plûpart intéressent toujours,
Les uns dans leur honneur, les autres dans leur gloire ;
Toujours sur le prochain quelque mauvaise histoire.
Je les laisse aux oisifs, à ces gens du métier,
Dont la profession, de quartier en quartier,
Est d'aller, sur leurs pas, semer la calomnie.

LE MARQUIS.

Vous méritez, Madame, une estime infinie ;
Et vous êtes unique....

ASTÉRIE.

Ah ! qui ? moi ? Point du tout.
Mais les méchancetés ne sont point de mon goût :
Je ne les sçais jamais ; ou bien je les oublie.

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! quel caractere est plus digne d'envie !

ASTÉRIE.

A propos de nouvelle ; eh ! Comtesse, vraiment,
Je crois que je vous dois un petit compliment.

LA COMTESSE.

Sur quoi ?

Digitized by Google

ASTÉRIE.

Vous mariez votre fille...

LA COMTESSE.

Peut-être.

Est-ce un bruit répandu?

ASTÉRIE.

Tout autant qu'il peut l'être.

LA COMTESSE.

Approuve-t-on mon choix?... Vous ne me dites mot.

ASTÉRIE.

Le monde est bien méchant; il est encor plus sot.

LE MARQUIS, *à part.*

Où veut-elle en venir?

LA COMTESSE.

Madame, je vous prie....

ASTÉRIE.

Eh! bien, on est surpris....

LA COMTESSE.

De quoi, je vous supplie?

ASTÉRIE.

Que vous donniez Zélide à celui que jadis
Vous aviez refusé. Ce que je vous en dis
N'est qu'office d'amie. On en fait un esclandre.
On improuve très-fort le choix de votre gendre,
S'il est vrai que ce soit le même qu'autrefois
Vous avez éconduit; & c'est tout d'une voix.

LA COMTESSE.

La surprise auroit lieu, si j'avois cette idée.
Demandez à Monsieur; elle est très-mal fondée.

ASTÉRIE.

Digitized by Google

ASTÉRIE.

Tant mieux. Chacun, vous dis-je, en est tout consterné.
C'est un homme, entre nous, si mal moriginé,
Et si fort décrié....

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Je ne lui fais pas dire;
Vous le voyez.

LE MARQUIS.

J'entends. (*à Astérie.*) Cet homme qu'on déchire
Vous seroit-il connu?

ASTÉRIE.

Pardonnez cet aveu;
Toute femme qui sçait se respecter un peu,
Ne le connoîtra point.

LE MARQUIS.

Fort bien. Mais, je vous prie...

ASTÉRIE.

Monsieur prend son parti, je crois?

LA COMTESSE.

C'est sa folie.

ASTÉRIE.

C'est leur usage entr'eux.

LE MARQUIS.

Daignez me pardonner.
Je ne puis me résoudre à vous l'abandonner.
Depuis assez long-tems, qu'avez-vous ouï dire
Qui puisse entretenir contre lui la satyre?
Qu'a-t-il fait de nouveau pour être décrié?
Vous l'ignorez, ou bien, vous l'avez oublié.

Digitized by Google

ASTÉRIE.

Vous m'entreprenez.

LE MARQUIS.

Non. Mais je prends la licence
De défendre entre nous les droits de l'innocence.

ASTÉRIE.

Vous voulez du nouveau ? Vous ſerez ſatisfait.
Puiſque vous me pouſſez, je me ſouviens d'un fait :
Je ne ſçais comme il eſt reſté dans ma mémoire.
Il s'agit d'un ſcandale. On en faiſoit l'hiſtoire,
A propos de ce bruit follement répandu.

LE MARQUIS.

Eh ! Madame, achevez.

ASTÉRIE.

Ce Sage prétendu
Vit actuellement avec une merveille,
Une fille, en un mot, qui n'a pas ſa pareille ;
Que ſa mere, elle-même....

LE MARQUIS.

Arrêtez.

LA COMTESSE.

Quelle horreur !

ASTÉRIE.

Oui, Madame....

LE MARQUIS, *à part.*

Morbleu !... Contenons ma fureur.
(*haut.*) Je ſoutiens....

ASTÉRIE.

Attendez, Monſieur, à me repondre.
Tout auſſi-bien que moi, ceci va vous confondre,

Digitized by Google

Vous faisir, en un mot, de l'affaire du grand.

Cette femme est ici.... Je l'ai vûe, en entrant.

LA COMTESSE.

Cette malheureuse....

ASTÉRIE.

Oui, c'est un fait qu'on avance.
N'avez-vous pas chez vous une Madame Armance?

LA COMTESSE.

Elle n'a point de fille; elle est hors de soupçon.
Elle? Ah! Dieux! on vous trompe.

ASTÉRIE.

En aucune façon.

LA COMTESSE.

Madame, j'en réponds tout comme de moi-même.

ASTÉRIE.

En effet, vous avez tort. La mépriſe est extrême.

LE MARQUIS.

Non: le fait est trop grave, il le faut éclaircir.

ASTÉRIE.

Je suis pressée. Adieu; puissiez-vous réussir.

LA COMTESSE.

Restez. C'est devant vous qu'il convient à ma gloire
De voir un peu plus clair au fond de cette histoire.
(Elle appelle.)
Quelqu'un?.... Madame Armance!

SCENE V.

Mad. ARMANCE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, ASTÉRIE.

LA COMTESSE, *à Mad. Armance.*

Ah! c'est vous que je veux.

ASTÉRIE.

Il faut l'interroger.

LA COMTESSE.

Il me seroit affreux
De la trouver coupable. Approchez.

ASTÉRIE.

Elle tremble.

LA COMTESSE.

Je frémis.

Mad. ARMANCE.

Qu'avez-vous? Mon aspect, ce me semble,
Est pour vous un sujet de trouble & de douleur?
Vous aurois-je déplu? J'aurois bien du malheur.

LA COMTESSE.

Je ne sçais.

Mad. ARMANCE.

Près de vous, m'auroit-on desservie?
Mon sort étoit trop doux; sans doute on me l'envie.

LA COMTESSE.

Hélas!...

Digitized by Google

ASTÉRIE.

Venons au fait.

Mad. ARMANCE.

Ai-je pû m'oublier !

ASTÉRIE.

Songez, songez, Madame, à vous justifier.

Mad. ARMANCE.

A me justifier ! Ce terme est une offense.

ASTÉRIE.

A la bonne heure. Enfin, prouvez votre innocence.

LA COMTESSE.

Quand vous avez daigné venir vivre avec moi,
Madame, m'avez-vous parlé de bonne foi ?

Mad. ARMANCE.

Vous en auriez pû faire une fidelle enquête.
Je vous l'ai dit, je sors d'une famille honnête,
Dont le malheur des tems a détruit le bonheur.

ASTÉRIE.

Beau Roman !

Mad. ARMANCE.

Mon mari fut un homme d'honneur.

ASTÉRIE.

Passons sur tout cela. Vous eûtes une fille ?

Mad. ARMANCE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Juste Ciel !....

Mad. ARMANCE.

C'est toute ma famille.

Digitized by Google

ASTÉRIE.

Tâchez, à son sujet, de nous tirer d'erreur.

Mad. ARMANCE.

Vous ne me ferez point répondre avec aigreur.

ASTÉRIE.

Eh! qu'en avez-vous fait?

Mad. ARMANCE.

Je n'en suis plus chargée.

ASTÉRIE.

Et par quelle aventure?

Mad. ARMANCE.

On m'en a soulagée.

ASTÉRIE.

Son dessin quel est-il?

Mad. ARMANCE.

Parfaitement heureux.

ASTÉRIE.

Sans être mariée?

Mad. ARMANCE.

Elle est dans d'autres nœuds.

ASTÉRIE, *à la Comtesse.*

Vous le voyez.

Mad. ARMANCE.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Grands Dieux! que j'ai d'allarmes!

ASTÉRIE.

Ainsi donc elle doit sa fortune à ses charmes;
Et vous-même avez crû devoir vous y prêter?

Mad. ARMANCE.

Enfin, je vous entends. Je cherchois à douter;
Mais je vois trop de quoi vous me croyez capable.
Quel desir avez-vous de me trouver coupable?

Digitized by Google

On diroit, à vous voir attaquer mon honneur,
Que l'opprobre d'autrui soit, pour vous, un bonheur.
Ce funeste plaisir est-il dans la Nature ?
Peut-il au fond d'un cœur prendre sa source impure ?
Vos affreux préjugés vous nuisent plus qu'à moi.
Qui soupçonne aisément, fait mal juger de soi.
Un bon cœur croit toujours qu'un autre lui ressemble.
Profitez de l'avis. Vous croyez que je tremble ;
Et c'est vous que je plains.

ASTÉRIE.

Mais voyons donc mes torts.

Mad. ARMANCE.

Ecoutez, & tâchez d'en avoir des remords.
Apprenez donc, enfin....

LA COMTESSE.

Quoi donc, ma chere amie ?

Mad. ARMANCE.

Que ma fille, depuis une année & demie,
Est dans un saint asyle, où vous la connoissez ;
Vous l'honorez vous-même, & vous la chérissez ;
Vous concourez sans cesse aux douceurs de sa vie.

LA COMTESSE.

Est-ce ?.... Achevez.

Mad. ARMANCE.

C'est....

LA COMTESSE.

Qui ?

Mad. ARMANCE.

Votre chere Euphrasie.

(*Astérie sort avec dépit.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, Mad. ARMANCE.

LA COMTESSE.

Pourquoi m'en avoir fait un myſtere indiſcret ?

Mad. ARMANCE.

Madame, des raiſons m'ont contrainte au ſecret.

LA COMTESSE, *en l'embraſſant.*

Oh ! trop heureuſe mere ! Elle a ſuivi vos traces.
La vertu n'a jamais réuni tant de graces.
Mon cœur eſt pénétré de joie & de douleurs.
Eh ! quoi ! vous triomphez ; d'où viennent donc ces pleurs ?

Mad. ARMANCE.

L'innocence accuſée, en recouvrant ſa gloire,
Peut-elle s'empêcher de pleurer ſa victoire ?

LA COMTESSE.

Ah ! tout mon déſeſpoir eſt d'avoir concouru. . . .

LE MARQUIS, *croyant parler à Aſtérie.*

Madame, vous voyez. . . . Mais elle a diſparu.

SCENE

SCENE VII.

ZÉLIDE, ROSETTE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, Mad. ARMANCE.

LA COMTESSE.

Ah! ma fille, venez prendre part à ma joye.

ZÉLIDE.

Quel eſt donc le bonheur que le Ciel vous envoye?

LA COMTESSE.

Sçachez....

ZÉLIDE, *au Marquis.*

D'où viennent donc ces tranſports imprévus?

LA COMTESSE.

Je ne lui ſçavois pas un mérite de plus.

ZÉLIDE.

A qui?

LA COMTESSE.

Cette perſonne, où tant de vertu brille,
Votre amie & la mienne; Euphraſie eſt ſa fille.

Mad. ARMANCE.

Je dois vous dire encor, & je m'en fais honneur,
Que ce n'eſt point à moi qu'elle doit ſon bonheur.
Mon bien n'eût pas ſuffi. Si ma fille eſt heureuſe,
C'eſt le rare bienfait d'une ame généreuſe:
Je lui dois cet aveu. Je pleurois en ſecret
L'avenir d'Euphraſie. En mourant de regret,

Digitized by Google

Je voyois chaque jour augmenter tous ſes charmes;
Le bruit s'en répandit; jugez de mes allarmes.
Le plus digne mortel que le Ciel ait formé,
La vit. Notre bonheur fit qu'il fut informé
Des dangers de la fille, & des pleurs de la mere;
Il nous tendit les bras; il lui tint lieu de pere.
Dans ce port ſalutaire, il daigna la pourvoir;
Et comme ſa parente, il la fit recevoir.

LA COMTESSE.

Peut-on ſçavoir ſon nom?

Mad. ARMANCE,

Pardonnez mon ſilence;
Il l'impoſe, il l'ordonne à ma reconnoiſſance.
Ah! qu'il en coûte cher à ma ſoumiſſion.
Je ne puis le nommer ſans ſa permiſſion.

LA COMTESSE.

Je l'eſtime encor plus. L'action eſt parfaite.
Eh! bien, Marquis, eh! bien, Clairval l'auroit-il faite?

LE MARQUIS.

Mais peut-être. Entre nous, j'en ſerois peu ſurpris.

LA COMTESSE.

Il s'en vanteroit bien.

LE MARQUIS.

Il en perdroit le prix.
Mais du moins, quant au fond, la preuve eſt manifeſte
Que la Dame Aſtérie a tort. Jugez du reſte.

LA COMTESSE, *à Mad. Armance.*

Je veux voir votre fille; & j'y vais de ce pas.
(*au Marquis.*) (*à Madame Armance.*)
Je reviens dans l'inſtant... Ne me ſuivez-vous pas?

Digitized by Google

SCENE VIII.

D'AUTRICOURT, LE MARQUIS, ZÉLIDE, ROSETTE.

ROSETTE.

J'admire l'action qu'il a faite pour elle:
Mais s'il l'eût mariée, elle eût été plus belle.

ZÉLIDE.

Euphrasie est heureuse; elle eût pû l'être moins.
De son parfait bonheur nous sommes les témoins.

LE MARQUIS.

N'enviez point son sort; il y va de ma vie.
Après avoir permis à mon ame ravie
De s'ouvrir à l'espoir le plus cher, le plus doux,
Dans un doute mortel me replongerez-vous?
Combattrai-je toujours la crainte & l'injustice?
Vous n'imaginez rien, dont l'amour ne gémisse,
Qui n'outrage à la fois mon cœur & vos appas.
Cependant le tems presse; il avance à grands pas.
Mes devoirs vont bientôt m'éloigner de vos charmes.
Voulez-vous que je porte au milieu des allarmes
Le désespoir affreux où vous me rejettez?
Le trépas est facile à trouver.

ZÉLIDE.

Arrêtez,
Et sçachez que jamais je n'aimai les menaces.

Digitized by Google

ROSETTE, *à part.*

Celles-ci, cependant, m'ont l'air d'être efficaces.

LE MARQUIS.

Mais, une fois pour tout, reglez donc mon destin.

ZÉLIDE.

Eh ! Marquis, vous feignez de le croire incertain.

LE MARQUIS.

Quels sont donc les garants que j'ai ?

ZÉLIDE.

Mes injustices,
Mes inégalités, mes humeurs, mes caprices.
Quel autre que l'Amour les a mis dans mon cœur ?

LE MARQUIS.

Je n'ai jamais osé deviner mon bonheur.

ROSETTE.

Il le faut cependant ; rien n'est plus nécessaire.

LE MARQUIS.

Je puis donc m'en flatter, sans être téméraire ;
Et vous permettrez donc qu'un si long examen
Enfin vous détermine en faveur de l'hymen ?

ZÉLIDE.

Mais est-ce à moi qu'il faut que ce discours s'adresse ?

LE MARQUIS.

De votre sort, du mien, vous êtes la maîtresse,
La Comtesse....

ZÉLIDE.

Eh ! bien, oui.

LE MARQUIS.

Je me vois trop heureux.
Je vais donc lui porter vos desirs & vos vœux.

Digitized by Google

ZÉLIDE.

Marquis, c'eſt bien aſſez de mon obéiſſance.
Mais vous ſçavez auſſi....

LE MARQUIS.

Quelle réminiſcence !
Qu'allez-vous m'oppoſer ?

ZÉLIDE.

Rien qui vous ſoit fatal.
Vous êtes engagé de rompre avec Clairval :
Ce foible ſacrifice eſt, pour vous, peu de choſe.
La Comteſſe l'exige ; & j'approuve la clauſe.

LE MARQUIS, *troublé, à d'Autricourt.*

Quelle clauſe, grands Dieux !

ZÉLIDE.

Vous héſitez, je crois ?
Eh ! pourquoi donc, Monſieur ?

LE MARQUIS, *accablé.*

On m'annonce à la fois
Ma grace & mon arrêt, mon bonheur & ma perte.

ZÉLIDE, *piquée.*

Mon cœur eſt enchanté de cette découverte.

LE MARQUIS.

Ah ! Zélide !

ZÉLIDE.

Il ſuffit ; je ne veux rien de plus.
Ne me voyez jamais : j'accepte vos refus.

LE MARQUIS.

Apprenez....

ZÉLIDE.

Préférez la chaîne qui vous lie ;
Conſervez votre ami ; conſervez Emilie.

Digitized by Google

D'AUTRICOURT.

Arrêtez. Nous avons des secrets importants....

ZÉLIDE.

Vous pouvez les garder ; vous n'êtes plus à tems.

LE MARQUIS, *en voulant l'arrêter.*

Ah ! Zélide, à vos pieds, je vais cesser de vivre.

ZÉLIDE.

Respectez-moi, du moins, en cessant de me suivre.

SCENE IX.

LE MARQUIS, D'AUTRICOURT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Ah ! ma chere Rosette !....

ROSETTE.

Osez-vous me parler ?

LE MARQUIS.

M'abandonneras-tu ?

ROSETTE.

Laissez-moi m'en aller.

D'AUTRICOURT.

Il n'est qu'un mot qui serve. Aurois-tu quelque envie
De faire ta fortune, en lui sauvant la vie ?

ROSETTE, *en revenant.*

Ceci mériteroit quelques réflexions ;
Ce seroit, à la fois, deux bonnes actions ;

Digitized by Google

D'AUTRICOURT.

Mais il faut promptement que cela se décide.

LE MARQUIS.

Je voudrois tout-à-l'heure entretenir Zélide ;
J'ai le plus grand secret à lui communiquer.

ROSETTE.

Vous sortez d'avec elle !

D'AUTRICOURT.

A-t-il pû s'expliquer ?

LE MARQUIS.

L'importance du fait, sa colere trop prompte,
En sont cause. En un mot, c'est sur toi que je compte.

ROSETTE.

Le cas est donc bien grave ?

D'AUTRICOURT.

Oui ; c'est la vérité.

ROSETTE.

Vous vivrez, si je puis. La curiosité
Me détermine. Allons.

LE MARQUIS.

Je tiendrai ma promesse.

ROSETTE.

Je vais tout mettre en œuvre auprès de ma Maîtresse.
(*en les ramenant.*)
La bonne volonté, le desir sans effet,
Sont, entre honnêtes gens, réputés pour le fait.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZÉLIDE, ROSETTE.

ROSETTE.

Avez-vous contre moi quelque ſujet de plainte?
Ai-je donc ſi mal fait de vous avoir contrainte
A revoir le Marquis?

ZÉLIDE.

Peut-être il vaudroit mieux
Qu'il ſe fût pour jamais éloigné de mes yeux.

ROSETTE.

C'eſt encor de l'humeur; car enfin il me ſemble
Que vous venez tous deux de renouer enſemble,
Et que tout ſe prépare à combler ſon eſpoir.

ZÉLIDE.

Hélas! oui.

ROSETTE.

Beau ſoupir!... On diroit, à vous voir,
Que le plus grand bonheur n'eſt pas le plus ſenſible.
(*Zélide regarde de côté & d'autre.*)
D'où vient cet embarras, ce trouble ſi viſible?
Sur quoi donc, entre nous, peut-il être fondé?
A quelque forme près, tout ſemble décidé.

Digitized by Google

ZÉLIDE.

Tu te trompes, Roſette; & rien ne l'eſt encore.

ROSETTE.

La Comteſſe y conſent; le Marquis vous adore,
Et vous payez ſes feux du plus tendre retour....
Oh! je ne ſçais donc plus ce qu'il faut à l'amour.

ZÉLIDE.

Je crains bien de n'avoir qu'à répandre des larmes.

ROSETTE.

Le Marquis, à vos yeux, n'a-t-il plus tant de charmes?
Qu'avez-vous découvert qui vous doive allarmer,
Ou qui puiſſe altérer le plaiſir de l'aimer?
Non; le Marquis eſt fait pour augmenter ſans ceſſe,
Le retour fortuné qu'on doit à ſa tendreſſe;
Duſſé-je vous aigrir & vous mettre en courroux...

ZÉLIDE.

Qui t'en ſçait mauvais gré? L'éloge le plus doux
Eſt celui qu'on entend faire de ce qu'on aime.
Apprends que notre amour court un péril extrême.
Je crains qu'en ce moment on n'ait reglé mon ſort,
Et qu'on n'ait prononcé l'arrêt de notre mort.

ROSETTE.

Ah! Ciel! quelles terreurs! Où les allez-vous prendre?
Qu'eſt-ce donc que l'amour? Je n'y puis rien comprendre.
Heureux ou malheureux, c'eſt toujours un tourment;
On ne peut, avec lui, reſpirer un moment.
Ah! tout ce que j'en vois, je vous le certifie,
M'y feroit, ſi je peux, renoncer pour la vie.

Digitized by Google

SCENE II.

D'AUTRICOURT, ZÉLIDE, ROSETTE.

ZÉLIDE.

C'est d'Autricourt! Je sens redoubler mon effroi.
(*à d'Autricourt.*)
Eh! bien, en est-ce fait du Marquis & de moi?
Ma mere est-elle instruite? Est-elle inexorable?
Le Marquis a-t-il fait cet aveu déplorable?
Parlez donc; hâtez-vous de me le découvrir.
Quel sera notre sort? Dois-je vivre, ou mourir?

D'AUTRICOURT.

Rien n'est encor réglé, malgré l'impatience....

ZÉLIDE.

Ah! grands Dieux! c'est encor un moment d'espérance.
Quel est donc le sujet de ce retardement?

D'AUTRICOURT.

Le Marquis a porté votre consentement.
La Comtesse a paru satisfaite & contente
De voir que votre choix répond à son attente.

ZÉLIDE.

Pouvois-je mieux choisir? Elle a dû le prévoir.

D'AUTRICOURT.

Ensuite, encouragé par ce rayon d'espoir....

ZÉLIDE.

Achevez.

Digitized by Google

D'AUTRICOURT.

Le Marquis a parlé de la lettre
Que la Comteſſe attend, qu'on devoit lui remettre
Madame Armance....

ZÉLIDE.

Eh! bien?

D'AUTRICOURT.

N'en a rien fait.

ZÉLIDE.

Pourquoi?
Quelle raiſon?

D'AUTRICOURT.

Il faut auſſi s'en prendre à moi.
A l'inſçu du Marquis, j'ai conſeillé d'attendre;
Et j'ai crû qu'il ſeroit aſſez tems de la rendre
Lorſque le Commandeur ſeroit déſabuſé
D'un fait dont le Marquis ſe trouvoit accuſé.
Lui-même il eſt allé preſſer ſa deſtinée;
Peut-être en ce moment eſt-elle terminée?

SCENE III.

LE MARQUIS, D'AUTRICOURT, ZÉLIDE, ROSETTE.

LE MARQUIS.

On eſt allé porter le funeſte Journal
De toutes les erreurs du malheureux Clairval.

Digitized by Google

On le lit à préſent. Que mon ſort eſt à plaindre !
Du Juge qu'on a pris, je n'ai que trop à craindre.

ZÉLIDE.

Ah ! tâchons d'eſpérer.

LE MARQUIS.

On m'en a prévenu.
Zélide, il eſt trop vrai, je n'en ſerai connu
Que par des préjugés, dont il ſubſiſte encore
Un reſte qui m'accable & qui me deshonore ;
Et l'on m'aura jugé, ſans doute, à la rigueur.
Ah ! le coup eſt porté ; je le ſens dans mon cœur.
Zélide, je vous perds.

ZÉLIDE.

Je ne ſçaurois le croire.
Sur la prévention, nous aurons la victoire :
Oui, la Comteſſe m'aime ; elle chérit mon choix.

LE MARQUIS.

Si-tôt qu'elle ſçaura qui j'étois autrefois,
Elle ne verra plus que mes fautes paſſées.

ZÉLIDE.

Le tems ne doit-il pas les avoir effacées ?
Que n'a-t-elle mes yeux & mon cœur !

LE MARQUIS.

Vain eſpoir !
Sur la prévention le tems eſt ſans pouvoir.
Jeuneſſe déplorable ! O ſource trop féconde
Des erreurs où l'on tombe en entrant dans le monde !
Ainſi donc (vains regrets !) on rachette toujours
Tous les faux pas qu'on fait en commençant ſon cours !

Digitized by Google

Que le passé devient une charge importune !
Qu'un début malheureux entraîne d'infortune !

ZÉLIDE.

Quoi ! tous deux à jamais nous en serions punis !
Non, nous ne serons point tout-à-fait désunis,
Un tendre souvenir nous rendra l'un à l'autre.
Vous serez dans mon cœur ; je serai dans le vôtre.
Dans le fond d'un Couvent, je n'aurai d'autres soins
Que de brûler pour vous. Là, je vivrai du moins
Pour l'unique mortel à qui je devois être.
J'en jure.... Mais on vient. Je les vois tous paroître.

SCENE IV.

LA COMTESSE, Mad. ARMANCE, LE MARQUIS, D'AUTRICOURT, ZÉLIDE, ROSETTE.

LA COMTESSE, *une lettre à la main.*

Ma fille, & vous, Marquis, soyez tous deux contens.
A la fin le voici, ce rapport que j'attends ;
Ou, pour mieux m'exprimer, votre panégyrique.
Il est d'un homme sûr, integre & véridique.
Il n'a jamais été de nœuds plus triomphans.
Que je vais me complaire entre mes deux enfans !
Oui, vous serez mon fils, l'espoir de ma famille.
Que de gens confondus ! Que diront-ils ? Ma fille
N'épouse pourtant pas le Comte de Clairval.

Digitized by Google

SCENE V.

LE COMMANDEUR, LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

LE COMMANDEUR, *à un Valet.*

Que l'on aille avertir le Baron d'Orgival
De venir aux accords ; la Comteſſe l'en prie.
N'eſt-il pas vrai, ma niece ?

LA COMTESSE.

Oui, j'en ſerai ravie.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc le Futur ?

LA COMTESSE.

En dépit des jaloux.

Ce n'eſt pas ce Clairval, comme ils le diſoient tous.
A votre avis ?

LE COMMANDEUR.

Je ſuis abſolument du vôtre.

Célide n'y perd pas ; celui-ci vaut bien l'autre.
(*au Marquis.*)
A propos, vous deviez nous l'amener ce ſoir.

LA COMTESSE.

Je vous le défends bien ; je ne veux point le voir.
Achevons, entre nous, cette heureuſe journée,
Au milieu des plaiſirs d'un futur hyménée.
Vous, ma fille, je crois que vous y conſentez.
Eſt-ce que maintenant vous vous en repentez ?

Digitized by Google

Auriez-vous, par hazard, la moindre répugnance ?

LE COMMANDEUR.

Où diantre voyez-vous cela ? Dans son silence ?
Elle rougit : ce signe explique ses desirs.

ZÉLIDE.

Mais vous m'avez permis d'écouter ses soupirs ;
Vous avez souhaité que j'y fusse sensible,
Vous êtes obéïe, autant qu'il est possible.

LA COMTESSE.

Obéïe ! . . . Epargnons les détours superflus.

ZÉLIDE.

Puisque vous le voulez, je vous dirai de plus
Qu'à cet égard mon choix est si conforme au vôtre,
Que je lui jure encor de n'en avoir point d'autre.

LA COMTESSE.

Vous mettez de l'humeur dans un si doux aveu.

LE MARQUIS.

Eh ! Madame, lisez ; & vous verrez dans peu
Quelle en est la raison.

ZÉLIDE.

Je frissonne.

LE MARQUIS.

Je tremble.

LA COMTESSE, *en décachetant le paquet.*

Mais vous paroissez tous bien émus, ce me semble !

LE MARQUIS.

Voyez.

LA COMTESSE.

Lisons.... Passons le préambule. Bon !
(*Elle lit.*)
» Ce jeune homme, à présent Marquis de Clarendon,

Digitized by Google

» Et dont vous ſouhaitez que je vous éclairciſſe,
» Dans le monde autrefois entré tout au plus mal,
» N'y fut que trop connu ſous le nom de Clairval. «
Qu'ai-je lû ?

LE MARQUIS.

Mon arrêt. Ordonnez mon ſupplice.

LA COMTESSE.

Vous Clairval ?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai.

LA COMTESSE.

Vous l'êtes ?

LE MARQUIS.

Je le fus ;
Et je compte à préſent que je ne le ſuis plus.

LA COMTESSE.

Quel coup de foudre ! Eſt-il une trame plus noire ?
On me l'avoit bien dit. Je ne voulois pas croire
Qu'il fût admis chez moi. Comme il s'eſt déguiſé !

LE MARQUIS.

N'en croyez rien.

LA COMTESSE.

Faut-il qu'il ſoit plus mal-aiſé
D'avoir de la vertu, que de la contrefaire ?
Vous me trahiſſez tous !

LE MARQUIS.

Puis-je, ſans vous déplaire,
Ne vous dire qu'un mot. J'irai mourir après.
Peut-être aurois-je pû, par des moyens ſecrets,
Supprimer cette lettre, aller gagner mon Juge,
En faire, auprès de vous, mon appui, mon refuge :

J'ai

Digitized by Google

J'ai mieux aimé risquer le plus grand des trésors.
On ne jouit de rien, quand on a des remords.

LA COMTESSE.

Vous le sçaviez, Zélide; & votre confidente
Menoit discrettement cette intrigue imprudente!

ROSETTE.

Nous n'en avons rien sçu que depuis un instant;
Mais il n'en est pas moins l'homme le plus constant,
Le plus digne à la fois d'estime & de tendresse.
Le désastre que vient d'essuyer ma Maîtresse,
Altere-t-il les feux d'un si parfait Amant?
Qu'on me trouve des cœurs toujours plus tendrement
Epris d'une Beauté que l'infortune accable.
Sans un grand fond d'amour, on en est incapable:
Mais il faut pour le moins autant de probité.

LE COMMANDEUR.

Oui. Je ne sçais pas trop ce qu'on a débité
Contre lui; mais s'il faut dire ici ma pensée,
Cette façon d'aimer, si désintéressée,
M'a prévenu pour lui dès le commencement.

LA COMTESSE.

Ce rare & singulier désintéressement,
Dans un dissipateur, ne fait pas un mérite.

LE COMMANDEUR.

Mauvaise qualité qu'on ne m'avoit pas dite!

D'AUTRICOURT.

Il ne l'a plus. Il peut avoir manqué de soin;
Avoir porté souvent sa dépense un peu loin.
Mais on a trop chargé ce rapport peu fidele;
Sa fortune est encore....

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

A quoi se monte-t-elle ?

D'AUTRICOURT.

Mais on lui compte encor, c'est un fait reconnu,
Soixante mille écus, au moins, de revenu.

LE COMMANDEUR.

Soixante mille écus ! Il ne faut donc pas croire
Le mal qu'on dit de lui. Toute mauvaise histoire !

D'AUTRICOURT.

Au surplus, le Marquis s'est sans doute égaré :
Reprocha-t-on jamais ce qu'on a réparé ?
A quel titre, souffrez que je vous le demande,
L'avez-vous honoré d'une estime si grande ?
Vous a-t-il rappellé le moindre souvenir
D'un passé qui n'est plus, qui ne peut revenir ?
En avez-vous pû voir quelques traces légeres ?

LA COMTESSE.

Eh ! l'Amour peut prêter des vertus passageres ;
On emprunte de lui les plus heureux dehors.

Mad. ARMANCE.

Ce n'étoit pas l'Amour qui l'inspiroit alors,
Quand il a fait pour nous l'action la plus belle,
La plus digne à jamais d'une gloire immortelle ;
Et nous ne la devons qu'à sa seule vertu.
(*au Marquis.*)
J'ai gardé le silence autant que je l'ai pû ;
Pardonnez cet effor.

LA COMTESSE.

Quel est donc ce mystere ?

Mad. ARMANCE.

Madame, les voilà (je ne puis plus m'en taire,)

Digitized by Google

Ces généreuſes mains qui cachent leurs bienfaits.
N'ignorez plus l'auteur des biens que l'on m'a faits.
C'eſt lui. Je le dirois à toute la Nature.
La généroſité ne peut être plus pure.
(Le Baron entre ſans être vû.)
Sans lui, (ce ſouvenir m'arrache encor des pleurs,)
Dans mon ſein pénétré des plus vives douleurs,
Ma fille auroit langui le reſte de ma vie;
Sans compter les dangers qui l'auroient pourſuivie.
Quoi qu'il en ſoit, malgré ce préjugé fatal,
Celui que vous voyez, ce Comte de Clairval
N'en a pas moins été la ſource la plus chere
Du bonheur d'Euphraſie, & de ſa tendre mere.

SCENE VI.

LE BARON D'ORGIVAL, LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

LE BARON.

Le Comte de Clairval! O mon cher bienfaiteur!
C'eſt donc vous que j'embraſſe! Illuſtre protecteur;
Que le Ciel bienfaiſant procure à ma vieilleſſe;
La ſeule probité pour moi vous intéreſſe!
Ainſi, grace à vos ſoins les plus officieux,
Je pourrai donc encor, ſur vos pas, ſous vos yeux,
Moiſſonner avec vous aux champs de la victoire?
Je pourrai donc mourir dans les bras de la gloire?
Je ne demande plus au Ciel d'autres faveurs
Que de vous voir monter au faîte des honneurs.

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Je n'y tiens pas ; il faut auſſi que je l'embraſſe.
Ne vous amuſez plus à cette paperaſſe,
Et terminez, vous dis-je ; il a tout réparé.
Bon ! ne me ſuis-je pas autrefois égaré ?

D'AUTRICOURT.

C'eſt un Juge qui rend un arrêt qui l'honore.

LA COMTESSE.

Je vous regrettois trop, pour me défendre encore.
C'en eſt fait, je me rends. Marquis, vous triomphez ;
Et tous mes préjugés enfin ſont étouffés.

LE MARQUIS.

Zélide, renaiſſons.

LA COMTESSE.

Soyez heureux enſemble.

LE COMMANDEUR.

La généroſité me gagne, ce me ſemble....

LE BARON.

Eh ! bien, il faut céder à la tentation.

LE COMMANDEUR.

Ma foi, je leur remets la ſubſtitution.

ROSETTE.

Mais... les oncles, par fois, ſont bons à quelque choſe.

LE COMMANDEUR.

Allons, que pour la nôce ici tout ſe diſpoſe.

LE MARQUIS.

Enfin, j'ai trouvé grace. Ah ! qu'il eſt dangereux
D'avoir à réparer un début malheureux !

FIN.

Digitized by Google

L'HOMME
DE
FORTUNE,
COMÉDIE,
EN CINQ ACTES, EN VERS.

Digitized by Google

ACTEURS.

Mr. BRICE, pere.

Mr. BRICE, fils.

MÉRANIE, jeune perſonne élevée chez Mr. Brice.

LE MARQUIS D'ARSANT, ami de Brice, fils.

LE VICOMTE D'ELBON.

UN GÉNÉALOGISTE.

LAURETTE, Suivante.

PLUSIEURS VALETS.

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon de Mr. Brice.

Digitized by Google

L'HOMME DE FORTUNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MÉRANIE, LAURETTE.

LAURETTE.

JE ne prévoyois pas ces plaintes indiscrettes.

MÉRANIE.

J'ai tort; vous voilà bien, toutes tant que vous êtes,
Vous n'avez jamais sçu conseiller que d'aimer.
Loin de m'encourager, il falloit m'en blâmer,

Digitized by Google

M'en faire bien sentir toute la conséquence,
Employer bien plutôt ta sublime éloquence
A me peindre l'amour des plus noires couleurs,
Que me l'offrir paré des plus riantes fleurs.
Tu devois m'éclairer, c'est toi qui m'as déçue.

LAURETTE.

Je vous aurois déplu; vous ne m'auriez pas crue.
D'ailleurs, qui? moi! vous faire un monstre de l'amour,
M'exhaler sottement contre lui nuit & jour,
Défigurer ses traits, exiger qu'on le fuye,
Le bannir du commerce & du cours de la vie!
Que m'a-t il fait, à moi? Passe pour ces pédans
Qui voudroient retrancher les roses du printems,
Les beaux jours de l'été. Qui les laisseroit faire,
Ils éteindroient aussi l'astre qui nous éclaire;
Et pour toute ressource, & pour toute raison,
N'admettroient que l'hyver, & leur triste raison.
Mais quant à votre choix, je vous dis ma pensée
Dans le tems; c'est de quoi vous fûtes offensée.

MÉRANIE.

Que lui reprochez-vous?

LAURETTE.

Certain petit défaut.

MÉRANIE.

Entre autres?

LAURETTE.

De connoître un peu trop ce qu'il vaut;
L'abus continuel qu'il fait de son mérite;
Le faste qu'il affecte, & dont chacun s'irrite;

L'air

L'air jaloux dont il voit les gens de qualité ;
Le dépit qu'il en a ; sa sensibilité
D'avoir une naissance ordinaire & commune,
De n'être que le fils d'un homme de fortune.

MÉRANIE.

Beaux défauts à reprendre ! Apprenez, en tout cas,
Qu'il faudroit qu'il les eût, s'il ne les avoit pas.

LAURETTE.

Ce n'est pas que pourtant le desir de vous plaire
N'ait déjà fait sur lui l'effet qu'il devoit faire.
Pour former la raison, rien n'est tel que l'amour ;
On y gagne d'aimer : aussi, de jour en jour,
A-t-il justifié pour lui votre tendresse.

MÉRANIE.

Il falloit ou vous taire, ou me dire sans cesse
Qu'un hymen si charmant n'étoit pas fait pour moi.

LAURETTE.

N'etoit pas fait pour vous ! Comment donc, & pourquoi ?
Son sort ne peut-il pas s'unir avec le vôtre ?
Elevés en ces lieux sous les yeux l'un de l'autre,
L'habitude a formé les liens les plus doux ;
Vos amours mutuels sont nés presque avec vous ;
D'ailleurs étant parens, la naissance est égale.

MÉRANIE.

Mais la fortune y met un terrible intervalle.

LAURETTE.

Monsieur Brice, son pere, est le Particulier
Le plus riche ; on le dit. Il seroit singulier

Digitized by Google

Que son bien, quel qu'il soit, fût un obstacle à craindre,
Parce qu'un homme est riche, on n'y sçauroit atteindre,
Pour qui le seroient-ils, & ce n'étoit pour nous?
Eh! peuvent-ils en faire un usage plus doux?
Ah! vous n'y songez pas; ôtez-vous ces allarmes,

MÉRANIE.

Mais...

LAURETTE.

Ils ont la fortune, & nous avons les charmes,
Qui font, & par-delà, la compensation.

MÉRANIE.

Laurette, vois quelle est ma situation,
Par rapport à la leur. Ah! qu'elle est différente!
Mon titre le plus doux est d'être leur parente,
Fille d'un pere absent, qui me croit en Couvent,
Que je ne vis jamais.

LAURETTE.

Il vous écrit souvent.

MÉRANIE.

Pour me recommander d'honorer Monsieur Brice,
Et pour me disposer au cruel sacrifice
Du reste de ma vie & de ma liberté.
Tel est mon avenir par mon pere arrêté,
Puisqu'il croit que je suis au fond d'une retraite.
D'ailleurs, il faut qu'il ait quelque raison secrette
Pour me cacher son nom, aussi-bien que son sort.

LAURETTE.

Mais ici l'on vous aime; & je me trompe fort,
(Puisqu'on n'a pas rempli l'ordre de votre pere,)
Si l'on n'a pas dessein...

Digitized by Google

MÉRANIE.

J'entends. Quelle chimère!
Il leur faut un hymen qui leur serve d'appui,
Dans le cruel procès qu'on leur fait aujourd'hui,
Dont la perte, dit-on, causeroit leur ruine.
Ah! ne me flattez point qu'on prenne une orpheline.
Non, le plus foible espoir fait sur moi trop d'effet;
Mais il faut dans ton sein m'épancher tout-à-fait.
L'affreuse jalousie empoisonne mon ame;
Au lieu de me guérir, elle irrite ma flamme.
Sur toute autre, elle auroit autrement opéré;
C'est le trait dont mon cœur est le plus déchiré.

LAURETTE.

Vous jalouse! Est-ce à vous d'avoir cette manie?

MÉRANIE.

Quoi! tu me soutiendras qu'il ne m'a point trahie?

LAURETTE.

C'est un goût de passage, un de ces feux follets....
Avez-vous prétendu qu'il n'en auroit jamais?
On devroit se connoître un peu mieux, quand on s'aime.

MÉRANIE.

Mais enfin ma rivale est donc la Beauté même.

LAURETTE.

Ils prétendent qu'elle est le prodige du jour;
L'idole, pour un tems, d'une nombreuse cour.
Tant de célébrité fait qu'il s'est mis en tête,
A tel prix que ce fût, d'en faire la conquête.
Il faut bien se prêter à ces petits écarts.

Digitized by Google

MÉRANIE.

Je n'ai point un cœur fait pour avoir ces égards:
J'aime mieux tout quitter.

LAURETTE.

C'eſt encor pis.

MÉRANIE.

J'eſpere
Qu'on me permettra bien d'obéir à mon pere.
Je vais à Monſieur Brice... Ah! n'eſt-ce point ſon fils?
(*On entend quelque bruit.*)

LAURETTE.

Votre cœur vous l'a dit.

SCENE II.

BRICE *fils*, *liſant attentivement un papier*, MÉRANIE, LAURETTE.

MÉRANIE.

Je ne ſais où j'en ſuis.
Je ne le cherchois pas.... Il faut que je l'évite.
(*Elle ſe diſpoſe à s'en aller.*)

LAURETTE.

Allons, partons, fuyons.

MÉRANIE, *à Lauretta, à demi-voix.*

Ne vas donc pas ſi vîte;
On ne te ſçauroit ſuivre.

LAURETTE, *en s'arrêtant.*

A votre aiſe; j'ai tort.

Digitized by Google

MÉRANIE.

Ce malheureux billet, qui l'occupe si fort,
N'est pas de ma rivale ?

LAURETTE.

Un autre a pû l'écrire.
(*Laurette fait des signes.*)

MÉRANIE.

Mais vois-tu le plaisir qu'il prend à le relire ?
(*Laurette tousse.*)
Suis-moi donc, si tu peux.
(*Laurette, en toussant, passe devant lui.*)

BRICE *fils*.

Qu'est-ce ?

LAURETTE.

Enfin, vous voyez ...

BRICE *fils*, *en arrêtant Méranie.*

Ah ! belle Méranie ... Eh ! quoi ! vous me fuyez !
Je passois pour aller chez Monsieur votre pere.

BRICE *fils*.

Ah ! de grace, arrêtez ; la rencontre est trop chere,
Pour ne pas en jouir, ne fût-ce qu'un moment.

LAURETTE.

Rien n'est mieux dit, Monsieur; mais ceci vous dément.

BRICE *fils*.

Eh ! quoi donc ?

LAURETTE.

Cet écrit, dont l'aimable lecture
Vous donnoit une joye & si douce & si pure.

BRICE *fils*, *à Méranie, en riant.*

Ne demandez-vous point à lire ce billet ?

Digitized by Google

MÉRANIE.

Non, vous pouvez toujours garder votre secret.

BRICE *fils*.

Eh! quoi! nos intérêts ne sont-ils plus les mêmes?

MÉRANIE.

Ce tems n'est plus.

BRICE *fils*.

Je sçais mes torts; ils sont extrêmes.
La honte a jusqu'ici captivé cet aveu.

LAURETTE, *à Brice fils, à part.*

Et ce billet, Monsieur, peut-on le voir un peu?

BRICE *fils*.

Tiens, lis. (*à Méranie.*) Expliquons-nous.

MÉRANIE.

Epargnez-vous ces peines.

BRICE *fils*.

M'ôtez vous tout espoir de resserrer nos chaînes?
Augmente-t-on sa faute en la reconnoissant?
Le repentir est donc un secours impuissant?
Quoi! l'ame la plus douce est la plus inflexible?

MÉRANIE.

C'est le juste retour qu'une âme trop sensible
Doit à l'ingratitude, au parjure, au mépris.
Je comprends encor moins qu'on puisse être surpris
D'un traitement conforme à ce qu'on doit attendre.

BRICE *fils*.

Ah! c'en est trop: un cœur vraiment sensible & tendre,
D'un courroux passager peut bien être enflammé;
Mais ne point pardonner, c'est n'avoir point aimé.

Digitized by Google

LAURETTE.

Un mot. Vous reprendrez après votre querelle.
Qui n'a jamais été plus ou moins infidele,
Est un de ses Amans qu'on n'a point encor vus.
Ce que j'ai lû fait voir que Monsieur ne l'est plus ;
Qu'il rompt ses derniers nœuds. Voici ce qu'il adresse,
En termes désistis, à son autre Maîtresse :

Elle lit. » J'apprends, avec plaisir, qu'il se présente
» pour vous un établissement tel que vous le pouvez
» désirer. Saisissez ce bonheur. Comme vous pourriez
» avoir besoin qu'on vous aidât, agréez ce que je
» vous envoye ; c'est la moindre attention que je puisse
» avoir en une occasion si décisive. «
Vous la mariez donc ?

BRICE *fils.*

Elle m'a fait accroire
Qu'on la recherche. Bref, quelle qu'en soit l'histoire,
Pour deux mille louis j'en suis débarrassé.

LAURETTE.

La vanité finit comme elle a commencé.

BRICE *fils.*

Eh ! bien, vous triomphez ; êtes-vous désarmée ?
Obtiendrai-je ma grace ?

MÉRANIE, *à part.*

En suis-je encor aimée ?

BRICE *fils.*

Eh ! quoi, vous balancez ! Pouvez-vous différer ?

MÉRANIE.

Ah ! du moins laissez-moi le tems de respirer.

Digitized by Google

BRICE *fils.*

Non, le premier moment décide, quand on aime.
D'ailleurs, je vous dirai, (c'eſt la vérité même,)
Pour paroître infidele, on ne l'eſt pas toujours.
J'ai plutôt offenſé que trahi nos amours.
J'ai cru voir quelque gloire à faire une conquête,
Qui, de tous tant qu'ils ſont, avoit tourné la tête...
La vanité n'eſt pas un ſentiment d'amour.
Mais n'auroit-on pas lieu de ſe plaindre à ſon tour?

MÉRANIE.

De qui donc, s'il vous plaît?

BRICE *fils.*

Votre cœur me ſoupçonne.
Que dis-je? Vous croyez que je vous abandonne,
Sans daigner en marquer le plus foible dépit!
Le ſilence eſt-il fait pour l'amour qu'on trahit?

MÉRANIE.

Que ceux qui s'en plaindroient, lui rendroient peu juſtice!
Le ſilence peut-être ajoûte à ſon ſupplice.
Mais pourquoi voulez-vous que la gloire, à ſon tour,
N'ait pas droit d'étouffer les plaintes de l'amour?

BRICE *fils.*

Vous aurois-je coûté quelques ſecrettes larmes?
Ah! je lis dans vos yeux cet aveu plein de charmes.

MÉRANIE.

Ils vous ſervent toujours au gré de vos deſirs.

BRICE *fils.*

Quel pardon! Ah! je ſuis au comble des plaiſirs!

Digitized by Google

Vous allies chez mon pere ; il faut vous y conduire.

MÉRANIE, *regardant Laurette.*

Eh ! mais, je ne crois plus avoir rien à lui dire.

LAURETTE.

Ah ! non.

BRICE *fils.*

Et moi j'y vais... Ah ! Méranie !...

MÉRANIE.

Eh ! bien ?

BRICE *fils.*

Si vous sçaviez sur quoi va rouler l'entretien....
Si mon pere s'y prête... Eh ! peut-il s'en défendre ?...
Il m'arrive un bonheur.

MÉRANIE.

Daignez donc me l'apprendre.

BRICE *fils.*

Vous le sçaurez sans doute. Ah ! qu'il me sera doux !
J'en deviendrai par-là bien plus digne de vous.
J'entends, je crois, mon pere. Il vient.

MÉRANIE.

Je me retire.
Adieu ; réussissez, & venez me le dire.

(*Méranie & Laurette sortent.*)

SCENE III.

Mr. BRICE *pere*, BRICE *fils*.

BRICE *fils*.

Mon pere a l'air content; pourrois-je y prendre part?

Mr. BRICE *pere*.

Je ris de mes Valets qui sont sur leur départ.

BRICE *fils*.

Quoi! vous les chassez donc?

Mr. BRICE *pere*.

Ce n'est point mon envie.
Je n'en ai jamais pû renvoyer de ma vie.

BRICE *fils*.

Voilà de grands coquins!

Mr. BRICE *pere*.

Soyons plus indulgens.
Ils ne font qu'imiter nombre d'honnêtes gens.
Chacun nous croit perdus; chacun fuit & nous quitte;
Mais si la chance tourne, ils reviendront bien vîte.

BRICE *fils*.

Et vous les reverrez, après ce qu'ils ont fait?

Mr. BRICE *pere*.

Pourquoi non? Je les perds sans le moindre regret,
Et je les reverrai sans la moindre rancune.
Les riches n'ont d'amis que ceux de la fortune.

Digitized by Google

A propos, qu'avez-vous fait du Marquis d'Arfant,
Votre ami le plus cher ? Il eſt long-tems abſent.
Auriez-vous le malheur d'être brouillés enſemble ?
On ne s'aime ſouvent qu'autant qu'on ſe reſſemble.
N'auroit-il point pour vous un peu trop de bon-ſens,
Trop de mœurs ?

BRICE *fils.*

Eh ! mon pere...

Mr. BRICE *pere.*

Eh ! mais, oui, je le ſens.

BRICE *fils.*

Non ; il m'eſt toujours cher. N'en ſoyez point en peine ;
C'eſt qu'il eſt à la Cour depuis cette ſemaine :
Il pourſuit un Guidon.

Mr. BRICE *pere.*

Et l'a-t-il obtenu ?

BRICE *fils.*

Ah ! je ne doute pas qu'il n'y ſoit parvenu.

Mr. BRICE *pere.*

A-t-il ſon argent prêt ?

BRICE *fils.*

Je le crois.

Mr. BRICE *pere.*

Qu'eſt-ce à dire ?
Eſt-ce aſſez de le croire ? Eh ! mais, je vous admire !
Et s'il ne l'avoit pas ?

BRICE *fils.*

Mais... il me l'auroit dit.

Mr. BRICE *pere.*

Quelle tranquillité ! ſur-tout quand il s'agit

Digitized by Google

De l'établiſſement d'un ami véritable.
Votre amitié, mon fils, n'eſt guere profitable.
Comment! vous attendez qu'en toute humilité
Votre ami faſſe aux pieds de votre vanité
Un aveu qui lui coûte & qui le mortifie.
Vos ſecours ſont bien chers, s'il faut qu'on les mandie.
De quel œil peut-on voir la main dont on les tient?
On n'oblige vraiment que celui qu'on prévient.

BRICE *fils.*

Toute votre fortune eſt dans l'incertitude.
On en fait de nouveau l'examen le plus rude.

Mr. BRICE *pere.*

L'Etat, que j'ai ſervi dans des tems malheureux,
N'a point reçu de moi de ſecours onéreux.
Au contraire, il me doit, & je remets ſa dette.
Mais vous qui m'objectez cette crainte indiſcrette,
Vous ne donnez pas tant dans ces réflexions,
A l'égard de l'objet de vos profuſions.
Pour vos folles amours êtes-vous moins prodigue?
D'un air moins éclatant menez-vous cette intrigue,
Que la Ville & la Cour ont eu beau cenſurer?

BRICE *fils.*

Sur cet article au moins daignez vous raſſurer;
Je commence par-là ma premiere réforme.

Mr. BRICE *pere.*

Comment?

BRICE *fils.*

Je vous annonce une rupture en forme.

Mr. BRICE *pere.*

C'eſt un dépit.

Digitized by Google

BRICE *fils.*

Je suis tout-à-fait dégagé.

Mr. BRICE *pere.*

J'en doute.

BRICE *fils*, *en tirant le billet.*

Je la quitte, & voilà son congé.

Mr. BRICE *pere.*

Je n'en crois rien.

BRICE *fils*, *en lui donnant le billet à lire.*

Lisez... Eh ! bien, que vous en semble ?

Mr. BRICE *pere.*

Il paroîtroit par-là que vous rompez ensemble ;
Est-il bien vrai ?

BRICE *fils.*

Soyez tranquille sur ce point.

Mr. BRICE *pere.*

Ah ! mon fils... Mais...

BRICE *fils.*

Quoi donc ?

Mr. BRICE *pere.*

Vous ne l'enverrez point ;
Vous voulez m'abuser.

BRICE *fils.*

Quelle injustice extrême !
Pour guérir vos soupçons, envoyez-le vous-même.

Mr. BRICE *pere.*

Vous irez à ses pieds vous en dédire après.

BRICE *fils.*

Eh ! non, d'honneur.

Mr. BRICE *pere*, *à part*, *relisant le billet.*

Il cherche à me charger des frais.

Digitized by Google

J'imagine.... J'en veux faire un meilleur usage.
(*haut.*)
Je me rends; je veux bien me charger du message.
Oui, mon fils.

BRICE *fils.*

Ah! mon pere.

Mr. BRICE *pere.*

Ainsi, grace à mes soins,
C'est un tort des plus grands que vous aurez de moins.
Il vous en reste assez, que votre suffisance
Promene par le monde avec un air d'aisance
Qui m'étonne toujours.

BRICE *fils.*

Mon pere, en vérité,
Les torts sont les liens de la société.

Mr. BRICE *pere.*

Vous êtes, en ce cas, de bonne compagnie.
Laissons le paradoxe; & souffrez, je vous prie,
Qu'un pere, qui vous aime, use un peu de ses droits.
Mon fils, c'est la premiere & la derniere fois.
Je ne puis approuver cette recherche vaine
Où votre vanité sans cesse vous entraîne.
Par exemple, comment êtes-vous décoré?
Est-ce là notre état? Vous voilà fur-doré,
Plus chargé de clinquant, des pieds jusqu'à la tête,
Qu'un jeune Courtisan au plus beau jour de fête.
L'œil ne peut se fixer sur vous sans s'éblouir,
Et vous vous parfumez à faire évanouir.
Mais n'est-ce pas encore une folie outrée,
Que d'avoir la petite & la grande livrée?

Digitized by Google

Eh ! fi ; des habits gris, morbleu, des habits gris,
Pour des gens comme nous: pourquoi, diable! avoir pris
Vos Valets, jusqu'au moindre, à taille gigantesque,
Des colosses? Eh ! mais, rien est-il plus grotesque
Que de voir un Pigmée entouré de Géans?
Et vous avez encor, outre ces faineans,
Une espece inutile, une figure d'homme,
Plus caparaçonné qu'une bête de somme,
Et que vous excédez à faire aller devant
Un char & des coursiers plus vîtes que le vent.
Voilà, depuis long-tems, de que je dissimule.
Mon fils, si vous aimez si fort le ridicule,
Eh ! du moins bornez-vous à ceux de votre état.

BRICE fils.

Qui vous diroit pourtant que le faste & l'éclat
Ne sont ni dans mon goût, ni dans mon caractere;
Que, si j'y suis plongé, rien n'est moins volontaire;
Que ce ne fut jamais que par pur désespoir,
Par la nécessité de me faire valoir,
Pour mortifier ceux qui me font trop connoître
De quel sang fortuné le sort m'a fait naître.
Je débutai d'abord par être simple, uni,
Me tenant à ma place.... On m'en a bien puni.
Ils en prenoient sur moi le plus grand avantage,
Et leur mépris alloit devenir mon partage;
Car, avec bien des gens, pour le dire en un mot,
Quand on n'est pas un fat, on passe pour un sot.
Alors je déployai, par dépit, par vengeance,
Tout ce que la fortune a mis en ma puissance;

Digitized by Google

J'adoptai la fureur du jeu le plus affreux,
Où j'ose me flatter d'être plus noble qu'eux.
Pour mieux les éclipser, j'étouffai mes scrupules ;
Je renchéris sur eux & sur leurs ridicules ;
Je me permis bien plus qu'ils ne s'étoient permis,
Hors avec mes égaux, qui sont tous mes amis.

Mr. BRICE *pere.*

Voilà, je vous l'avoue, une folle vengeance.

BRICE *fils.*

Qu'on est embarrassé, quand on est sans naissance,
Et qu'on a, par malheur, le cœur un peu trop haut !

Mr. BRICE *pere.*

N'est-il pas des vertus pour couvrir ce défaut ?

BRICE *fils.*

Pourroient-elles jamais nous procurer le lustre
Que donne à tant de fous une naissance illustre ?
Ils n'ont qu'à se montrer ; leur nom parle pour eux.

Mr. BRICE *pere.*

En ont-ils le mérite ?

BRICE *fils.*

En sont ils moins heureux ?
Mon pere, que leur sort est différent du nôtre !
Pour avoir une troupe à mon tour, comme un autre,
Ne m'a-t-il pas fallu livrer plusieurs combats ?
Dans vingt occasions que je ne cite pas,
Je me flatte d'avoir montré quelque courage,
Sans qu'on en ait daigné rendre aucun témoignage ;
Et leur moindre prouesse est prônée aux échos ;
Une misere, un rien en fera des Héros.

Ainsi

Digitized by Google

Ainſi tout eſt pour eux ; les honneurs & les graces
Volent, pour ainſi dire, au-devant de leurs traces,
Tandis que notre nom les chaſſe loin de nous,
Nous condamne au néant, ou nous livre aux dégoûts.
Voilà ce qui m'aigrit, ce qui me déſeſpere,
Ce qui fait, malgré moi, que je chagrine un pere
Qui m'aime & qui connoît mes tendres ſentimens ;
Ce ſont-là les raiſons de mes égaremens.

Mr. BRICE *pere.*

Je vous aime. Comptez ſur les mêmes tendreſſes,
Puiſqu'enfin la raiſon vous fait voir vos foibleſſes.

BRICE *fils.*

Elle me les reproche, & ne les guérit pas.

Mr. BRICE *pere.*

Vous guérirez, mon fils ; faites encor un pas.
Secondez ſeulement le bon-ſens qui vous aide.

BRICE *fils.*

Si vous vouliez vous-même, il ſeroit un remede,
Dont l'infaillible effet ſeroit beaucoup plus prompt.

Mr. BRICE *pere.*

Qui ! moi ? ſi je voulois ! Ce doute me confond.

BRICE *fils.*

Une ſeconde fois je vous devrois la vie.
Il ne tiendroit qu'à vous.

Mr. BRICE *pere.*

C'eſt ma plus forte envie.

BRICE *fils, à part, regardant derriere lui.*

Le moment eſt heureux. Mon homme ne vient point.

Mr. BRICE *pere.*

Parlez, expliquez-vous clairement ſur ce point.

Digitized by Google

Pour vous rendre à vous-même, eh ! bien, que faut-il faire ?
Votre secret vous trouble ; eh ! qui peut vous distraire ?
Il vous coûte donc bien à me le révéler.

BRICE *fils.*

Je comptois sur quelqu'un qui devoit vous parler.
Permettez qu'avant tout... Il m'est de conséquence...

Mr. BRICE *pere.*

Je veux bien me prêter à cette complaisance.
Est-ce un service ?

BRICE *fils.*

Mais, vous l'entendrez.

Mr. BRICE *pere.*

Eh ! bien,
Je consens avec lui d'avoir un entretien.
Vous pouvez l'avertir qu'il vienne ici se rendre.
Pour vous faire plaisir, je suis prêt à l'entendre.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

BRICE *fils, seul.*

Que cet homme est cruel ! Pourquoi ne vient-il pas ?
Allons, sans différer, au-devant de ses pas.
Peut-être j'ai perdu le moment favorable.
Ah ! qu'un homme à talent est homme insupportable !

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. BRICE *pere*, BRICE *fils*, UN GÉNÉALOGISTE.

BRICE *fils*.

Mon homme eſt arrivé.

Mr. BRICE *pere*.

Qu'il ſoit le bien venu.

(*Le Généalogiſte paroît.*)

Quel eſt cet homme-là? Je ne l'ai jamais vû.
Serois-je aſſez heureux pour lui rendre ſervice?

BRICE *fils*.

Vous verrez.

LE GÉNÉALOGISTE, *à Mr. Brice pere.*

Monſieur eſt, je crois, Monſieur de Brice.

Mr. BRICE *pere*.

D'une ſyllabe, au moins, vous êtes dans l'erreur:
Je ſuis Brice tout court, & votre ſerviteur.
En allongeant ſon nom, double-t-on ſon mérite?

LE GÉNÉALOGISTE.

L'article n'y nuit pas.

Mr. BRICE *pere*.

Monſieur, je vous en quitte.

Digitized by Google

LE GÉNÉALOGISTE.

Un homme tel que vous....

Mr. BRICE *pere.*

Monsieur, en bonne foi,
Je ne suis pas non plus un homme tel que moi.
Mais où puis-je employer pour vous mes bons offices?

LE GÉNÉALOGISTE.

C'est moi qui viens, Monsieur, vous offrir mes services,
Et les secours d'un art le plus noble de tous.

Mr. BRICE *pere.*

Quel est-il donc?

LE GÉNÉALOGISTE.

C'est l'art Héraldique.

Mr. BRICE *pere.*

Entre nous,
Ma foi, je n'en ai pas la moindre connoissance.

LE GÉNÉALOGISTE.

Combien estimez-vous la plus haute naissance?

Mr. BRICE *pere.*

C'est ce qu'en vérité je n'ai point calculé.
(*à son fils, à part.*)
Mais votre homme a bien l'air d'être un cerveau brûlé.

LE GÉNÉALOGISTE.

S'il s'en trouvoit....

Mr. BRICE *pere.*

Comment! est-ce qu'on en achette?

LE GÉNÉALOGISTE.

Assez souvent, & c'est une fort bonne emplette.
Monsieur, qu'il est beau d'être homme de qualité!
Les biens de la fortune ont leur réalité.

Digitized by Google

Perſonne, mieux que moi, n'honore la richeſſe;
Mais le premier tréſor, ma foi, c'eſt la nobleſſe.

Mr. BRICE *pere.*

Je n'ai pas celui-là, Monſieur: faute de mieux,
J'ai l'autre.

LE GÉNÉALOGISTE.

Ah! l'on pourroit vous trouver des ayeux.

Mr. BRICE *pere.*

Je n'en ai jamais eu. C'eſt la vérité même.
Ceux dont je viens étoient Fermiers près d'Angoulême,
Roturiers du déluge au moins. A mon égard,
Je me ſuis, de jeuneſſe, adonné par hazard
Au commerce de mer. Telle eſt notre aventure.
Mais je pourrois prouver cinq cens ans de roture.

LE GÉNÉALOGISTE.

C'eſt beaucoup: bien des gens n'en prouveroient pas tant.

Mr. BRICE *pere.*

Je n'en ſuis pas plus vain.

LE GÉNÉALOGISTE.

Il ſe trouve pourtant
Un Vicomte de Brice, & Berthe ſon épouſe,
Fameux en douze cent ſoixante-dix ou douze,
Chevalier Banneret, Sénéchal d'Angoumois,
Dans maints & maints combats vainqueur des Albigeois.

Mr. BRICE *pere.*

Ce fut bien fait à lui; mais à moi, que m'importe?

LE GÉNÉALOGISTE.

Vous ſentez les rapports.

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Non, le diable m'emporte,

LE GÉNÉALOGISTE.

Il mourut...

Mr. BRICE *pere.*

Je le crois.

LE GÉNÉALOGISTE.

Monsieur, cela s'entend,
Que sa race n'est plus, que c'est un nom vacant;
Une succession qui vous duit à merveille.
Où pourriez-vous jamais en trouver de pareille?
Elle est à vous, Monsieur, & sans aucun retour.
Vos titres, que j'ai faits, sont plus clairs que le jour.
Pas la moindre lacune en ligne masculine;
J'ai conduit jusqu'à vous cette illustre origine;
Ascendans, descendans, directs, collatéraux
Sont en ordre. Voyez la souche & les rameaux;
Vous voilà tous.

Mr. BRICE *pere.*

Quelle est la panoarte magique?....

LE GÉNÉALOGISTE.

L'arbre chronologique & généalogique.

Mr. BRICE *pere.*

Mon pauvre & cher ami, c'est trop dissimuler:
Jettez au feu votre arbre; il n'est bon qu'à brûler.

BRICE *fils.*

Mon pere, en vérité, votre refus m'étonne.

Mr. BRICE *pere.*

Allons, vous êtes fou.

Digitized by Google

BRICE *fils.*

Ce bien n'eſt à perſonne.

Mr. BRICE *pere.*

Il n'eſt donc pas à nous. Mais diſcours ſuperflus.

BRICE *fils.*

Eh ! quel mal faiſons-nous à ceux qui ne ſont plus,
De les faire revivre & d'en vouloir deſcendre ?

LE GÉNÉALOGISTE.

Et qui le leur dira ?

Mr. BRICE *pere.*

Laiſſons en paix la cendre
D'un Seigneur Banneret, vainqueur des Albigeois.
Apprenez qu'un faux Noble eſt bien moins qu'un Bourgeois.
D'aucun déguiſement je ne ſuis point capable.
Quoi ! d'une fauſſeté ſerois-je moins coupable,
Et ne l'eſt-on qu'autant qu'on en eſt convaincu ?
Serviteur ; je mourrai tout comme j'ai vécu.

LE GÉNÉALOGISTE.

En paſſerez-vous moins pour venir en droiture
Des Vicomtes de Brice ?

Mr. BRICE *pere.*

Allons, ſottiſe pure.

LE GÉNÉALOGISTE.

Moi, je vous en maintiens, vous en déclare iſſus.
Oui, vous en deſcendez. Que feront vos refus ?
On vous accuſera de fauſſe modeſtie.
Qui pourra réclamer contre ma garantie ?
Qu'on montre mon travail à des gens du métier,
Je n'en démordrois pas ſeulement d'un quartier.

Digitized by Google

J'en ferai pour les frais ; mais j'en aurai la gloire.
Un chef-d'œuvre....

Mr. BRICE *pere, à part.*

Ceci va me faire une hiſtoire.

LE GÉNÉALOGISTE.

Je vais faire imprimer cet arbre en votre nom.

Mr. BRICE *pere.*

Ah ! vous en direz tant....

LE GÉNÉALOGISTE, *à Brice fils.*

Il entendra raiſon.

Mr. BRICE *pere.*

Je réponds à cela, mais en peu de paroles ;
Peſez-les bien, Monſieur.

LE GÉNÉALOGISTE, *ôtant ſon chapeau.*

Voyons.

Mr. BRICE *pere.*

Cinq cens piſtoles,
Si vous ſupprimez tout : rien, s'il eſt imprimé.

LE GÉNÉALOGISTE.

J'y perds ; mais allons, ſoit ; il ſera ſupprimé.

(*Le pere ſort.*)

LE GÉNÉALOGISTE, *à Brice fils.*

Ainſi, pour le préſent, nous n'avons plus d'affaires.
Adieu ; je vais chez lui prendre mes honoraires.

(*Il ſort.*)

BRICE *fils, ſeul.*

Mon pere, avec raiſon, ſe refuſe à mes vœux :
Si je penſois ainſi, je ſerois trop heureux.

✻

SCENE

Digitized by Google

SCENE II.

MÉRANIE, LE MARQUIS, LAURETTE, BRICE *fils*.

MÉRANIE, *au Marquis, en entrant.*

Je ne le puis celer; oui, ma joye eſt extrême,
De voir que ce bienfait part d'une main que j'aime.

LE MARQUIS, *en allant à Brice fils.*

Souffre que dans tes bras, confus au dernier point...

BRICE *fils.*

Que me veux-tu, Marquis? Je ne te comprends point.

LE MARQUIS.

Le ſervice important que tu viens de me rendre...

BRICE *fils.*

Quelle énigme?

LE MARQUIS.

Eh! quoi donc! voudrois-tu te défendre
Que tu m'as prévenu, ſans ſçavoir mes beſoins;
Que je dois mon Guidon à tes généreux ſoins?
Sans toi, qui m'as prêté tout l'argent néceſſaire,
Le mien n'étant pas prêt, je manquois cette affaire.

BRICE *fils.*

Je m'y perds.

LE MARQUIS.

Nierez-vous ce billet obligeant
Que vous m'avez écrit en m'envoyant l'argent?

Digitized by Google

BRICE *fils.*

Un billet de ma main ! Je ne ſçais plus que dire.

LAURETTE.

Vous êtes trop modeſte.

LE MARQUIS, *tirant un billet de ſa poche.*

Et je vais te le lire.

» J'apprends, avec plaiſir, qu'il ſe préſente pour » vous un établiſſement tel que vous le déſirez ; ſai- » ſiſſez ce bonheur. Comme vous pourriez peut-être » avoir beſoin qu'on vous aide, agréez, &c.

BRICE *fils.*

Quoi ! mon pere !... Ah ! grands Dieux ! l'aurois-je pû prévoir ?

LAURETTE.

Non, ſans doute, Monſieur ; & je crois entrevoir... (*à Méranie.*)

Oui, je vois clairement quelle erreur eſt la vôtre.
Vous vous imaginiez que c'étoit pour un autre
Lorſqu'il vous faiſoit voir cet écrit captieux,
Le traître ne ſongeoit qu'à faſciner vos yeux.
Croyez-moi, tout Amant eſt impoſteur, parjure,
Fourbe, diſſimulé. Quant à moi, je vous jure,
Je fais vœu déſormais de ne les croire en rien.
Le premier qui viendra, je le tromperai bien.

MÉRANIE, *à part.*

Non, je ne puis comprendre...

BRICE *fils*, *à Méranie.*

Ah ! ſi je ſuis coupable,
Ce n'eſt pas envers vous. Cette leçon m'accable,

Digitized by Google

Je la mérite bien. (*au Marquis.*) Vois ma confusion.

LE MARQUIS.

D'où vient-elle ?

BRICE *fils.*

Ce n'est qu'à ton occasion.

Va, tu ne me dois rien ; tu dois tout à mon pere.

LE MARQUIS.

Comment ?

BRICE *fils.*

De tout ceci, sçachez donc le mystere.
Par l'amour le plus vif près d'elle retenu,
De ma derniere erreur pour jamais revenu,
Pour prouver mon retour véritable & sincere,
Cher ami, j'ai montré ce billet à mon pere.
Il s'en étoit chargé pour garant de ma foi.
Il devoit l'envoyer à tout autre qu'à toi ;
Et c'est en ta faveur qu'il en a fait usage.
Viens ; lui-même il pourra t'en rendre témoignage.
(*à Méranie.*)
Et vous aussi, daignez en être le témoin.
Venez ; de son aveu nous avons tous besoin.
Mon pere a fait pour lui ce que j'aurois dû faire.

MÉRANIE.

Votre pere !

BRICE *fils, au Marquis.*

Pardonne un tort involontaire.
J'ai dû te prévenir, & je ne l'ai pas fait.
De l'ivresse où je suis, c'est le funeste effet ;
Mais je n'en puis sortir, quelqu'effort que je fasse.

LE MARQUIS.

C'en est assez ; permets que ton ami t'embrasse.

Digitized by Google

Ton regret me pénetre encor plus en ce jour.

MÉRANIE.

L'amitié vous pardonne auſſi-bien que l'amour.

BRICE *fils.*

Je reſpire.

MÉRANIE.

A propos, que deviez-vous m'apprendre?
Votre pere, tantôt, a-t-il daigné ſe rendre?

BRICE *fils.*

Je devois l'eſpérer, tout rioit à mes vœux;
Mais le bonheur évite & fuit les malheureux.

MÉRANIE.

En quoi l'êtes-vous tant?

BRICE *fils.*

Vous ſçavez ma foibleſſe.
Hélas! je la condamne, & j'y reviens ſans ceſſe.
On trouvoit le moyen de nous donner un rang,
D'illuſtrer notre nom, d'anoblir notre ſang.
Mon pere a renvoyé le Généalogiſte.

MÉRANIE.

Et voilà donc, Monſieur, ce qui vous rend ſi triſte?
Toujours la même idée aux dépens de l'amour!
Lorſque je m'applaudis, à chaque inſtant du jour,
De ce que ma naiſſance eſt égale à la vôtre,
Quelle eſt cette fureur d'en ſouhaiter une autre?
Ah! devez-vous chercher à m'éloigner de vous?
Quand je fais mon eſpoir, mon bonheur le plus doux,
De cette égalité qui ſeule nous rapproche,
C'eſt pour vous un malheur! Pardonnez ce reproche.

Digitized by Google

Pouvez-vous, en m'aimant, me reſſembler ſi peu?
Ah! Ciel!

BRICE *fils.*

Je vous adore.

MÉRANIE.

A quoi ſert cet aveu?
Vous me livrez ſans ceſſe à la douleur amere
De partager votre ame avec une chimere.

BRICE *fils.*

Il m'eût été bien doux de vous voir à la Cour.

MÉRANIE.

Eh! non, je ne veux rien d'étranger à l'amour.

BRICE *fils.*

Je cede: c'en eſt fait; je tiendrai mes promeſſes.
Qui croiroit que l'amour pût guérir les foibleſſes?
Puiſque vous me trouvez aſſez digne de vous,
Ma folle ambition expire à vos genoux.
Je pardonne au hazard l'obſcurité profonde
Où je me vois réduit à vivre dans le monde.
Vous le voulez; il faut en ſubir la rigueur.
Mes titres les plus chers ſeront dans votre cœur.
Mais pourquoi prolonger mon attente importune?
Quoi qu'il puiſſe arriver, ſuivrez-vous ma fortune?

MÉRANIE.

En pouvez-vous douter?

LE MARQUIS.

Ne ſongez donc tous deux
Qu'à hâter, de concert, l'hymen le plus heureux.

Digitized by Google

BRICE *fils.*

Oui, je veux, dès ce jour, en parler à mon pere.

MÉRANIE.

Je tremble; eſperez-vous?

BRICE *fils.*

Ah! grands Dieux! ſi j'eſpere!

LE MARQUIS.

Il en ſera charmé; j'ai cru lire en ſon ſein
Qu'il a ſecrettement projetté ce deſſein;
Qu'il vous a, de tout tems, deſtinés l'un à l'autre.

MÉRANIE, *à Brice.*

Croyez-vous?

BRICE *fils.*

J'en ſuis ſûr. Vous, écrivez au vôtre.
Il faut l'y préparer, lui donner votre aveu.
Mon pere s'y joindra. Je compte que, dans peu,
Tout aura le ſuccès que je dois m'en promettre.

MÉRANIE.

Venez donc, avec moi, méditer cette lettre.
Il le faut.

BRICE *fils.*

Vous pourriez vous épargner ce ſoin;
Ce que l'Amour écrit n'en a jamais beſoin.

MÉRANIE.

N'importe; je le veux.

BRICE *fils, au Marquis.*

Permets que je te quitte.
Tu nous reſtes, je crois; je reviens au plus vîte.

(Ils ſortent.)

Digitized by Google

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Allez, heureux Amans. Que leur état me plaît!
On ne peut voir aimer, sans y prendre intérêt.

SCENE IV.

Mr. BRICE *pere*, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Généreux bienfaiteur, ami trop secourable,
Je puis donc employer ce moment favorable
A vous remercier.

Mr. BRICE *pere.*

Vous me voyez surpris.
Vous sçavez donc le tour que j'ai fait à mon fils?

LE MARQUIS.

Oui; l'aveu qu'il m'a fait de votre bienfaisance
L'assure, autant que vous, de ma reconnoissance.

Mr. BRICE *pere.*

Je lui passe, en faveur de la confusion
Qu'il a dû ressentir en cette occasion.
La façon d'avouer répare la sottise.

LE MARQUIS.

Soyez content de lui; le Ciel vous favorise.

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

C'eſt aſſez ſur ce point. Souffrez qu'un autre objet
D'un ſecret entretien devienne le ſujet.
Il me ſeroit bien doux d'effectuer moi-même
Un deſſein projetté par ma tendreſſe extrême.

LE MARQUIS.

Pour votre fils ?

Mr. BRICE *pere.*

Pour vous. Ce ſont tous mes ſouhaits.

LE MARQUIS.

Vous voulez donc, Monſieur, m'accabler de bienfaits?

Mr. BRICE *pere.*

Votre établiſſement peut être mon ouvrage.
Il s'agiroit pour vous d'un très-bon mariage :
Une parente....

LE MARQUIS.

A vous ?

Mr. BRICE *pere.*

Eh ! non, Monſieur ; eh ! non.
N'appartenez-vous pas au Vicomte d'Elbon ?

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, j'ai l'honneur d'être de ſa famille.

Mr. BRICE *pere.*

Il doit s'en applaudir. Eh ! bien donc, c'eſt ſa fille.

LE MARQUIS.

Ah ! Ciel ! en a-t-il une ? Ai-je bien entendu ?
Quoi ! cet infortuné que l'Amour a perdu,
Qui traîne loin de nous ſes triſtes deſtinées,
Qui s'eſt expatrié depuis longues années,

Digitized by Google

Qu'on a tant poursuivi pour un enlevement
Dont il a peu joui ! . . . par quel événement ? . . .

Mr. BRICE *pere.*

Cette histoire seroit trop longue à vous apprendre.
Oui, c'est l'unique fruit de l'amour le plus tendre.
Au moment que je parle, il est peut-être mort.
Mais apprenez qu'avant de terminer son sort,
Ses malheurs ont cessé leur poursuite importune ;
Il m'a remis en main sa fille & sa fortune.
Je vous l'ai destinée, & j'en puis disposer.

LE MARQUIS.

A vos soins bienfaisans puis-je me refuser ?
Tant de bontés, Monsieur, ont de quoi me surprendre.

Mr. BRICE *pere.*

La raison en est simple & facile à comprendre ;
C'est que je fais un cas si grand des gens d'honneur,
Que je me rends heureux, en faisant leur bonheur.

LE MARQUIS.

Mon ame n'étoit point encor déterminée ;
Et puisque vous voulez fixer ma destinée,
Un choix de votre part me sera trop flatteur ;
Disposez de ma main, disposez de mon cœur.

Digitized by Google

SCENE V.

MÉRANIE, Mr. BRICE *pere*, LE MARQUIS, LAURETTE.

MÉRANIE.

Vous voulez me parler?

Mr. BRICE *pere*.

Oui, belle Méranie.
(*au Marquis.*)
Je veux l'entretenir; laissez-nous, je vous prie.
(*à part.*) (*Le Marquis sort.*)
Au sujet de l'époux que je veux lui donner,
Sçachons ce qu'elle pense, avant de terminer.
(*Il va à Méranie.*)
C'est un si grand bonheur que d'avoir en partage
La plus haute naissance, un très-gros héritage:
Il faut bien s'en passer, quand on ne les a pas;
Mais quand on en jouit, on y sent mille appas.
Que dit votre cœur?

MÉRANIE.

Rien.

Mr. BRICE *pere*.

Eh! bien, soyez contente;
Je vous annonce un fort qui passe votre attente.

MÉRANIE.

Ciel! que me dites-vous? (*à part.*) Que vais-je devenir?
(*haut.*)
Quoi! je n'ai pas l'honneur de vous appartenir?

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Le Ciel ne vous fit point pour être ma parente.
Votre fortune étant maintenant différente,
Il vous faut un état, il vous faut un époux.
Ce tendre attachement que je reſſens pour vous
M'inſpire, pour vous voir dignement aſſortie,
Un choix digne de ceux dont vous êtes ſortie,
Et digne enfin de vous. C'eſt vous en dire aſſez,
Qu'il eſt de votre ſang, que vous le connoiſſez.

SCENE VI.

LE MARQUIS, Mr. BRICE *pere*, MÉRANIE.

LE MARQUIS, *arrivant précipitamment.*

Ah! Monſieur, pardonnez, ſi je vous importune.
On va dans cet inſtant fixer votre fortune.
Le Miniſtre équitable, en ces derniers momens,
Demande encor de vous des éclairciſſemens.
Ses amis & les miens viennent de m'en inſtruire.
Venez ſans différer, je vais vous y conduire.
Nous ne vous quittons point; nous nous ſommes promis
D'aſſurer vos raiſons contre vos ennemis.

Mr. BRICE *pere.*

Je reconnois en vous un ami véritable.
Mais vous ne ſongez pas que, ſi j'étois coupable,

Digitized by Google

La honte du forfait dont on m'auroit chargé,
Retomberoit sur ceux qui m'auroient protégé.

LE MARQUIS.

Nous sommes tous, Monsieur, sûrs de votre innocence.

Mr. BRICE *pere.*

Le Public pourra croire, en cette circonstance,
Que mon Juge, lassé de vos soins assidus,
A cédé par foiblesse à des amis vendus.
Non. Comme, sur ce point, je suis sûr de moi-même,
Je ne veux rien devoir, en ce péril extrême,
Aux secours mendiés de l'importunité,
Et j'attends mon arrêt de la seule équité.
Mais on m'a demandé. (*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Souffrez que je vous suive.

SCENE VII.

MÉRANIE, LAURETTE.

MÉRANIE.

Je ne sçais où je suis.

LAURETTE.

L'aimable perspective!
Vous allez voir, Madame, un monde tout nouveau.

MÉRANIE.

Hélas!...

LAURETTE.

Vous jouirez du destin le plus beau.

Digitized by Google

MÉRANIE.

Eſt-ce un ſonge ? En effet, ſuis-je bien éveillée,
Laurette ?

LAURETTE.

Je n'en ſuis pas moins émerveillée.

MÉRANIE.

Je n'en puis revenir.

LAURETTE.

Et moi, j'ai dans l'eſprit
Que notre vieux radote & ne ſçait ce qu'il dit.

MÉRANIE.

Quel parti prendrois-tu ?

LAURETTE.

Celui de n'en rien croire.

MÉRANIE.

Cependant il n'a pas inventé cette hiſtoire :
J'y crois voir, & je crains qu'ils ne ſoient que trop vrais ;

LAURETTE.

Quoi ?

MÉRANIE.

Des rapports cachés dans un nuage épais,
Qui tantôt ſe diſſipe, & tantôt ſe redouble.
Ah ! que mon avenir m'inquiette & me trouble !

LAURETTE.

Eh ! bien, le pis aller....

MÉRANIE.

Comment ! le pis aller !

LAURETTE.

N'eſt pas aſſez cruel pour vous faire exhaler

Digitized by Google

En soupirs, en regrets. Est-ce un malheur extrême
Que de se trouver noble & riche ?

MÉRANIE.

Et ce que j'aime,
Et moi-même avec lui, qu'allons-nous devenir ?
Tu vois, par ses discours, qu'on va nous désunir.
Quel est l'équivalent du plaisir d'être aimée ?
Je perds tout, si je perds l'objet qui m'a charmée.
Le reste n'éblouit ni mon cœur ni mes yeux.
Je sçais que la noblesse est un présent des Cieux,
Qui passe pour le don le plus digne d'envie
Qu'ils puissent accorder, en nous donnant la vie.
Je conçois tout le prix du présent qu'ils m'ont fait.
Mais, hélas ! quand on vient m'annoncer leur bienfait,
Quand je n'en puis jouir qu'aux dépens d'une flamme
Qui ne pourra jamais s'éteindre dans mon ame,
Quel bien peut tenir lieu du choix le plus charmant ?
Notre cœur n'admet point de dédommagement.

LAURETTE.

On dispose de vous, & vous avez un pere !

MÉRANIE.

Il ne m'en parle point ; cela me désespere.
Il m'en a tenu lieu ; j'ai vécu sous sa loi.
Oui, Laurette, il a droit de disposer de moi.
Mais quel est cet époux que son choix me destine ?
En vain, de tous côtés, je cherche, j'examine.
Je le connois, dit-il ; il me convient. Hélas !
Peut-il me convenir, si je ne l'aime pas ?

Digitized by Google

Laurette, il faut sortir de cette incertitude:
Suis-moi... Non. Va chercher... Le coup seroit trop
rude;
Il lui faut, par degrés, préparer ses malheurs.
A qui pourrai-je donc confier mes douleurs?
Cours au Marquis d'Arsant. Que rien ne te retienne.
Mais je ne songe pas qu'à l'instant on l'emmene.
Viens; ces variétés ont droit de t'étonner.
Il faut sçavoir aimer, pour me les pardonner.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ARSANT, Mr. BRICE *pere.*

LE MARQUIS.

NON, nous n'avons plus rien à craindre de ſiniſtre;
Vous avez détaillé vos raiſons au Miniſtre:
Mais j'admire ſur-tout cette tranquillité,
Le garant le plus ſûr de votre probité.

Mr. BRICE *pere.*

Ce n'eſt pas-là le point. Non, non; quoi que je faſſe,
Je ne ſuis point tranquille, & mon fils m'embarraſſe.
Mon fils....

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez. Quelles ſont vos terreurs?

Mr. BRICE *pere.*

Son eſprit ſe nourrit de vanités, d'erreurs.

LE MARQUIS.

Quoi! vous voulez, Monſieur, vous cacher à vous-même
Ses grandes qualités, & cette ardeur extrême?....

Mr. BRICE

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Ne le louez pas tant, épargnez-vous ce soin :
S'il a quelques vertus, il en a bon besoin ;
Car il les gâte assez. C'est un de mes supplices.
Je crains bien qu'il n'ait moins de vertus que de vices.

LE MARQUIS.

Permettez-moi, Monsieur, de parler sans détour.
J'en conviens, votre fils veut briller au grand jour.
Il faut à ses desirs un théâtre plus vaste ;
Il ne respire enfin que la pompe & le faste.

Mr. BRICE *pere.*

Et voilà ce qui fait le sujet de mes pleurs.

LE MARQUIS.

Je ne puis vous cacher quelles sont vos erreurs.
Jouissant, par vos soins, d'une haute fortune,
Doit-il se contenter d'une vertu commune,
Et dans un cercle étroit tristement retenu,
Vivre inutile au monde, & mourir inconnu ?
Des gens les plus communs c'est assez le partage.
Leur cœur n'a pas de quoi s'élever davantage ;
La noble ambition est trop au-dessus d'eux ;
Ils n'y sçauroient atteindre : ils seroient trop heureux.
Aussi n'ont-ils jamais ces qualités brillantes,
Ces talens éminens, ces vertus éclatantes
Qui conduisent à tout. Je connois votre fils.

Mr. BRICE *pere.*

Ah ! c'en dire assez. Je demeure surpris.
Je n'osois me flatter. Je reprends l'espérance.

LE MARQUIS.

Mais vous, qui m'honorez de votre confiance,

Digitized by Google

Vous qui daignez former mon établissement,
Daignez aussi vous rendre à mon empressement.
Je reprends l'entretien qu'a rompu Méranie.
Celle à qui vous voulez, Monsieur, me voir unie,
A-t-elle autant d'esprit, de graces, de douceur?
A-t-elle ces attraits, ce regard enchanteur?...

Mr. BRICE *pere.*

Ainsi donc, à vos yeux, Méranie est aimable,
Et vous lui trouvez tout....

LE MARQUIS.

Je la trouve adorable.
Hélas! si vous vouliez former les plus beaux nœuds,
Il ne tiendroit qu'à vous de faire deux heureux.

Mr. BRICE *pere.*

Marquis, vous m'avouez les secrets de votre ame.
Oui, je veux couronner une si belle flamme.
Méranie est à vous.

LE MARQUIS.

Laissez-moi m'expliquer.

Mr. BRICE *pere.*

Vous n'avez, que je crois, rien à me répliquer.
Soyez donc satisfait de votre destinée.
Mais je veux à la fois faire un double hyménée.
Je suis dans le dessein de marier mon fils;
On vient de me parler d'un des plus grands partis,
Pour lequel on me fait l'instance la plus forte.
J'en ai d'autres qui sont un peu plus de ma sorte,
Où je lui laisserois choisir en liberté.
L'hymen, pour être heureux, veut de l'égalité:

Digitized by Google

Mais rarement les fils penſent comme les peres ;
Le mien n'a dans le cœur que de vaſtes chimeres,
Et je ſouhaiterois pouvoir l'en détacher.
J'ai bien peur que mon fils ne ſoit homme à chercher,
Dans le ſein délabré d'une antique nobleſſe,
L'infaillible fléau de ma triſte vieilleſſe,
Et la punition dûe à ſa vanité.
C'eſt ſur quoi je m'en vais ſçavoir la vérité.
Je l'attends. Le voici... Pourquoi donc? qui vous preſſe?
Vous n'êtes point de trop.

LE MARQUIS.

Souffrez que je vous laiſſe.

Mr. BRICE *pere.*

Paſſez chez Méranie.

LE MARQUIS.

Oui, j'y vais de ce pas.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

BRICE *fils*, Mr. BRICE *pere.*

BRICE *fils.*

Vous m'avez demandé.

Mr. BRICE *pere.*

Vous ne vous trompez pas.
On veut abſolument vous donner une femme.

BRICE *fils.*

A moi, mon pere?

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

A vous. Une très-grande Dame
Vient de me faire part d'un assez beau projet.

BRICE *fils.*

Je lui suis redevable.

Mr. BRICE *pere.*

Il s'agit en effet
De l'hymen le plus grand.

BRICE *fils, à part.*

J'entends.

Mr. BRICE *pere.*

La Demoiselle
Qu'on vous offre, d'abord....

BRICE *fils.*

N'est ni jeune, ni belle.
En revanche, on aura de la protection.

Mr. BRICE *pere.*

Sans doute; car elle est d'une condition....
Elle tient à la Cour, & l'offre en est certaine.

BRICE *fils.*

Je le crois. En tout cas, une pareille aubaine
N'est pas absolument si rare à rencontrer:
C'est la vingtieme au moins dont on veut m'empêtrer.

Mr. BRICE *pere.*

A la moitié du quart j'aurois peine à vous croire.

BRICE *fils.*

Je serois un grand fat de tirer quelque gloire
De ce frivole honneur, où je n'entre pour rien.
Me rechercheroit-on, si j'étois né sans bien?

Digitized by Google

Je le dis en riant, & pourtant j'en enrage,
L'espoir de m'embarquer dans un sot mariage,
Ou la faveur du jeu, voilà les deux raisons
Qui me font rechercher dans nombre de maisons.
Là, c'est un lansquenet, ou bien un cavagnole,
Jeu maudit, s'il en fut, dont le sexe raffole;
Où vingt femmes au moins, toutes sur le retour,
Me font, comme à leur dupe, une risible cour.
L'une, d'autorité, m'intéresse pour elle,
Pour la perte s'entend; du gain, point de nouvelle.
Celle-ci, fière encor d'avoir eu des attraits,
En se radoucissant, m'emprunte pour jamais.
L'autre, avec une aigreur dont je souris sous cape,
Me conteste un jetton, qu'enfin elle m'attrape.
Par le plus grand hazard, si le bonheur m'en veut,
Tout l'auguste sabat se souleve & s'émeut.
Quand je perds, je devrois perdre encor davantage;
Je dois absolument être mis au pillage:
Ainsi du reste. Ailleurs, si l'on aime à me voir,
Ou si l'on fait semblant de m'y bien recevoir,
C'est qu'ils ont à pourvoir une fille, une niece,
A qui le nom tient lieu d'attraits & de jeunesse;
De ces nobles oisons qu'on ameine des champs,
En quel état encor, pour la plûpart du tems!
Dont les gens de fortune ont souvent la bêtise
De se charger. Pour moi, si j'en fais la sottise,
Ah! parbleu, je veux bien qu'il m'arrive encor pis
Qu'à maints & maints d'entr'eux qui s'en sont repentis.
Je jure de jamais n'en épouser aucune.

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Oui; mais s'il le falloit pour sauver ma fortune?

BRICE *fils.*

En ce cas... Mais, mon pere, en serions-nous réduits
A cette extrêmité?... (*à part.*) Malheureux que je suis!

Mr. BRICE *pere.*

Mon procès peut tourner à mon désavantage;
Je le gagne, au moyen d'un si grand mariage.
Je voudrois vous laisser hors de tout embarras.
Je puis être surpris; vous n'en sortiriez pas.

BRICE *fils.*

Eh! mon pere, bornons plutôt notre partage
Aux débris qui pourroient échapper du naufrage:
Je m'y fixe. En un mot, si ce n'est que pour moi,
De grace, dissipez ce malheureux effroi.
Mais, mon pere!... Ah! grands Dieux! quelle métamorphose!
Vous craignez... Je me tais. Le respect me l'impose.
Mais je vous vis toujours tant de sécurité.
Pardonnez ma douleur & ma témérité.
Dussions-nous essuyer la plus affreuse chute,
Abandonnons, perdons les biens qu'on nous dispute.
Ne peut-on être heureux sans le plus grand bonheur?
Je dis plus; cet hymen peut nuire à votre honneur.
On s'imaginera, dans cette circonstance,
Que vous avez besoin d'une forte assistance,
Pour pouvoir conserver ce qu'on croira pour lors
Acquis injustement. Périssent les trésors

Digitized by Google

Qu'on ne ſçauroit ſauver, ſans hazarder ſa gloire !
J'en bénirois bien plus vous & votre mémoire,
Que ſi vous me laiſſiez des biens empoiſonnés
Par les moindres ſoupçons. Du reſte, pardonnez...

Mr. BRICE *pere, en embraſſant ſon fils.*

Va, mon fils, calme-toi ; ce n'eſt point mon envie :
Je voulois te ſonder. Que mon ame eſt ravie
De lire dans ton cœur les ſentimens du mien !
J'y découvre un tréſor ; & tu penſes trop bien,
Pour ne te laiſſer pas le doux choix d'une épouſe.
Ma tendre autorité n'en ſera point jalouſe.

BRICE *fils.*

De cette liberté je n'abuſerai pas.
Que mon choix, au contraire, aura pour vous d'appas !

Mr. BRICE *pere.*

En aurois-tu fait un ?

BRICE *fils.*

Oui ; je n'en pouvois faire
Qui pût mieux mériter le bonheur de vous plaire.

Mr. BRICE *pere.*

J'en ſuis charmé.

BRICE *fils.*

Les dons qu'elle a reçus des Cieux
Réjailliront ſur moi. Vous m'en aimerez mieux.

Mr. BRICE *pere.*

Fort bien.

BRICE *fils.*

Ne croyez pas que ma bouche exagere :
Mais vous la connoiſſez ; elle vous eſt ſi chere !

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Je la connois ?

BRICE *fils.*

Vous-même en êtes honoré,
Reſpecté comme un pere, ou plutôt adoré.

Mr. BRICE *pere.*

Quoi ! ſeroit-ce ?... Ah ! grands Dieux ! ma ſurpriſe eſt extrême !

BRICE *fils.*

Oui, vous la devinez ; oui, c'eſt elle que j'aime.

Mr. BRICE *pere, à part.*

Quel malheur, s'il eſt vrai !

BRICE *fils.*

Je remplis tous vos vœux.

Mr. BRICE *pere, à part.*

Ah ! j'aurai trop tardé !

BRICE *fils.*

Vous approuvez mes feux ?

Mr. BRICE *pere.*

Attendez... Que l'on aille avertir Méranie.

BRICE *fils, embraſſant ſon pere.*

Ah ! mon pere !

Mr. BRICE *pere.*

Elle vient.

BRICE *fils.*

Ma joye eſt infinie.

SCENE

SCENE III.

MÉRANIE, Mr. BRICE *pere*, BRICE *fils*.

BRICE *fils*, *à Méranie*.

Notre bonheur est sûr; vous pouviez en douter?
J'avois bien dit....

Mr. BRICE *pere*, *à Méranie*.

Venez, & daignez m'écouter.
Un embarras subit m'a forcé de suspendre
Ce secret que tantôt je voulois vous apprendre;
Tout va se dévoiler. Prêtez-moi seulement
Une oreille attentive à cet événement.
Les persécutions que Monsieur votre pere
Essuya pour avoir enlevé votre mere,
A qui votre naissance a fait perdre le jour,
Ne lui permettant plus, au gré de son amour,
D'établir dignement sa fille infortunée,
Il m'honora du soin de votre destinée;
J'eus ordre, en vous cachant & son nom & son rang,
De vous faire passer pour être de mon sang.
Ah! daignez m'excuser, si trop de déférence
M'a fait dans cette erreur élever votre enfance;
Il m'avoit ordonné de vous mettre au Couvent.
Il a dû là-dessus vous écrire souvent.

Digitized by Google

Ma tendreſſe pour vous, (pardonnez-moi ce terme,)
M'empêcha d'obéir. J'ai toujours tenu ferme.
Pouvois-je me priver d'un objet ſi charmant,
Et ſi digne, en un mot, de notre attachement?

MÉRANIE.

Monſieur....

Mr. BRICE *pere.*

Il eſt encor de votre connoiſſance,
Que jamais il n'a ſçu ma déſobéiſſance.
Hélas! tout eſt changé: je me tairois en vain.
Tenez... Je m'attendris... Vous connoiſſez ſa main...
Ma voix s'éteint... Liſez... Ce billet trop funeſte,
Arroſé de mes pleurs, vous apprendra le reſte.

MÉRANIE *lit.*

» Je ne ſerai plus, quand vous lirez ma lettre, cher
» ami: agréez une reconnoiſſance digne de n'être inſ-
» pirée que par vous, & pour vous ſeul: ma fille eſt
» tout ce qui me reſte; vous l'avez élevée, vous lui
» avez juſqu'à préſent ſervi de pere; continuez tou-
» jours à l'être; que Méranie devienne un de vos en-
» fans; je vous la laiſſe & vous la donne. J'expire dans
» la douce perſuaſion que vous accepterez ce don avec
» plaiſir. Adieu, pour jamais; je meurs.

LE VICOMTE D'ELBON.

Mr. BRICE *pere.*

C'eſt ſon illuſtre nom.

MÉRANIE.

Mon pere ne vit plus!
Que je ſuis malheureuſe! (*à Brice fils.*) Ah! nous ſom-
mes perdus!

Digitized by Google

(*à Mr. Brice pere.*)

M'abandonnerez-vous ?

Mr. BRICE *pere.*

M'en croiriez-vous capable ?...

Mais, hélas !...

MÉRANIE.

O mon pere !... Ah ! Ciel ! ce coup m'accable !
Il n'eſt plus ! Je ſuccombe à mes vives douleurs.
Monſieur, permettez-moi d'aller verſer des pleurs.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

Mr. BRICE *pere*, BRICE *fils*.

BRICE *fils.*

Qu'ai-je appris !

Mr. BRICE *pere.*

Sa naiſſance. Elle vous déconcerte ?

BRICE *fils.*

Ah ! Dieux ! ſans le ſçavoir, j'aurois juré ma perte.
(*vivement.*)
Mon pere, rendez-moi mes ſermens indiſcrets.

Mr. BRICE *pere.*

Comment ! à quel propos formez-vous ces regrets ?

BRICE *fils.*

J'avois promis de fuir tous ces grands hyménées,
Et d'aſſortir mon choix avec mes deſtinées.

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Qui peut vous empêcher de tenir ce ſerment ?

BRICE *fils.*

Le Ciel même, & l'Amour l'ordonnent autrement.

Mr. BRICE *pere.*

Quelle erreur !

BRICE *fils.*

Il y va du bonheur de ma vie ;
Il eſt entre vos mains. J'adore Méranie,
Et je vous la demande.

Mr. BRICE *pere.*

Ai-je pû le prévoir ?
Je vous plains.

BRICE *fils.*

Pourquoi donc ?

Mr. BRICE *pere.*

Vous aimez ſans eſpoir.

BRICE *fils.*

Sa main dépend de vous.

Mr. BRICE *pere.*

Quand j'en ſerois le maître,
Dois-je oublier le rang de ceux qui l'ont fait naître ?
Qui ſommes-nous près d'eux, & qu'avons-nous été ?
Connoiſſez à préſent votre témérité.
Si vous m'en euſſiez fait la moindre confidence,
Je vous aurois alors fait voir votre imprudence.

BRICE *fils.*

Mon pere, auriez-vous pû m'empêcher de l'aimer ?
Mais par de feints refus vous voulez m'allarmer.

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Non ; j'en ſuis accablé.

BRICE *fils.*

Je ne ſçaurois vous croire.

Mr. BRICE *pere.*

Reſpectez à la fois Méranie & ma gloire.
Si ſon pere m'a fait ce dépôt précieux ;
Eſt-ce pour dégrader elle & tous ſes ayeux ?
Pour lui faire changer ſon nom contre le vôtre,
Et pour qu'un ſang ſi beau ſe perde dans le nôtre ?
Mon devoir m'eſt plus cher que l'amour paternel.

BRICE *fils.*

En quoi donc pourriez-vous être ſi criminel ?
Il vous donne ſur elle un empire ſuprême.

Mr. BRICE *pere.*

Oui, pour en diſpoſer comme auroit fait lui-même
L'homme le plus jaloux des droits de ſa maiſon,
De l'éclat de ſon ſang. Cédez à la raiſon :
Son pere, s'il vivoit, vous l'auroit-il donnée ?

BRICE *fils.*

Eh ! peut-être.

Mr. BRICE *pere.*

Jamais.

BRICE *fils.*

Il l'avoit deſtinée
A vivre dans le fond d'un Cloître. Elle eſt ſans bien,
Et je puis bien valoir au moins....

Mr. BRICE *pere.*

N'en croyez rien.

Digitized by Google

Elle eſt riche ; au ſurplus, tout a changé pour elle.
J'ai même préparé l'union la plus belle,
Et je veux de ma main....

BRICE *fils.*

Si l'on ſuit ce deſſein ;
Mon rival, quel qu'il ſoit, ſera mon aſſaſſin.
Il faut auparavant qu'il m'arrache la vie.
Méranie autrement ne peut m'être ravie.

Mr. BRICE *pere.*

Gardez-vous d'en venir à quelque extrémité :
Vous ſçauriez, mais trop tard, quelle eſt ma fermeté.
Votre pere outragé deviendroit inflexible.

BRICE *fils, un peu plus bas.*

Il pourroit ſe trouver quelque obſtacle invincible,
Dont, auſſi-bien que moi, d'Arſant eſt informé.

Mr. BRICE *pere.*

Auriez-vous par hazard le malheur d'être aimé ?

BRICE *fils, à part.*

Indiſcret ! qu'ai-je dit ? (*haut.*) Ah ! n'allez pas le croire.
Qui ſuis-je, malheureux, pour avoir cette gloire ?

Mr. BRICE *pere.*

On ne rattrape point un ſecret échappé.

BRICE *fils, à part.*

Du coup le plus mortel me ſerois-je frappé ?

Mr. BRICE *pere, à part, après avoir rêvé.*

Je n'ai que ce moyen.

BRICE *fils, à part.*

Quel malheur m'accompagne !

Mr. BRICE *pere.*

Dès l'inſtant même, il faut partir pour la campagne.

Digitized by Google

Il y faut, s'il vous plaît, rester jusqu'au moment
Que vous retournerez à votre Régiment.
Gardez bien votre exil. La plus légere absence
Vous ôteroit le fruit de votre obéissance.
J'aurai des surveillans. Recevez mes adieux.

BRICE *fils.*

Mon pere me bannit, m'éloigne de ses yeux.
Ai-je pû mériter cette rigueur extrême ?
Quoi ! c'est un pere, hélas ! que j'adore, qui m'aime !...

Mr. BRICE *pere, à part.*

Sortons. (*haut.*) Adieu, je sens ton malheur comme toi.
Mais il le faut, mon fils ; de grace, obéis-moi.

(*Il sort.*)

SCENE V.

BRICE *fils, seul.*

Ai-je lieu d'applaudir au sort qui m'a fait naître ?
Oui, je dois déplorer ma naissance & mon être.
Mais allons consulter l'amour & l'amitié.
Hélas ! je dois au moins compter sur leur pitié.

Digitized by Google

SCENE VI.

LE MARQUIS D'ARSANT, BRICE *fils*.

BRICE *fils*.

J'allois te confier mes chagrins & mes larmes.

LE MARQUIS.

Ah! je ne ſçais que trop quelles ſont tes allarmes;
Et pour les partager, j'accourois près de toi.
Méranie elle-même?...

BRICE *fils*.

Eh! cher ami, dis-moi,
peut-elle ſoutenir le coup qui nous accable?

LE MARQUIS.

Hélas! je viens de voir ſon état déplorable.

BRICE *fils*.

Ami, que dites-vous?

LE MARQUIS.

La Nature & l'Amour,
Sur ſes eſprits troublés, agiſſent tour à tour.
Jettant ſur moi les yeux: Dans mes douleurs mortelles,
Deux pertes à la fois me feroient trop cruelles;
Laiſſez-moi ſeule ici dans mon accablement;
Allez, m'a-t-elle dit, retrouver mon Amant;
Dites-lui, que ſenſible à ſon amour extrême,
Mon cœur ne peut changer; je ſuis toujours la même:
Mais que le ſeul effort que j'exige aujourd'hui,
Eſt qu'il vive pour moi, comme je vis pour lui;

Digitized by Google

Qu'il ait soin de ses jours ; sur-tout qu'il se souvienne,
Qu'il sçache que sa mort entraîneroit la mienne.

BRICE *fils.*

Que je suis malheureux ! Mon pere, dès ce jour,
Veut m'ôter pour jamais l'objet de mon amour :
Il lui donne un époux.

LE MARQUIS.

Tu n'es pas seul à plaindre.

BRICE *fils.*

Et toi, Marquis, aussi ; qu'aurois-tu donc à craindre ?

LE MARQUIS.

Je suis au désespoir.

BRICE *fils.*

Je vois couler tes pleurs.

LE MARQUIS.

C'est moi que l'on choisit pour causer tes malheurs.

BRICE *fils*, *vivement.*

Et vous vous prêteriez à cette tyrannie ?
Ce que j'ai de plus cher, après ma Méranie,
Deviendroit tout-à-coup mon ennemi mortel ?
Je te déclarerois un divorce éternel !
Car, enfin, ne crois pas que le mal qui me presse
S'exhale en vains regrets dictés par la foiblesse.

LE MARQUIS.

Si ton état cruel ne me faisoit pitié,
Si je ne respectois notre tendre amitié,
Je sçaurois réprimer ton ardeur indocile ;
Mais, pour te pardonner, je suis assez tranquille.

Digitized by Google

J'aurois pû, comme toi, brûler des mêmes feux
Pour l'adorable objet où s'adreſſent tes vœux ;
Je ne ſuis point de ceux de qui la barbarie
Cherche à faire d'un crime une galanterie.
Les ſecrets de ton cœur ſeront ſacrés pour moi,
Et je venois exprès pour t'en donner ma foi.

(*Ici Brice fait un mouvement de ſurpriſe & de remercîment ; le Marquis continue.*)

Et ſi quelque rival à l'épouſer s'apprête,
Je vais en ta faveur diſputer ſa conquête.

BRIÇE *fils.*

Que ne te dois-je point ? Mais en ſerai-je mieux ?
On m'ordonne déjà d'abandonner ces lieux.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, feins de partir ; mais cependant differe.
De mon côté, je vais entretenir ton pere ;
Et par tant de raiſons il ſera combattu,
Que j'eſpere fléchir ſon auſtere vertu.

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mr. BRICE *pere*, LAURETTE, *qui suit sans être vûe de Mr. Brice.*

Mr. BRICE *pere.*

Oui, j'ai toute ma vie eu trop de promptitude,
Et j'exile mon fils ſans autre certitude
Qu'un ſoupçon violent ſur un mot échappé,
Qui peut être équivoque, & qui m'aura trompé.
Il peut n'avoir pas eu le bonheur de lui plaire;
Et dès-lors on n'auroit nul reproche à me faire.
Au pis aller, mon fils en ſeroit pour ſes feux.
Je ne plains pas beaucoup les Amans malheureux.
Mais comment & par où démêler ce myſtere?
Laurette me pourroit prêter ſon miniſtere.
Mais... voyons... Ah! c'eſt toi. Je t'ai fait avertir,
Avoue ingénûment que tu vas me mentir.

LAURETTE.

C'eſt ſelon la demande & le bien de la choſe.
Si je mens quelquefois, le beſoin en eſt cauſe
Et c'eſt moins par plaiſir que par néceſſité.

Mr. BRICE *pere.*

Quand tu ne riſques rien, tu dis la vérité.

Digitized by Google

LAURETTE.

Je ne m'en ferois pas la plus petite affaire.

Mr. BRICE *pere.*

Rien n'eſt mieux entendu; mais, Laurette, au contraire,
Si tu riſquois beaucoup en ne la diſant pas.

LAURETTE.

Alors, vous ſentez bien....

Mr. BRICE *pere.*

Te voilà dans le cas,
Préciſément.

LAURETTE, *à part.*

Tant pis.

Mr. BRICE *pere.*

Tu peux m'ôter de peine.

LAURETTE.

Avec plaiſir.

Mr. BRICE *pere.*

D'ailleurs, ta perte eſt très-certaine,
Si ta ſincérité te trahit en ce jour.

LAURETTE.

Monſieur eſt juſte. Eh! bien?

Mr. BRICE *pere.*

C'eſt un ſecret d'amour
Qu'il faut me révéler.

LAURETTE.

Ma ſurpriſe eſt extrême,
Et vous vous adreſſez à l'ignorance même.
Moi! des ſecrets d'amour! Vous en puis-je informer?
A ma foible portée il faut ſe conformer.

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Effarouche un peu moins ta timide innocence.
Ce myſtere amoureux eſt de ta connoiſſance.
Confidente ou témoin, parle-moi ſans détour.
Mon fils, pour ta Maîtreſſe, a le plus tendre amour;
Y répond-elle, ou non?

LAURETTE.

Quel avis eſt le vôtre?

Mr. BRICE *pere.*

Le tien?

LAURETTE.

D'abord... il faut que ce ſoit l'un ou l'autre;
Et c'eſt ce qu'à loiſir je vais examiner.

Mr. BRICE *pere.*

Tu n'as que ce moment pour te déterminer.

LAURETTE.

Ah! Monſieur, dès qu'il faut répondre à l'aventure,
Je vous dirai que non. Le tout par conjecture.

Mr. BRICE *pere.*

Le tout par conjecture?...

LAURETTE.

Avec quelques délais,
Je pourrois l'aſſurer bien mieux que je ne fais.

Mr. BRICE *pere.*

C'eſt-là ton dernier mot?

LAURETTE.

Mais, oui-dà, ce me ſemble.

Mr. BRICE *pere.*

J'en ſuis fâché, Laurette, il faut donc rompre enſemble;

Digitized by Google

LAURETTE.

Comment ?

Mr. BRICE *pere.*

Voilà le coup que tu pouvois parer.
Allons, dans l'instant même, il faut nous séparer.

LAURETTE.

Vous m'en voulez d'ailleurs. Contentez votre envie ;
Donnez-vous le plaisir, une fois en la vie,
D'être injuste & cruel. Il m'est bien douloureux
Que vous n'ayez jamais fait d'autres malheureux ;
J'irois, en vous quittant, les joindre à l'instant même,
Pour pleurer en commun votre injustice extrême.
Du moins, dans mon malheur, il m'auroit été doux
De n'être pas la seule à me plaindre de vous :
Mais, hélas ! c'est un bien que le Ciel me refuse.

Mr. BRICE *pere.*

Peste soit de la masque ! Au diable ! elle m'abuse.
C'est elle qui se plaint & qui me fait pitié.
Morbleu, je suis trop foible & trop bon de moitié.
Mais voici Méranie.

LAURETTE, *à part.*

Ah ! je l'échappe belle.
(*à Mr. Brice.*)
Vous ne lui direz rien de ce que j'ai dit d'elle.

Digitized by Google

SCENE II.

MÉRANIE, Mr. BRICE *pere*, LAURETTE.

MÉRANIE, *en voulant se jetter aux pieds de Mr. Brice.*

Permettez-moi, Monsieur, d'embrasser vos genoux!

Mr. BRICE *pere*, *en la relevant avec Laurette.*

Méranie à mes pieds! Ah! Ciel! y pensez-vous?

MÉRANIE.

Que n'y puis-je expier mes malheurs & les vôtres!

Mr. BRICE *pere.*

Quels desirs douloureux!...

MÉRANIE.

Eh! puis-je en former d'autres?
Je manque sans retour au meilleur des humains.
Pour prix de tant de soins que ses heureuses mains
Ont eu de m'assurer un sort rempli de charmes,
Je seme dans son sein le trouble & les allarmes.
Entre son fils & lui, j'ai rompu l'union;
Malheureux instrument de leur division....

Mr. BRICE *pere.*

Ce n'est point votre faute.

MÉRANIE.

En sont-ils moins à plaindre?
J'ai fait naître des feux, que je voudrois éteindre,
Aux dépens de mes jours. Ah! qu'il me seroit doux!...

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Non. Vivez, pour jouir d'un sort digne de vous.
Abandonnons mon fils à son audace extrême.
Méranie, après tout, qu'importe qu'il vous aime,
Si-tôt qu'avec raison vous dédaignez ses feux?

MÉRANIE.

Je voudrois aimer seule, il seroit trop heureux.

Mr. BRICE *pere.*

L'ai-je bien entendu?... Que venez-vous de dire?

MÉRANIE.

Que je ressens autant d'amour que j'en inspire.
Je l'avoue; & pourquoi dissimuler mon choix?
Ah! Monsieur, ce seroit nous offenser tous trois.

Mr. BRICE *pere.*

Vous voulez excuser son ardeur indiscrette.
Non, vous ne l'aimez pas.

MÉRANIE.

Ma flamme étoit secrette...

LAURETTE, *à Méranie.*

Ah! vous me trahissez.

Mr. BRICE *pere.*

Mais enfin, désormais...

MÉRANIE.

Il me sera plus cher qu'il ne le fut jamais.
Eh! l'amour est-il fait pour céder aux obstacles?

Mr. BRICE *pere.*

Le tems & la raison font de plus grands miracles.
Le cœur a ses erreurs aussi-bien que l'esprit;
Mais, avec quelque effort, comptez qu'on en guérit.

Daignez

Digitized by Google

Daignez en eſſayer ; vous êtes jeune encore :
On peut tout ce qu'on veut en ce cas.

MÉRANIE.

Je l'ignore.
Quant à moi, je ne ſçais que ce que je reſſens. . . .
Qu'il porte ailleurs ſes vœux, s'il le peut ; j'y conſens :
Qu'il reprenne ce cœur que j'ai rendu ſi tendre ;
Sans ceſſer de l'aimer, je ceſſe d'y prétendre :
Mon amour redoublé me tiendra lieu du ſien.
Mais juſqu'à ce bonheur, ſi pour lui c'eſt un bien,
Sa grace & ſon pardon eſt tout ce que j'implore ;
Ne le puniſſez pas, parce que je l'adore.
Pourquoi vous ſéparer, pourquoi vous défunir ?
Je l'aime, éloignez-moi : c'eſt moi qu'il faut punir.
Vous en avez le droit ; & ſi je vous ſuis chere,
Rempliſſez à la fin les deſirs de mon pere ;
Mais ne permettez pas que d'avides parens
De mon ſort malheureux deviennent les tyrans ;
Sauvez-moi d'eux.

Mr. BRICE *pere.*

Comment voulez-vous que je faſſe ?
La mort de votre pere a tout changé de face.

Digitized by Google

SCENE III.

LE MARQUIS D'ARSANT, MÉRANIE, Mr. BRICE *pere*, LAURETTE.

LE MARQUIS.

(*à Méranie.*) (*à Laurette.*)
Méranie, excusez. Cours avertir son fils.
(*à Mr. Brice pere.*)
Agréez mes transports; tous mes vœux sont remplis,
Et vous voyez mon cœur au comble de la joye;
Souffrez qu'entre vos bras son effor se déploye.

Mr. BRICE *pere.*
Quel bonheur vous arrive? Ah! j'en ferai le mien.

LE MARQUIS.
C'est le vôtre & celui de tous les gens de bien.
La vertu pouvoit-elle être sans récompense?
Je ne mets point au rang des biens qu'on vous dispense,
Le gain de ce procès. La justice est de droit.
Le Juge qui la rend acquitte ce qu'il doit.

SCENE IV.

Mr. BRICE *pere*, BRICE *fils*, MÉRANIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Brice fils.*

Vole, accours, cher ami; que l'espoir te ranime;
Le procès est gagné d'une voix unanime.

Digitized by Google

Ce bonheur n'eſt pas ſeul.

BRICE *fils.*

Acheve promptement.

LE MARQUIS.

Des lettres de Nobleſſe, avec un Régiment.

BRICE *fils.*

Ah! Méranie! Ah! Dieux! que d'heureuſes nouvelles! Mon pere....

Mr. BRICE *pere.*

Eh! bien, mon fils, elles ſont aſſez belles.

LE MARQUIS, *à Brice fils.*

Sois-en ſûr, c'eſt un fait.

BRICE *fils.*

Sans doute?

LE MARQUIS.

Dès ce ſoir,
Vous en aurez avis.

BRICE *fils, à Méranie.*

(*à ſon pere.*) Tout paſſe notre eſpoir.
Ah! mon pere, ce ſont vos vertus qu'on décore;
Leur germe eſt dans mon ſein, elles y vont éclore;
Je ne ſuis plus le même, & déjà je reſſens
Qu'une heureuſe influence épure tous mes ſens;
C'eſt un être nouveau: c'eſt une autre exiſtence,
Qu'on me donne en ce jour. (*à Méranie.*) En quelle circonſtance!
Nul obſtacle à préſent ne peut nous ſéparer;
La diſtance n'eſt plus.

Mr. BRICE *pere.*

Qu'oſez-vous comparer?

Digitized by Google

La distance n'est plus !... Elle est toujours la même ;
Du moins, quant à présent, j'en laisserois le choix.
Qu'est-ce qu'un nouveau Noble est de plus qu'un Bourgeois ?

LE MARQUIS.

Il faut bien commencer. Les noms les plus célebres
Etoient auparavant cachés dans les ténebres ;
Mais jamais leur aurore eût-elle tant d'éclat ?
Et quel autre, au besoin, a mieux servi l'Etat ?
Le motif du salaire en augmente la gloire.
Tous les cœurs à jamais garderont la mémoire
Des secours abondans, généreux, imprévus
Dont, au défaut du Ciel, vous nous avez pourvus.
C'est la reconnoissance enfin qui vous couronne.
Je dis plus ; à l'égard du titre qu'on vous donne,
Choisiriez-vous plutôt d'en avoir hérité ?
La noblesse qu'on n'a que par hérédité
Est-elle si flatteuse, est-elle si réelle ?
Elle n'est, bien souvent, qu'un reste peu fidele
De l'éclat emprunté du mérite d'autrui.
Le vrai Noble ne doit sa noblesse qu'à lui.
Voilà celle, à mon gré, que je crois la plus pure,
Et la seule qui soit vraiment dans la Nature.

Mr. BRICE *pere.*

Ce sentiment a bien quelque réalité ;
Mais l'opinion passe avant la vérité.

BRICE *fils.*

Est-ce à vous d'y souscrire aux dépens de ma vie ?
Vous voulez donc ma mort ?

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*
Je n'en ai nulle envie ;
Je vous l'ai déjà dit, rien n'eſt en mon pouvoir ;
Et quand tout y ſeroit. ....

BRICE *fils.*
Il n'eſt donc plus d'eſpoir ?

Mr. BRICE *pere.*
Subiſſez votre arrêt en homme de courage ;
Des pertes de l'amour l'honneur vous dédommage.

MÉRANIE, *à Brice fils.*
Ainſi d'entre vos bras on va donc m'arracher,
Et des parens cruels ! ....

Mr. BRICE *pere.*
Pourrois-je l'empêcher ?
Vous leur appartenez.

SCENE V.

LAURETTE, Mr. BRICE *pere*; BRICE *fils*, MÉRANIE, LE MARQUIS.

LAURETTE.

Paris, la Cour, la France
Aſſiégent la maiſon. Jamais telle affluence
Ne s'eſt vûe à la porte, & je venois ſçavoir
Si vous verrez quelqu'un.

Mr. BRICE *pere.*
Qu'on nous laiſſe ce ſoir ;

Digitized by Google

LAURETTE.

C'eſt votre intention ; je l'avois pénétrée.
A tous ces revenans j'ai refuſé l'entrée ;
Mais dans la foule, un homme aſſez ſimplement mis,
Qui s'annonce pour être un de vos vieux amis,
M'a fait, par-deſſus tous, l'inſtance la plus vive.
Il ne dit point ſon nom, ne veut point qu'on l'écrive.

Mr. BRICE *pere.*

Ne l'as-tu jamais vû ?

LAURETTE.

Je n'en ai nul ſoupçon.
D'ailleurs, il ne reſſemble en aucune façon
A ce tas affamé de Nobles paraſites,
Qui vous rendoient jadis de fréquentes viſites.
L'amitié ſeule a l'air de le conduire ici,
Et non pas la fortune.

Mr. BRICE *pere.*

Oh ! dès qu'il eſt ainſi,
Il faut le diſtinguer ; va donc, puiſqu'il inſiſte.

LAURETTE.

Ah ! vous aurez tantôt une aſſez belle liſte.
Nos bons amis de Cour, enfin, vous revenez.
Comme je vous clorrois à tous la porte au nez.

(*Elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

Mr. BRICE *pere*, BRICE *fils*, MÉRANIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'ordonnez-vous enfin ? Quelle eſt leur deſtinée ?

Mr. BRICE *pere*.

Je n'en ordonne point.

MÉRANIE.

Vous m'avez condamnée.

Mr. BRICE *pere*.

Eſt-ce moi ? C'eſt le ſort qui va nous ſéparer.

MÉRANIE.

Ah ! c'eſt donc à la mort qu'il faut me préparer.

BRICE *fils*.

Ciel !...

MÉRANIE.

Qui m'eût dit qu'un jour je ſerois entraînée
Hors du ſéjour heureux où j'étois preſque née,
Où vous ne paroiſſiez tendrement occupé
Qu'à fixer mon bonheur ? Le Ciel s'eſt donc trompé,
Quand il a fait nos cœurs pour être l'un à l'autre.
Nous avions ſon aveu, nous comptions ſur le vôtre.

BRICE *fils*.

Ma chere Méranie !...

Mr. BRICE *pere*, *au Marquis*.

Otez-la de mes yeux,
Je ne puis ſoutenir de ſi triſtes adieux.

Digitized by Google

Digitized by Google

CENE IX.

TE D'ELBON, Mr. BRICE.

Mr. BRICE *pere.*

! quels traits ! Mon cœur s'agite. . .

E VICOMTE.

-il?

Mr. BRICE *pere.*

Avançons.

E VICOMTE.

Il hésite. . .

ami que le Ciel m'ait donné

Mr. BRICE *pere.*

C'est vous, illustre infortuné !

long-tems me coûtez tant de larmes !

E VICOMTE.

en effet.

Mr. BRICE *pere.*

O retour plein de charmes !

E VICOMTE.

cor le Vicomte d'Elbon.

ssement, cher ami, trouvez bon

enne une nouvelle vie.

Mr. BRICE *pere.*

vivez ; que mon ame est ravie !

Digitized by Google

A ſon appartement daignez la reconduire.

MÉRANIE, *à Brice fils.*

Nous ne nous verrons plus ; on n'oſe m'en inſtruire.

Mr. BRICE *pere.*

Dérobez-moi des pleurs que je ne puis tarir.

MÉRANIE.

Adieu ; même en mourant, je ne ſçais qu'obéir.

(Le Marquis l'emmene.)

SCENE VII.

Mr. BRICE *pere*, BRICE *fils.*

Mr. BRICE *pere, en retenant ſon fils.*

Où voulez-vous aller ? Ne ſuivez point ſes traces.
Tout nous dit que la Cour nous accable de graces ;
Devancez-moi ; j'irai vous y joindre. Au ſurplus,
ans nouvel ordre ici, ne reparoiſſez plus.

(Brice fils ſort.)

SCENE VIII.

Mr. BRICE *pere, ſeul.*

Quel eſt donc cet ami, du moins qui prétend l'être,
Qui refuſe, dit on, de ſe faire connoître,
Et qui, dans ce logis, ne s'eſt jamais fait voir ?
Je ne ſçais que penſer ; je n'ai pû le prévoir...
Quelqu'un vient.

SCENE

SCENE IX.

LE VICOMTE D'ELBON, Mr. BRICE.

Mr. BRICE *pere.*

Quel aſpect ! quels traits ! Mon cœur s'agite...

LE VICOMTE.

Me reconnoîtra-t-il ?

Mr. BRICE *pere.*

Avançons.

LE VICOMTE.

Il héſite....

Quoi ! le plus cher ami que le Ciel m'ait donné
Me méconnoît !

Mr. BRICE *pere.*

C'eſt vous, illuſtre infortuné !
Vous, qui depuis long-tems me coûtez tant de larmes !

LE VICOMTE.

C'eſt moi-même en effet.

Mr. BRICE *pere.*

O retour plein de charmes !

LE VICOMTE.

Vous revoyez encor le Vicomte d'Elbon.
Dans cet embraſſement, cher ami, trouvez bon
Que l'amitié reprenne une nouvelle vie.

Mr. BRICE *pere.*

Je vous vois, vous vivez ; que mon ame eſt ravie !

Digitized by Google

LE VICOMTE.

Quand je vous écrivis, je crus finir mon sort.
J'étois environné des ombres de la mort.
Malgré moi-même enfin, j'ai revu la lumiere.
Je passe pour avoir terminé ma carriere.
Je quitte le service Etranger; & je croi
Qu'on voudra bien ici me donner de l'emploi.

Mr. BRICE *pere.*

Nous ne vous perdrons plus : vous me faites renaître;
Soyez ici chez vous, demeurez-y le maître;
Jouissez-y des droits que vous & vos ayeux
Avez acquis sur nous... Qu'ils me sont précieux!

LE VICOMTE.

Laissons-là le passé.

Mr. BRICE *pere.*

Non; j'en tire ma gloire.

LE VICOMTE.

De ce que je vous dois, je garde la mémoire;
Que tout le reste soit désormais oublié:
L'égalité doit être où regne l'amitié.
Mais parmi les transports de la plus douce yvresse,
Pardonnez ce soupir à ma vive tendresse;
Un intérêt bien cher, & qui vous est connu,
L'arrache de mon sein. Ami, qu'est devenu
L'unique rejetton de toute ma famille,
Le reste de mon sang, ma déplorable fille?

Mr. BRICE *pere, à part.*

Ah! ciel! quand il sçaura son malheureux amour

LE VICOMTE.

Eh! quoi! vous soupirez sur elle à votre tour!

Digitized by Google

Ne me reprochez rien; elle m'eſt auſſi chere
Que l'a jamais été ſon adorable mere.
Il fallut, malgré moi, que l'amour paternel
Lui preſcrivît dès-lors un exil éternel;
C'eſt pour la ſoulager du poids de ſa naiſſance,
Que je crus lui devoir ôter la connoiſſance
De ſon nom, de ſon rang. Qu'en auroit-elle fait?
Ce myſtere ſans doute a produit ſon effet;
Elle eſt moins malheureuſe, & je ſuis moins à plaindre.
Nous a-t-elle obéi?.... Parlez ſans vous contraindre...
Vous n'oſez me répondre?

Mr. BRICE *pere.*

Hélas!...

LE VICOMTE.

Vous la pleurez;
Ami, c'en eſt donc fait?

Mr. BRICE *pere.*

Monſieur, vous la verrez.

LE VICOMTE.

Je mourrai de douleur en voyant ma victime.
N'importe....

Mr. BRICE *pere.*

Ce deſir n'eſt que trop légitime;

Digitized by Google

SCENE X.

UN VALET, LE VICOMTE, Mr. BRICE *pere*.

LE VALET.

Un Courier du Miniſtre eſt là qui vous attend.

LE VICOMTE.

Allez.

Mr. BRICE *pere*.

Quoi ! vous laiſſer !

LE VICOMTE.

Oui, ſans doute, à l'inſtant.

Mr. BRICE *pere*.

Je ne puis.

LE VICOMTE.

Je l'exige : allez, ou je vous quitte.

Mr. BRICE *pere*.

Vous l'ordonnez ; j'y vais. Je reviens tout de ſuite.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

LE VICOMTE, *ſeul*.

Enfant infortuné, que l'Hymen & l'Amour
Ont proſcrit en naiſſant, devois-tu voir le jour ?

Digitized by Google

Quel partage eſt le tien ! Une retraite obſcure.
Tu vas être l'oubli de toute la Nature.
Tes malheurs ſont pour moi. Tu ne peux les ſçavoir.
Inviſible & préſent, je pourrai donc te voir,
Sans oſer éclater, ſans me faire connoître !
Eſt-ce un effort poſſible ? En ſerai-je le maître ?
Laiſſons-lui ſon erreur, & celle de ma mort,
Puiſque je ne ſçaurois rien changer à ſon ſort.

SCENE XII.

MÉRANIE, LE VICOMTE.

MÉRANIE, *à part.*

Eſt-ce un de mes tyrans ? Ah ! Dieux ! tout m'abandonne.

LE VICOMTE, *à part.*

Eh ! quelle eſt cette jeune & charmante perſonne ?
Il a donc une fille ? Il ne m'en a rien dit.

MÉRANIE.

On m'envoye avec vous.

LE VICOMTE, *à part.*

Quel trouble me ſaiſit ?

MÉRANIE.

On va donc conſommer ce cruel ſacrifice ?

LE VICOMTE.

Quel ſon de voix ! quels traits ?

MÉRANIE.

Vous êtes leur complice.

Digitized by Google

LE VICOMTE.

De qui ? (*à part.*) Plus je la vois, plus mes sens sont émus.

MÉRANIE.

Vous venez me chercher.

LE VICOMTE.

Moi !...

MÉRANIE.

Je n'en doute plus.

LE VICOMTE.

A l'auteur de vos jours que je porte d'envie !
Que son ame doit être & contente & ravie !

MÉRANIE.

Moi ! je n'ai plus de pere.

LE VICOMTE.

Ah ! quels saisissemens !

MÉRANIE.

Je n'ai jamais joui de ses embrassemens.

LE VICOMTE.

Comment !

MÉRANIE.

Dès le berceau, je fus abandonnée.
Ses malheurs l'y forçoient : à peine j'étois née,
Qu'en d'étrangeres mains mon destin fut remis...
Mais vous n'êtes donc pas un de mes ennemis ?

LE VICOMTE.

Pouvez-vous en avoir ?

MÉRANIE.

Je ne sçais par quels charmes,
Dans mes yeux éplorés, vous suspendez mes larmes.

Digitized by Google

LE VICOMTE.

Il faut tout éclaircir.

MÉRANIE.

Vous y compatissez ;
Sans me connoître.

LE VICOMTE.

Hélas !...

MÉRANIE.

Vous vous attendrissez.

LE VICOMTE.

Excusez. Oserois-je ?...

MÉRANIE.

Ordonnez de ma vie.

LE VICOMTE.

Ne pourrois-je sçavoir votre nom ?

MÉRANIE.

Méranie.

C'est le même qu'avoit ma mere.

LE VICOMTE.

Je me meurs.

MÉRANIE.

Vous avez treſſailli, vous répandez des pleurs !

LE VICOMTE.

Il est vrai.

MÉRANIE, *vivement.*

J'entretiens un ami de mon pere.
Ah ! daignez me parler d'une tête si chere...
Si je l'avois connu, que je l'aurois aimé !

LE VICOMTE.

(*à part.*) (*à Méranie.*)
Contiens-toi, malheureux... Qu'il eût été charmé !

Digitized by Google

Grands Dieux ! peut-il revivre avec plus davantage !
Mais un trop grand malheur fut toujours son partage.

MÉRANIE.

On le dit... Et ma mere ? En ai-je quelques traits ?

LE VICOMTE, *avec transport.*

Oui, ma chere enfant ; oui, vous avez ses attraits.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, Mr. BRICE *pere*, *entrant sans être vû.*

MÉRANIE, *regardant le Vicomte plus attentivement.*

Mon trouble, à chaque mot, augmente avec le vôtre.
On verse moins de pleurs sur les enfans d'un autre.
Qu'êtes-vous ?

LE VICOMTE.

Qui je suis ?...

MÉRANIE.

Mon pere n'est point mort ?

LE VICOMTE.

Je crois qu'on vous a dit qu'il a fini son sort.

MÉRANIE.

(*à part.*) (*haut & vivement.*)
Quel soupçon ! Ce n'est point la mort qui nous sépare.
Si c'étoit vous, pourquoi ce désaveu barbare ?
Eclaircissez mon doute. O désespoir affreux !...

LE VICOMTE.

A quoi vous serviroit un pere malheureux ?

Digitized by Google

MÉRANIE.

Que m'importe?

Mr. BRICE *pere, s'avançant.*

Cédez, embrassez Méranie.

MÉRANIE, *en se jettant à ses pieds.*

C'est vous : jamais mon cœur ne m'a si bien servie.

LE VICOMTE, *en la relevant.*

Oui, vous êtes ma fille.

MÉRANIE.

O moment plein d'appas !
Mon pere, qu'il m'est doux de me voir dans vos bras !
Enfin, vous répondez à mes vives tendresses.
Pour la premiere fois, je reçois vos caresses.

LE VICOMTE.

Hélas ! c'est le seul bien qui soit en mon pouvoir.

Mr. BRICE *pere.*

Essuyons tous nos pleurs ; ne songeons qu'à nous voir ;
Jouissons du bonheur que le Ciel nous envoye.

LE VICOMTE, *à Méranie.*

Tu me feras mourir de douleur ou de joye.

Mr. BRICE *pere, au Vicomte.*

Venez vous reposer, vous en avez besoin.
(*à part, en s'en allant.*)
Conduis le reste, ô Ciel ! Je t'en laisse le soin.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mr. BRICE *pere*, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

C'est outrer le scrupule, & je ne puis m'y rendre.

Mr. BRICE *pere*.

En matiere d'honneur, il ne peut trop s'étendre :
Mettez-vous à ma place.

LE MARQUIS.

Il est donc condamné ?
Quoi ! ce fils aussi cher qu'il est infortuné,
Vous le désespérez, vous hazardez sa vie,
Et vous risquez aussi celle de Méranie :
C'est un double malheur qu'il faudroit prévenir.

Mr. BRICE *pere*.

L'amour promet toujours plus qu'il ne peut tenir.
Le tems use les nœuds les plus remplis de charmes.

LE MARQUIS.

Voit-on jamais l'amour s'éteindre dans les larmes ?
L'amitié du Vicomte, & tout ce qu'il vous doit,
Si-tôt qu'il le sçaura, vous ont acquis un droit.

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Puis-je m'en faire un titre? Et pour quelque ſervice,
Voulez-vous que j'aſpire au plus grand ſacrifice?

LE MARQUIS.

Pourquoi non? Le Vicomte y pourroit conſentir;
Au moins, ſur cet hymen, daignez le conſentir.

Mr. BRICE *pere.*

Qui? moi!

LE MARQUIS.

Que pourriez-vous craindre?

Mr. BRICE *pere.*

Son aveu même.
Ce ſeroit y forcer ſa répugnance extrême.
Je ſerois ſon tyran plutôt que ſon ami.
De leurs feux mutuels je n'ai que trop gémi.

LE MARQUIS.

La circonſtance a lieu de vous ſervir d'excuſe.

Mr. BRICE *pere.*

Elle eſt contre moi ſeul. L'amitié vous abuſe.
Je me crois ſans reproche; en eſt-ce aſſez pour moi,
Si, par malheur, on peut n'y pas ajouter foi?
Je dis plus; je me perds, ſi j'en parle au Vicomte.

LE MARQUIS.

Par où?

Mr. BRICE *pere.*

Mon fils m'eſt cher; il le ſçait; il y compte:
Tout mon ſang eſt à lui; mais non pas mon honneur.
Puis-je m'intéreſſer à faire ſon bonheur,
Sans me rendre ſuſpect d'un projet infidele?
Le ſoupçon fait toujours une tache mortelle.

Digitized by Google

Avec son innocence on est deshonoré.
Un pere croit sa fille en un Cloître ignoré :
J'ai dû l'y déposer. Il se trouve, au contraire,
Qu'elle reste chez moi, que mon fils sçait lui plaire.
L'ignorance où j'étois de cette liaison
Peut-elle être une excuse aux yeux de la raison ?
Le Vicomte me doit accabler de reproche.
Je ne puis, sans frémir, soutenir son approche...
Mais le voici ; venez. .. Vous fuyez : eh ! pourquoi ?

LE MARQUIS.

J'ose vous en prier, ne comptez pas sur moi.
(*à part, en s'en allant.*)
Allons trouver son fils. (*Il sort.*)

Mr. BRICE *pere.*

En est-il si blâmable ?

SCENE II.

Mr. BRICE *pere*, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *regardant le Marquis qui s'en va.*

Est-ce là votre fils ? Il me paroît aimable.

Mr. BRICE *pere.*

Monsieur, ce n'est pas lui.

LE VICOMTE.

Ne le verrai-je pas ?

Mr. BRICE *pere.*

Non ; il est à la Cour, où je suivrai ses pas,

Digitized by Google

Pour la remercier des graces qu'on m'a faites.

LE VICOMTE.

Je vous retiens ?

Mr. BRICE *pere.*

Perdez ces craintes indiscrettes ;
Je n'irai que demain y remplir ce devoir.
Le jeune homme, Monsieur, que vous venez de voir ;
Qui m'a paru vous plaire, est de votre famille.
C'est à lui que j'avois destiné votre fille.
C'est le Marquis d'Arsant.

LE VICOMTE.

Il nous feroit honneur.
D'ailleurs, elle n'a pas le choix de son bonheur.
Elle seroit heureuse ! . . . Ah ! seroit-il possible !
Ma fille. . . . Pardonnez, si j'y suis si sensible ;
Sur un si grand trésor je n'avois pas compté.
Je la trouve charmante, & j'en suis enchanté,
Qu'elle est bien, à mes yeux, l'image de sa mere !

Mr. BRICE *pere.*

Puisse-t-elle vous être à jamais aussi chere.

LE VICOMTE.

Mais au Marquis d'Arsant vous voulez la donner ;
En l'état où je suis, voudra-t-il se borner ? . . .
Lorsque je risquai tout en faveur de ma flamme,
Mon bien fut dissipé. Les parens de ma femme
N'en ont-ils pas entr'eux partagé les débris ?
Mais ma conquête étoit pour moi d'un si grand prix,
Que, pour la conserver, j'ai laissé tout le reste.
Mon sort est demeuré dans cet état funeste.

Digitized by Google

Mr. BRICE *pere.*

Mais peut-être....

LE VICOMTE.

Comment ?

Mr. BRICE *pere, à part.*

Puis-je le lui cacher ?

LE VICOMTE.

Quel eſt donc ce myſtere ?

Mr. BRICE *pere, bas.*

Il faut me l'arracher.

(*haut.*)

Vos ayeux de tout tems ont connu notre zele.

LE VICOMTE.

Je vous l'ai déjà dit, je vous le renouvelle,
Perdons ce ſouvenir, & vivons en amis ;
Je ne veux rien de plus ; vous me l'avez promis.

Mr. BRICE *pere.*

J'obéis.

LE VICOMTE.

Pourſuivons. Ce que je viens d'entendre
M'annonce des ſecrets que je ne puis comprendre :
Vous ſçavez mes revers, & vous ſemblez douter....

Mr. BRICE *pere.*

Tous vos biens ſont rentrés : oui, vous pouvez compter.

LE VICOMTE.

Et par où ? Daignez donc m'en donner connoiſſance.

Mr. BRICE *pere.*

Eſt-il quelque limite à la reconnoiſſance
D'un de vos ſerviteurs ?

Digitized by Google

LE VICOMTE.

Monsieur, je vous entends.
Nos biens sont recouvrés, & c'est à vos dépens;
C'est vous qui les avez retirés de l'abîme.
Vous me pardonnerez un refus légitime.
Reprenez vos bienfaits, & ne m'en parlez plus;
Ils sont d'une nature à n'être pas reçus.
Votre amitié s'aveugle & passe les limites.

Mr. BRICE *pere.*

Je ne lui croyois pas des bornes si prescrites.
A l'égard de ces biens, je dois vous avertir
Qu'ils sont à votre fille; & je puis garantir
Qu'ils sont moins mes bienfaits que ceux de la fortune.

LE VICOMTE.

Eh! mais, par quelle voye? En avoit-elle aucune?

Mr. BRIGE *pere.*

Cet adorable enfant doit tout à son bonheur;
Au Ciel, qui la chérit, il faut en faire honneur.

LE VICOMTE.

En quoi donc?

Mr. BRICE *pere.*

Vous sçavez, & personne n'ignore
Les envois que j'ai faits du Couchant à l'Aurore;
Je l'ai mise de part: j'ajoute que jamais
Les retours n'ont si bien surpassé mes souhaits,
Que lorsqu'ils ont reçu son heureuse influence;
Et pour ne vous laisser aucune répugnance,
Je réclame aujourd'hui votre propre bienfait.
Souvenez-vous du don, que vous m'en avez fait.

Digitized by Google

Votre fille eſt à moi, vous me l'avez donnée;
J'ai pû, ſans votre aveu, changer ſa deſtinée,
Et la traiter au moins comme un de mes enfans.

LE VICOMTE.

Ma fille, (il faut céder; en vain je me défends,)
De la tendre amitié, reçois un nouvel être.
Diſpoſez de ſon ſort, vous en êtes le maître.
Que le Marquis d'Arſant devienne ſon époux.

Mr. BRICE *pere*, *à part*.

Ah! quel moment cruel!

LE VICOMTE.

Pourquoi ſoupirez-vous?

Mr. BRICE *pere*.

Le Ciel ſçait que ma joye en ſeroit infinie.
Puiſſions-nous obtenir l'aveu de Méranie!

LE VICOMTE.

N'auroit-elle pour lui que de l'éloignement?

Mr. BRICE *pere*.

Il auroit dû lui plaire; & malheureuſement
D'une fatale ardeur, qui m'étoit inconnue,
Pour un autre que lui, ſon ame eſt prévenue.

LE VICOMTE.

Sans votre aveu, Monſieur, elle a pû s'enflammer?

Mr. BRICE *pere*.

Les cœurs demandent-ils notre aveu pour aimer?

LE VICOMTE.

Vous me feriez penſer qu'elle aime au-deſſous d'elle.

Mr. BRICE *pere*.

Et voilà le ſujet de ma douleur mortelle;

Le

Le plus grand des malheurs que j'aurai de mes jours.
Ah ! comment ont-ils pû me cacher leurs amours ?

LE VICOMTE.

Mais le choix qu'elle a fait bleſſe donc bien ſa gloire ?

Mr. BRICE *pere.*

Il ne vous convient point.

LE VICOMTE.

Ah ! Ciel ! dois-je vous croire ?

Mr. BRICE *pere.*

Je les ai ſéparés, ils ne ſe verront plus.
J'ai tout ſacrifié ; je me flatte au ſurplus
Que vous en aurez moins de reproche à me faire.

LE VICOMTE.

Puis-je m'en prendre à vous ? ... Non ; Monſieur ; au contraire,
Vos avis, vos conſeils n'ont pû rien opérer.

Mr. BRICE *pere.*

De votre autorité je dois tout eſpérer.
Je l'ai fait avertir, & vous allez l'entendre.

LE VICOMTE.

Qu'elle n'eſpere rien du pere le plus tendre.
Mon ſang a juſqu'à moi coulé ſans s'altérer,
Qu'il périſſe plutôt que de dégénérer.
Vous ne l'exigerez jamais.

Mr. BRICE *pere.*

Non, je vous jure.

Digitized by Google

SCENE III.

MÉRANIE, LE VICOMTE, Mr. BRICE *pere.*

LE VICOMTE.

Ma fille, avez-vous pû me faire cette injure?

MÉRANIE.

Moi!

LE VICOMTE.

Je n'ignore rien; Monsieur m'a tout appris:
Il m'a dit à quel point votre cœur s'est mépris.

MÉRANIE.

Mon pere ce discours a de quoi me surprendre,
Sur-tout devant Monsieur.

LE VICOMTE.

J'ai peine à vous comprendre.
Ne le réclamez point, il n'est pas moins que moi
Courroucé de l'amour qui vous tient sous sa loi.
Nous nous réunissons contre vous l'un & l'autre,
Ne rougissez-vous pas d'un choix tel que le vôtre?

MÉRANIE.

Il faut donc me défendre... Ah! Ciel! tu m'es témoin
Que je n'ai jamais cru que j'en aurois besoin.
Mon choix se justifie assez bien de lui-même.
Oui, j'ai pris des liens dont le charme est extrême;

Digitized by Google

Et déjà dès long-tems j'aimois sans le sçavoir ;
Quand ma foible raison m'en fit appercevoir.
Pour éviter l'amour, il faudroit le connoître.
Que dis-je ? Est-il un âge où l'on en soit le maître ?
Mais tout ce qu'on reproche à présent à mon choix,
Ne l'eût-on pas trouvé légitime autrefois ?
Que vient-on aujourd'hui mettre dans la balance ?
Quand mon cœur a formé ce nœud qui vous offense,
N'est-ce pas sur la foi de mon fort apparent ?
Sçavois-je qu'il étoit, qu'il seroit différent ?
Et tant que j'ai vécu dans cette nuit profonde,
Qui couvroit mes destins, qu'étois-je dans le monde ?
Une orpheline en proye au plus triste abandon,
A la charge d'autrui, sans fortune, sans nom.
En ai-je été moins chere aux yeux qui m'ont charmée ?
Lorsque je n'étois rien, m'en a-t-il moins aimée ?
Cette fatalité qu'on oppose à nos vœux,
Veut-elle empoisonner la source de nos feux ?
Y faut-il immoler une double victime ?
Non, je ne rougis point ; ma flamme est légitime ;
J'ai pû donner mon cœur : il n'est point de retour ;
J'inspire & je ressens tous les feux de l'amour :
Ces feux sont devenus & mon ame & ma vie ;
Cruels, que voulez-vous que je vous sacrifie ?

Digitized by Google

SCENE IV. ET DERNIERE.

LE VICOMTE, MÉRANIE, Mr. BRICE *pere*, BRICE *fils*, *soutenu par* LE MARQUIS D'ARSANT, LAURETTE.

MÉRANIE, *à Brice fils.*

Venez me seconder; paroissez.

Mr. BRICE *pere*, *à son fils.*

Ah! grands Dieux!
Je vous ai défendu de paroître en ces lieux.

LE MARQUIS.

N'accusez point, Monsieur, sa désobéissance.
Si c'est vous offenser, j'ai pris sur moi l'offense.
(*à Brice fils.*)
Reprends courage, espere.

BRICE *fils.*

O secours impuissant!

LE VICOMTE.

C'est donc là....

BRICE *fils*, *au Vicomte.*

Permettez que l'amour gémissant
Soupire à vos genoux, & répande des larmes.
Je suis ce malheureux épris de tant de charmes.

Digitized by Google

Hélas ! mon seul mérite est de les adorer.
L'arbitre de mon sort ne sçauroit l'ignorer.

LE VICOMTE, *à Brice pere.*

Sa figure, d'ailleurs, me touche, m'intéresse.

BRICE *fils, au Vicomte.*

Vous connoissez l'amour. D'une égale tendresse,
D'un feu pareil au mien vous fûtes enflammé.
Vous sçavez, quand on perd ce qu'on a tant aimé,
Quelle est toute l'horreur de ce malheur extrême.
Prononcez. Qui peut mieux que l'infortune même,
Juger un malheureux ? Vous l'avez été.

LE VICOMTE.

Dieux !
Quelle image touchante offrez-vous à mes yeux !

BRICE *fils.*

Il est vrai que, malgré le sort qui m'est contraire,
Ce n'auroit pas été le premier téméraire
Que l'Amour & l'Hymen auroient favorisé ;
Mais je ne prétends pas en être autorisé,
Ni m'en faire aucun droit à la plus grande grace.
Du fond de mon néant, j'envisage l'espace
Que je ne puis franchir, à moins que vos bontés
Ne daignent m'élever jusques à vous.

LE VICOMTE.

Comptez
Que vous me pénétrez du regret le plus tendre.
Je vous plains.

BRICE *fils.*

Est-ce tout ce que j'en puis attendre ?

Digitized by Google

La pitié suffit-elle ? . . . Eh ! quoi ! vous soupirez !
Mes malheurs & mes maux sont-ils désespérés ?
N'est-il aucun remède ? Il faut donc que je meure !

LE VICOMTE, *à part.*

Que n'est-il aussi-bien. . . .

BRICE *fils.*

Suis-je à ma dernière heure ?

LE VICOMTE.

Méranie appartient à Monsieur, plus qu'à moi.
Il en a disposé ; son arrêt fait ma loi.

BRICE *fils, allant vers Méranie.*

Ma chere... Le respect m'empêche de poursuivre...
C'en est donc fait !

MÉRANIE, *se laissant aller dans les bras de Lauretti.*

Ah ! Ciel !

BRICE *fils, à Méranie.*

On me défend de vivre,
Et je vais obéir. . . . N'allez pas m'imiter.
(*montrant le Marquis.*)
Cet ami, mieux que moi, sçaura vous mériter :
Daignez vivre pour lui, qu'il possede vos charmes.
(*en se laissant aller dans les bras du Marquis.*)
Adore-les.

LE VICOMTE.

Que voit-je ? Ici tout est en larmes.

Digitized by Google

BRICE *fils, au Vicomte.*

Bientôt vous ne pourrez m'en refuser... Je fuis...
(à Mr. Brice pere.)
Adieu, mon pere : adieu ; vous n'avez plus de fils.

LE VICOMTE.

Qu'ai-je entendu ? Son fils !...

MÉRANIE, *vivement.*

C'eſt lui-même ; oui, mon pere.

LE VICOMTE.

(à Brice fils.) (au pere.)
Arrêtez..... Cher ami, pourquoi donc ce myſtere ?

Mr. BRICE *pere, à ſon fils.*

Malheureux, que viens-tu de faire ?

LE VICOMTE.

Il m'a tiré
D'une erreur qui m'auroit à jamais déchiré.
Vous me faites, Monſieur, une mortelle offenſe :
Le ſeul moyen qui s'offre à ma reconnoiſſance,
Si conforme à mes vœux, & ſi cher à mon cœur,
Vous voulez m'en priver.

Mr. BRICE *pere.*

Ecoutez-moi, Monſieur.

LE VICOMTE, *vivement, au fils.*

Pardonnez ma rigueur ; ma honte en eſt extrême.
(ſe retournant vers le pere.)
Donnez-moi votre fils. Qu'il devienne lui-même.

Digitized by Google

Votre plus grand bienfait. (*au fils.*) Oui, vous ſerez
le mien.
(*en l'embraſſant.*)
Renaiſſez dans mon ſein. Ma fille eſt votre bien.
Qu'il m'eſt doux qu'à vos yeux elle ait eu quelques
charmes.
Acceptez, avec elle, & mon nom & mes armes.
Heureux pere, cédez. O fortune! jamais
Tu n'as ſi bien placé ta gloire & tes bienfaits.

FIN.

Digitized by Google

LE RETOUR IMPRÉVU,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS;

Représentée par les Comédiens Italiens, en Juillet 1756.

Digitized by Google

ACTEURS.

Mr. ORONTE.

Mad. ORONTE.

ASTÉRIE, leur fille.

LE MARQUIS.

ARIMON.

HELENE, Suivante.

UN VALET DE CHAMBRE du Marquis.

ARLEQUIN, Valet d'Arimon.

La Scene eſt à la campagne, dans le château de Mr. Oronte.

Digitized by Google

LE RETOUR IMPRÉVU, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Mr. ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

Achez donc de polir un peu votre langage.
Toi, Oui, dût votre courroux contre moi s'exhaler,
Vous ne vous mettez point au cours du bel usage.
On nous juge d'après nos façons de parler.
Songez que ce n'eſt pas un avis chimérique,
Que nous ne ſommes plus dans nos conceſſions
Au fond de la triſte Amérique,
Où les belles expreſſions

Digitized by Google

N'abordent point, & sont à jamais ignorées
De ces malheureuses contrées.
Vous avez un modele exquis,
Une source, un trésor, un homme incomparable,
Et qui, de plus en plus, me paroît admirable.

Mr. ORONTE.

Vous voulez dire ce Marquis.
Sa bouche est un trésor de paroles dorées
Que j'avois toujours ignorées,
De petits mots éblouissans,
Où d'ailleurs rien ne manque, excepté le bon-sens,
Qu'il fuit avec un soin qu'il tient de la nature;
Ses propos sont faits comme lui;
Ils n'ont jamais été dans la bouche d'autrui.
Sa conversation ressemble à sa figure.
Mais vous en raffolez,

Mad. ORONTE.

Oui, je me fais honneur
Du profit que j'ai fait avec un si bon maître.

Mr. ORONTE.

Dieu me gard' d'un si grand bonheur.

Mad. ORONTE.

En effet, avec lui, j'ai pris un nouvel être:
Je n'étois qu'un tissu d'ignorance & d'erreur,
Avant notre retour en France,
Sçavois-je seulement faire une révérence?
Je me coiffois à faire peur.
J'étois, ainsi que vous, mise comme une horreur.

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

En quoi donc mon habit?...

Mad. ORONTE.

La couleur en est trop sombre:
Il faudroit l'arrondir, lui donner plus d'ampleur.
Eh! vous ne tenez pas plus de place qu'une ombre.

Mr. ORONTE.

Je m'habille pour moi, je parle sans façon:
Ainsi donc ce Marquis est fort joli garçon?

Mad. ORONTE.

Est fort joli garçon! Un Marquis!...

Mr. ORONTE.

Comme un autre.

Tant pis, s'il ne l'est pas.

Mad. ORONTE.

Quel langage est le vôtre?

Mr. ORONTE.

Celui du sens commun, celui de nos ayeux,
Et qui doit, ce me semble, être toujours le même.
Que diantre! il faudra donc, suivant votre système,
Ne se faire un jargon que de mots précieux,
Et syllabe à syllabe éplucher chaque terme,
Pour faire le Puriſte & le bel Orateur?
Non, non, dans son métier que chacun se renferme.
Je n'ai pas, Dieu merci, la rage d'être Auteur.
Ils sont assez sans moi; du moins je l'entends dire;
Car je ne pris jamais la peine de les lire.

Mad. ORONTE.

Eh! comment soutenir un pareil entretien?

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

Quand je parle, c'eſt moi ; je n'y mets rien du mien :
On m'entend.

Mad. ORONTE.

Ah ! que trop.

Mr. ORONTE.

(*fortement.*) Tout le reſte eſt frivole.
Ma femme, on ne va plus, à notre âge, à l'école.

Mad. ORONTE.

Ma femme !...

Mr. ORONTE.

Apparemment.

Mad. ORONTE.

Ah ! comme vous parlez !

Mr. ORONTE.

Depuis trente ans & plus n'êtes-vous pas ma femme ?

Mad. ORONTE, *avec dépit.*

Oui, je la ſuis, ſi vous voulez....
Je vous nomme Monſieur ; appellez-moi Madame.

Mr. ORONTE.

Es-tu folle ?

Mad. ORONTE, *aigrement.*

Allez-vous me tutoyer auſſi ?

Mr. ORONTE.

Sans doute, & l'amitié peut le permettre ainſi.

Mad. ORONTE.

Oh ! pour cela, Monſieur, je vous demande grace :
Devant le monde, au moins....

Mr. ORONTE.

Oh ! tout cecl me paſſe.

Digitized by Google

(*à part.*)
Maugrebleu des Marquis, s'ils se ressemblent tous.
Celui-ci met céans tout sans dessus-dessous;
Mais ce seroit bien pis, s'il plaisoit à ma fille.
(*à Madame Oronte.*)
Eh! bien, Madame Oronte; allons, soit, j'aurai soin...

Mad. ORONTE.

Madame Oronte!...

Mr. ORONTE.

Quoi?

Mad. ORONTE.

Mais il n'est pas besoin
De m'appeller ainsi par mon nom de famille.
Quand je serai Comtesse....

Mr. ORONTE.

Autre folie!

Mad. ORONTE.

Alors,
Il faudra m'appeller Madame la Comtesse...
A propos, avez-vous terminé?...

Mr. ORONTE.

Rien ne presse.
(*à part.*)
Avec leur bel usage, ils ont le diable au corps.
(*haut.*)
Comment, morbleu! la mode, ou plutôt la folie,
Entre un époux & sa moitié,
Ne permet ces doux noms d'amour & d'amitié,
Tous ces tons familiers, que dans la Bourgeoisie!
Parbleu, soyons plutôt & demeurons Bourgeois.

Digitized by Google

Puiſque l'amour & la nature,
Avec le ſens commun, ſont tombés en roture,
J'abjure ſans regret la nobleſſe & les loix
Qui défendent au cœur l'uſage de ſoi-même.
Serviteur à la qualité,
Si, ſans ſe dégrader, on ne peut, quand on aime,
Montrer ſa ſenſibilité.

SCENE II.

Mr. & Mad. ORONTE, LE VALET DE CHAMBRE DU MARQUIS.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je vous fais, à tous deux, mon humble révérence.
Le Marquis m'a prié de vous faire ſa cour.
J'allois paſſer chez vous, pour voir s'il y fait jour.

Mr. ORONTE.

Comme ailleurs.

Mad. ORONTE.

Que fait-il?

LE VALET DE CHAMBRE.

La toilette commence.

Mr. ORONTE.

La toilette?

Mad. ORONTE.

Sans doute.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah! qu'il eſt bon à voir,

Digitized by Google

Plus vermeil & plus frais que la rose naissante,
En robe légere & brillante,
Se contemplant à son miroir,
Au milieu de son monde & de son nécessaire !

Mr. ORONTE.

Qu'est-ce qu'un nécessaire ?

Mad. ORONTE, *à son mari.*

Eh ! bien, qu'allez-vous faire ?

Mr. ORONTE.

M'instruire.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah ! vous le sçavez bien.

Mr. ORONTE.

Je n'en ai, ma foi, pas la moindre connoissance.

Mad. ORONTE, *à son mari.*

Du moins cachez votre ignorance.

Mr. ORONTE.

En la cachant toujours, on n'apprend jamais rien.

Mad. ORONTE, *au Valet de chambre.*

Dites-lui qu'on l'attend.

LE VALET DE CHAMBRE.

J'y vole tout à l'heure.

Mr. ORONTE.

A propos, j'ai deux mots à te dire : demeure.

Mad. ORONTE.

Vous voulez vous entretenir....
Avec...

Mr. ORONTE.

Oui ; je suis populaire.

Digitized by Google

Ce drôle eſt un Docteur : allez, laiſſez-moi faire ;
J'ai mes raiſons.

Mad. ORONTE.

Je ſors : je n'y pourrois tenir.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

Mr. ORONTE, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

Que veut notre Bourgeois ?

Mr. ORONTE, *à part.*

Il ira lui redire,
Et le Marquis alors pourra ſe rebuter,
Et nous laiſſer en paix... Mais comment débuter ?
Commençons... (*haut.*) Couvre-toi... Tu l'es.

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

Il me fait rire.

Mr. ORONTE.

Je ſuis riche.

LE VALET DE CHAMBRE.

On le ſçait.

Mr. ORONTE.

Ma fille a des appas.

VALET DE CHAMBRE, *à part.*

Qu'importe !

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

Le Marquis voudroit être mon gendre.
Crois-tu qu'il ait pour elle une amitié bien tendre?

LE VALET DE CHAMBRE.

J'en jurerois bien. (*à part.*) Mais je ne gagerois pas. (*haut.*)
Est-ce que cet amour est encor à la mode?

Mr. ORONTE.

Parlons à cœur ouvert, cela m'est plus commode.
(*Le Valet de chambre lui offre du tabac.*)
Dis-moi; le Marquis t'aime?

LE VALET DE CHAMBRE.

Il me fait cet honneur.

Mr. ORONTE.

N'es-tu pas son Mentor?

LE VALET DE CHAMBRE.

J'ai quelque privilége:
J'étois comme son Gouverneur,
Lorsque nous étions au Collége.

Mr. ORONTE, *à part.*

Bel éleve, ma foi!

LE VALET DE CHAMBRE.

Nous nous sommes, tous deux,
Gardés depuis par convenance.

Mr. ORONTE.

Ah! par convenance.

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui; j'en fais ce que je veux.

Mr. ORONTE.

S'il est vrai qu'il ait mis en toi sa confiance,

Digitized by Google

Ne pourrois-tu le rendre un tant soit peu moins fat?

LE VALET DE CHAMBRE.

Le terme est un peu dur.

Mr. ORONTE.

N'allons point nous débattre
Sur le plus ou le moins : je n'en puis rien rabattre.

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

L'air de Cour l'effarouche.

Mr. ORONTE.

Eh ! bien, le résultat ?
Je vois ton embarras : eh ! parle sans contrainte ;
Il ne seroit plus rien, s'il cessoit d'être un fat. . . .

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

Il a tout deviné.

Mr. ORONTE.

N'est ce pas-là ta crainte ?
Eh ! qu'il soit moins que rien, plutôt que ce qu'il est.

LE VALET DE CHAMBRE.

Cela ne se peut pas ; non, Monsieur, s'il vous plaît.
Voyez, demandez-nous, Seigneur, toute autre chose,
Vous faut-il notre sang ?

Mr. ORONTE.

Eh ! qu'en ai-je besoin ?
Réforme-le, te dis-je, ou qu'il aille plus loin.

LE VALET DE CHAMBRE, *animé.*

Réformez donc aussi la mode : elle en est cause.
Dûssiez-vous encor plus vous en formaliser,
Il n'est ni plus ni moins que ce que sont les autres.
Un Marquis ira-t-il se singulariser ?

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

Quelles sottes raisons !

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous céderez aux nôtres,
Si vous pouvez m'entendre.

Mr. ORONTE.

Eh ! je ne suis pas sourd.

LE VALET DE CHAMBRE.

On est sage, on est fou, suivant le tems qui court.

Mr. ORONTE.

Comme il plaît à la Lune ?

LE VALET DE CHAMBRE.

A la mode regnante.
Le plus sage la suit, le plus heureux l'invente.
Par exemple, la mode est d'être bel-esprit :
Chacun differte, rime, écrit ;
On n'a jamais tant vû de brochures divines.
La mode est à présent des petites poitrines ;
On ne boit que de l'eau. Ce n'est plus le bon air
D'avoir, comme autrefois, de bons yeux, de voir clair ;
Tout le monde est aveugle & se sert de lorgnettes.
L'usage est, à présent, des habits radieux ;
Chacun se couvre de paillettes.
Nous reprocherez-vous, d'un air séditieux,
La révolution qui s'est faite au Théâtre ;
Et du goût ancien follement idolâtre,
Oserez-vous fronder notre goût dominant ?
On dansoit autrefois, on saute maintenant ;
La cabriolle est applaudie ;

Digitized by Google

Les Graces ne vont plus que par sauts & par bonds.
Voyez le ton nouveau qu'a pris la Tragédie :
On n'exprime plus rien qu'à force de poumons,
Et qu'en assourdissant les Loges, le Parterre.
Malheur à qui n'a pas une voix de tonnerre.
Aux efforts que l'on fait, à la peine qu'on prend,
On diroit qu'on joue en plein vent.
Voilà donc pour la mode.

Mr. ORONTE.

Oh ! je n'ai rien à dire.

LE VALET DE CHAMBRE.

Passons, examinons sans partialité,
Ce que, par esprit de satyre,
On appelle satuité.
Eh ! bien, ce n'est, au fond, que l'amour de la gloire,
Eh ! peut-on parvenir qu'on ne s'en fasse accroire ?
A quoi bon la simplicité ?
Avec une existence unie & toute ronde,
Est on même apperçu dans la société ?
Du moins, par le contraire, on brille dans le monde ;
Par les airs qu'on s'y donne, on s'y fait remarquer ;
On en impose enfin....

Mr. ORONTE.

Aux sots... C'est se moquer, Serviteur.

LE VALET DE CHAMBRE.

Excusez, le zele m'en impose ;
Mais voyez le Marquis, il plaidera sa cause

Plus dignement que je n'ai fait.

Mr. ORONTE.

Je le crois ; car il est bien plein de son sujet.

(*Le Valet de chambre sort.*)

SCENE IV.

Mr. & Mad. ORONTE, LE MARQUIS, *une lorgnette à la main.*

Mr. ORONTE,

Nous voilà seuls : avant qu'on vienne nous distraire,
Parlons entre nous trois. (*au Marquis.*) Ma fille a sçu vous plaire...

Mad. ORONTE.

Eh ! Marquis, à propos, comment s'est donc passé
Ce grand soupé d'hier?

Mr. ORONTE.

A propos bien placé !

Mad. ORONTE.

Contez-nous donc....

Mr. ORONTE.

Allons aux choses principales.

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

Vous riez.

LE MARQUIS.

Oui, je ris de voir que, de nos jours,
Les Dunes, Préfalé, les Ardennes, Cabours,

Digitized by Google

Pour bien des gens encor, ſont des Terres Auſtrales.
Tout étoit de ſon crû, juſqu'au triſte mouton,
Excepté le doyen des lievres du canton,
Qu'un vieux limier boiteux avoit pris à la courſe.

Mad. ORONTE, *en riant.*

Le Marquis eſt charmant! Je vous plains cependant.

LE MARQUIS.

Pas la moindre primeur, pas la moindre reſſource.
Eh! le moyen de mettre un morceau ſous la dent!

Mr. ORONTE, *à part.*

Nous n'irons point au but. (*haut.*) Eh! daignez donc permettre...

LE MARQUIS.

Auſſi j'en ſuis ſorti; mais, au pied de la lettre,
Ce qu'on appelle à jeun, mort de rire & de faim.
Vous auriez fait de même.

Mad. ORONTE.

Oh! rien n'eſt plus certain.

Mr. ORONTE, *à part.*

Bon! ne voilà-t-il pas ma folle!

LE MARQUIS, *myſtérieuſement.*

Ne me décelez pas.

Mad. ORONTE.

Moi! non.

LE MARQUIS.

Quel Cuiſinier!
Mais je n'en voudrois pas pour mon Palefrenier.
Quoiqu'on l'ait fort vanté, ce n'eſt, ſur ma parole,
A l'intention près, qu'un franc empoiſonneur.

Mr.

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

C'étoit pourtant le mien.

LE MARQUIS.

D'honneur ?

Mr. ORONTE.

Oui, je l'avois prêté.

LE MARQUIS.

Je ne sçaurois vous croire.

Mr. ORONTE.

Je l'ai depuis trente ans ; le fait n'est pas nouveau.

LE MARQUIS.

Mais il étoit donc ivre. On l'aura trop fait boire.

Mr. ORONTE.

Non : il est à la mode, il ne boit que de l'eau.

Mad. ORONTE.

En fait de bonne chere, êtes-vous un bon juge ?
Vous sied-il d'en parler, vous-même, à qui, sur-tout,
Un appétit bourgeois tient toujours lieu de goût ?
Oui, Monsieur, sa cuisine est du tems du déluge :
Elle tombe de vétusté.
On vit chez vous de ce qu'on mange ;
Pas un mets qui ne soit de toute antiquité.
Je ne sçais rien de plus étrange.
Oui, je veux qu'il sorte demain.
Vous, Marquis, j'en veux un qui sorte de votre main.
En femmes, qu'aviez-vous ?

LE MARQUIS.

Ah ! qui pourroit le dire ?

Digitized by Google

Mad. ORONTE.

Chacune, pour vous plaire, a redoublé d'attraits;
Sur-tout la vieille Silvanire.

LE MARQUIS.

Vieille! Elle a plus de dents qu'elle n'en eut jamais.

Mad. ORONTE, *en riant.*

Il est vrai. . . Parlez-moi de la sublime Aglaure.

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup de respect pour sa sublimité.

Mad. ORONTE.

Comment la trouvez-vous?

LE MARQUIS.

Comme ça.

Mad. ORONTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

A vous dire la vérité,
C'est une créature indolente & maussade,
Qui voudroit, au moyen de son air languissant,
Passer pour être tendre, & qui n'est rien que fade.

Mr. ORONTE.

Bon! je vous remercie, avec elle, en passant:
Aglaure est ma parente.

LE MARQUIS.

Eh! morbleu, tout le monde,
Monsieur, a donc l'honneur de vous appartenir?

Mr. ORONTE.

Excusez....

Mad. ORONTE.

Vous étiez si pressé de finir,
Et vous n'avancez rien.

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

A l'autre, qui me gronde!
Mais enfin, brisons là-dessus.
Ma fille est ce que j'ai de plus cher dans la vie.

Mad. ORONTE, *aigrement.*

Il faudroit pour cela que je ne fusse plus.
Vous attendrez encor, je vous le certifie.

Mr. ORONTE.

Mais, que diable! allez-vous m'interrompre toujours!

Mad. ORONTE.

Eh! poursuivez, on vous écoute.
(*au Marquis.*)
Il va tenir de beaux discours!

Mr. ORONTE, *au Marquis.*

Ma fille est tout mon bien, & vous l'aimez sans doute?

LE MARQUIS.

Peut-on la voir sans l'adorer?
Vous me faites affront.

Mr. ORONTE.

C'est beaucoup l'honorer;
Monsieur; & je vous remercie.
Mais ce n'est pas assez: mon amour paternel
Voudroit que, dans un nœud qui doit être éternel,
Elle pût rencontrer le bonheur de sa vie.
Pour le lui procurer, le moyen le plus doux
Seroit de lui laisser le choix de son époux.

Mad. ORONTE.

Vraiment, la complaisance est grande.
Monsieur, lorsque les miens m'ont unie avec vous,
Ai-je *été* consultée? Ah! je vous le demande?

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

Paſſons ſur cet événement,
Si votre fille vous eſt chere.
Mais cette complaiſance eſt le devoir d'un pere;
Si-tôt qu'il agit autrement,
Il manque à la nature, il ſe manque à lui-même.
Dans ſes enfans, c'eſt ſoi qu'on aime.
N'abuſons point des droits que nous avons ſur eux;
Ils ne nous ſont donnés que pour les rendre heureux.

SCENE V.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE, UN PETIT COURIER, *avec un gros paquet de lettres.*

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce?... Vous permettez, Madame...

Mad. ORONTE.

Faites, faites.

LE MARQUIS, *en décachetant ſes lettres.*

C'eſt le Duc... c'eſt le Prince... Ah! quelle eſt celle-ci?
La liſte du Marly.

Mad. ORONTE.

Sans doute, vous en êtes?

LE MARQUIS.

Non, pour cette fois, Dieu merci.

Digitized by Google

Je n'ai pas demandé. Ce sont les premiers gages
Du tendre attachement. . . .

Mad. ORONTE.

Tant mieux.

LE MARQUIS, *continuant à parcourir le paquet.*

Le journal de la Cour, ses courses, ses voyages,
Les emplois à donner, les morts, les mariages :
Le reste est fort peu curieux.

(*Le Courier sort.*)

SCENE VI.

LES MÊMES.

LE MARQUIS, *sans regarder Mr. Oronte.*

Eh ! bien, vous disiez donc? . . .

Mr. ORONTE.

Qu'il faut plaire à ma fille. . .

LE MARQUIS.

Ceci s'adresse à moi ; c'est à brûle-pourpoint.

Mr. ORONTE.

Et sans ce préalable, on ne me fera point
L'honneur d'entrer dans ma famille.

LE MARQUIS.

Retranchons entre nous tous discours superflus.
Est-ce un avis, est-ce un refus?
Quand Monsieur m'avertit que, pour être son gendre,
Il faut plaire à sa fille, il semble un peu douter
Qu'elle parvienne à me goûter,
A m'accorder l'honneur du retour le plus tendre.

Digitized by Google

Mad. ORONTE.

Tout autre n'auroit point de doute là-dessus.

LE MARQUIS, *en ricanant.*

Et voilà ce qu'on gagne avec la modestie.
Vous êtes pris au mot, vous n'en reveniez plus:
Vous ne me ferez point vaincre l'antipathie
Que j'ai pour me vanter. Je vous renvoye à ceux
Qui m'ont vû figurer dans l'Empire amoureux.
A quelque envieux près, à quelque esprit caustique,
Voyez, informez-vous. Si j'ai plû quelquefois,
Je n'ai jamais été le crier sur les toîts.
On n'en a rien appris que par la voix publique.
Si, dans un certain monde, il en est mention,
La renommée a fait cette indiscrétion.

Mad. ORONTE.

Très-bien. Mais peut-on mettre, en parlant de soi-même,
Plus de dignité?

Mr. ORONTE, *à part.*

Rien n'est plus désespérant.

Mad. ORONTE.

Elle vous aimera. Que dis-je? Elle vous aime:
Je sens que l'on pourroit en être le garant.

Mr. ORONTE.

Je ne sçais; mais, avant notre retour en France,
Elle aimoit.

LE MARQUIS.

Ah! j'ai donc un rival?

Mad. ORONTE.

Il est mort.

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

Mais elle n'en ſçait rien : elle eſt dans l'eſpérance.

Mad. ORONTE.

Pourquoi, depuis trois mois, lui cachez-vous ſon ſort?

Mr. ORONTE.

C'eſt un coup ſi crûel, elle a le cœur ſi tendre,
Que je ne ſçais comment m'y prendre.
Hélas! elle mourroit peut-être entre mes bras,
D'autant plus que la perte eſt preſque irréparable.

LE MARQUIS.

Monſieur, quel étoit donc cet homme incomparable?

Mad. ORONTE.

C'étoit un habitant du pays de là-bas,
Un homme de ſon choix.

LE MARQUIS.

Etoit-il Gentilhomme?

Mad. ORONTE.

Oui, oui.

LE MARQUIS.

Vous l'appellez?

Mad. ORONTE.

Un Monſieur Arimon?

LE MARQUIS.

Arimon, dites-vous?

Mr. ORONTE.

C'eſt ainſi qu'on le nomme.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

Mad. ORONTE.

Connoiſſez-vous ce nom?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Etoit-il un peu riche ?

Mr. ORONTE.

On ne peut davantage.

LE MARQUIS.

Bien sûrement ?

Mr. ORONTE.

Il laisse un très-gros héritage.

LE MARQUIS.

Il est mort ?

Mr. ORONTE, *tirant une lettre.*

En voici l'avis.

LE MARQUIS.

Bon !

Mr. ORONTE.

C'est un fait.

Mad. ORONTE.

Il faut pourtant finir. Donnez-moi cette lettre : J'imagine un moyen qui, sans vous compromettre, Peut instruire Astérie.

Mr. ORONTE.

Ah ! que j'en crains l'effet !

Mad. ORONTE.

N'en craignez rien. .. Marquis, je vous la recommande.

LE MARQUIS, *d'un air indifférent.*

Arrangez vous ensemble, & faites pour le mieux.

Mad. ORONTE.

On vient ; nous vous laissons.

(*Mr. & Madame Oronte sortent.*)

SCENE

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE VALET DE CHAMBRE.

LE MARQUIS.

C'est toi que je demande.
Partons, courons, volons.

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous voilà bien joyeux !

LE MARQUIS.

Ah ! s'il est dans Paris d'équipages plus lestes,
Si tous mes gens n'ont pas au moins six pieds de haut,
Je veux qu'on me persifle. A propos, il me faut
Deux des plus grands Danois, deux Coureurs des plus prestes,
En trousse argent & or ; & de plus, pour pendans,
Deux Hussards fourrez jusqu'aux dents.

LE VALET DE CHAMBRE.

Que voulez-vous donc faire ? Une Ménagerie ?

LE MARQUIS.

Ah ! que je vais mener une brillante vie !
Je veux jouer gros jeu, donner de fins soupers.
Parbleu, mes créanciers seront bien attrappés !

LE VALET DE CHAMBRE.

De quoi ?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

D'être payés. Je te donne à toi-même
Deux, trois, quatre, cinq cens écus de pension.

LE VALET DE CHAMBRE.

Avec votre permission,
Où prendrez-vous de quoi ?

LE MARQUIS.

Mon embarras extrême
Est à présent d'avoir un bon Maître d'Hôtel.
Que tu ferois, mon cher, un habile mortel ! . . .
Tiens, je t'adorerois, si tu pouvois. . . .

LE VALET DE CHAMBRE.

Quoi faire ?

LE MARQUIS.

Me débaucher celui de cet homme d'affaire,
Et son Brûleur de sucre.

LE VALET DE CHAMBRE.

Il les paye au-delà. . . .

LE MARQUIS.

Eh ! faquin, que vous fait cela ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Le beau-père futur a donc bien fait la chose ?
Il avoit de la peine à se déterminer.
Je n'ai pas nui, Monsieur, à la métamorphose.
La nôce, quand ?

LE MARQUIS.

Jamais.

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous voulez badiner.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Le pere eſt un Bourgeois, la mere eſt une folle,
Et la fille n'eſt qu'une idole.
Il n'y faut plus penſer, ne ſongeons qu'à partir,
Qu'à quitter leur triſte campagne.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah! Monſieur, ce ſont donc tous châteaux en Eſpagne
Qu'avec de ſi grands frais vous venez de bâtir?
Vous voilà bien logé.

LE MARQUIS.

Rien n'eſt moins chimérique.
Je ſuis riche; & tu peux t'arranger là-deſſus.
Un parent que j'avois au diable; en Amérique,
Que je ne vis jamais, que je ne verrai plus,
Cet homme eſt mort, & j'en hérite.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ne voulez-vous point m'attrapper?

LE MARQUIS.

Qu'il eſt doux d'hériter! Quel plaiſir de draper!

LE VALET DE CHAMBRE.

Vive les parens morts; ils ont bien du mérite.

LE MARQUIS.

Il me laiſſe un gros bien qu'il avoit amaſſé.
Le plus bouffon de l'aventure,
C'eſt celui qui devoit épouſer ma future.
Laiſſons la Pénélope au pauvre trépaſſé.

LE VALET DE CHAMBRE.

Avant d'y renoncer, ſçachons ſi l'héritage....

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Il eſt conſidérable : Oronte en eſt inſtruit ;
Et je n'en veux pas davantage.
Pour l'aller recueillir, partons à petit bruit.

LE VALET DE CHAMBRE.

Abondance de bien n'eſt jamais inutile.

LE MARQUIS.

Eh ! ſçachons nous borner, Philoſophe imbécille ;
Dans notre liberté renfermons nos deſirs :
Je ne vendrai jamais la mienne qu'aux plaiſirs.
Va mettre à mon départ les ordres néceſſaires,
Tout délai peut être imprudent.

LE VALET DE CHAMBRE.

Monſieur....

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

LE VALET DE CHAMBRE.

J'entends aſſez bien les affaires,
Ne prenez point d'autre Intendant. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, LE MARQUIS.

ARLEQUIN.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Que me veut-on ? qu'as-tu donc à me dire ?

ARLEQUIN *fait des révérences.*

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Parle, parleras-tu, faquin?
Mais sa figure me fait rire.

ARLEQUIN.

Apprenez, s'il vous plaît, qu'on me nomme Arlequin.
Peut-on vous faire une demande?

LE MARQUIS.

Approche.

ARLEQUIN, *en le considérant.*

Il est éblouissant.
(*en le flairant.*)
Il me porte à la tête.

LE MARQUIS.

Il est réjouissant.

ARLEQUIN, *lui éternuant au nez.*

Excusez la liberté grande.
Est-ce ici l'habitation?...

LE MARQUIS.

De qui?

ARLEQUIN.

Du bon Monsieur Oronte.

LE MARQUIS.

Oui.

ARLEQUIN.

Quelle consolation! (*Il rit.*)

LE MARQUIS.

D'où te vient une joye & si vive & si prompte?

ARLEQUIN.

Je pourrai donc encor embrasser, Dieu merci,
Le bon Monsieur Oronte, & sa femme, & sa fille,

Digitized by Google

Et ma petite Hélene, & toute la famille,
Et vous-même, Monsieur, aussi.
(Il lui saute au col, & il l'embrasse encore.)
J'embrasserois le diable.

LE MARQUIS, *en se débarrassant de lui.*

Eh ! mais, c'est une rage.
(En se rajustant.)
Il m'a tout dérangé.

ARLEQUIN.

Je gage
Qu'ils auront tous autant de joie à me revoir.
(Il s'attriste.)
Hélas ! je reviens seul, & sans mon jeune Maître...

LE MARQUIS.

Sans ton Maître ! Peut-on sçavoir
Quel étoit ton patron ?

ARLEQUIN, *en pleurant.*

Le meilleur qui puisse être.
Il me semble toujours qu'il est mort d'aujourd'hui.
(Il éclate en sanglots.)
Eh ! qu'avois-je besoin d'en échapper sans lui ?

LE MARQUIS.

Il a du sentiment.

ARLEQUIN.

C'est toute ma richesse.
Nous venions épouser chacun notre Maîtresse.

LE MARQUIS.

(à part.) *(haut.)*
Seroit-ce ?... Instruis-moi de son sort.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Un naufrage....

LE MARQUIS.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Nous attendoit au port.

LE MARQUIS.

Après?

ARLEQUIN.

Tout a péri, les biens avec la vie.

LE MARQUIS.

Tout ſon bien?

ARLEQUIN.

Nous l'avions mis en argent comptant.

LE MARQUIS.

En argent, dis-tu?

ARLEQUIN.

Tout autant.

Un débris m'a ſauvé, ſans que j'en euſſe envie;
Car j'avois vû périr, malgré moi, mon patron.
Vous en êtes touché: c'eſt être un galant homme.

LE MARQUIS, *pénétré de douleur.*

Ton Maître apparemment s'appelloit Arimon?

ARLEQUIN.

Qui vous l'a dit, Monſieur? C'eſt ainſi qu'on ſe nomme.

LE MARQUIS.

Quelle imprudence à lui de mettre tout ſon bien
A la merci des flots!

ARLEQUIN.

On y met bien ſa vie.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Rien n'eſt plus différent.

ARLEQUIN.

Menez-moi, je vous prie,
A l'habitation...

LE MARQUIS, *à part.*

Les regrets n'y font rien.
J'aurai fait un beau ſonge. Eh ! bien, au bout du compte,
Mon pis-aller ſera la Demoiſelle Oronte.
Allons, puiſqu'il le faut, ſans attendre plus tard,
Mettre un contre-ordre à mon départ.

(*Il ſort.*)

ARLEQUIN.

Oh ! là donc... Eh ! Monſieur... C'eſt en vain que j'inſiſte.
Il va plus vîte que le vent.
Je le ſuivrai bien à la piſte;
Et c'eſt pour m'annoncer qu'il va toujours devant.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *accablant son Maître de caresses.*

Mon maître... Mon ami... Le Ciel me le renvoye.
Mon cœur ne se sent pas de joye.

ARIMON.

Je te suis obligé.

ARLEQUIN, *recommençant.*

Je ne puis me lasser
De vous le témoigner, & de vous embrasser.

ARIMON.

Oui, je suis échappé. Mais à quoi sert la vie?

ARLEQUIN.

A tout. Vivons toujours : qui n'est plus, a grand tort;
Il n'est rien pis que d'être mort.

ARIMON.

Hélas! si je vivois, c'étoit pour Astérie.
Tout ce que j'ai perdu pourroit se réparer;
Mais son cœur que j'avois, sa main qui l'alloit suivre,
Sont des biens qu'à nul autre on ne peut comparer.
Je renais pour les perdre : est-ce un bonheur de vivre?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Comment ?

ARIMON.

Tu viens de voir mon trop heureux rival.

ARLEQUIN.

Cet astre que j'ai vû paroître ?

ARIMON.

Ah ! j'ai reçu le coup fatal.
Je me suis informé, sans me faire connoître.
Peut-être, pour jamais, je perds tout aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Et ma petite Hélene ?

ARIMON.

Epouse un homme à lui.

ARLEQUIN.

Oh ! que nenni, Monsieur : vous me la donnez belle !
Elle m'auroit trahi ! Non, je n'en ai pas peur :
L'air du pays n'a point opéré sur son cœur ;
Et qui m'aime une fois, ne peut m'être infidelle.

ARIMON.

La Maîtresse l'est bien.

ARLEQUIN.

Mais vous m'ouvrez les yeux.
Eh ! eh ! cela pourroit bien être :
Je sçais ce que sur nous peut l'exemple d'un Maître ;
Si vous ne valiez rien, je ne vaudrois pas mieux.
La vôtre aura gâté la mienne.
La nôce n'est pas faite, ils pourront s'abuser ;
Je la garantis veuve avant que d'épouser.

Digitized by Google

ARIMON.

Ah ! mon cher Arlequin, quelle idée eſt la tienne ?

ARLEQUIN.

Du courage, Monſieur. Eh ! faites comme moi.

ARIMON.

Peut-être toutes deux ſont dans la bonne foi.

ARLEQUIN.

Non, non.

ARIMON.

On nous croit morts.

ARLEQUIN.

Qu'importe ?

Beau prétexte à donner pour les juſtifier !
Et quand, pour un moment, Hélene ſeroit morte,
Aurois-je mis ſi peu de tems à l'oublier ?
Elle auroit vû quel deuil j'aurois mené pour elle.

ARIMON.

Voyons du moins encor chacun notre infidelle.

ARLEQUIN.

Oui, nous les confondrons.

ARIMON.

Elles pourroient nous fuir.
Cachons-nous avec ſoin, pour ne nous pas trahir.

ARLEQUIN.

Pour les deux plus grandes ingrates,
Pourquoi tant de ménagemens ?
J'accablerois nos ſcélérates,
A la barbe de leurs Amans.

ARIMON.

Non, mettons-nous en ſentinelle.
O Ciel ! quelle attente mortelle !

Digitized by Google

Supposons que son cœur ne soit pas dégagé,
Pourrois-je en profiter ? Ma fortune a changé.
Je n'ai plus d'autre bien à faire à ce que j'aime.
Laissons-la librement disposer de son sort.
Si tu la vois, dis-lui toujours que je suis mort.

ARLEQUIN.

Oh ! ma foi, dites-le vous-même,
On vous en croira mieux.

ARIMON.

Il ne me convient plus
De te rien ordonner ; mais enfin, je t'en prie,
Arlequin ; je n'ai pas mérité tes refus.

ARLEQUIN.

Je me rends ; laissez-moi. J'entends un bruit confus,
Épions, & voyons.

(*Arimon se cache derriere une palissade.*)

SCENE II.

HÉLENE, LE VALET DE CHAMBRE, ARLEQUIN, *derriere la palissade.*

LE VALET DE CHAMBRE, *à Hélene.*

Un mot, je vous supplie.

HÉLENE.

Ma Maîtresse m'attend.

LE VALET DE CHAMBRE.

Puisqu'elle vous attend,
Vous pouvez rester un instant ;

Digitized by Google

Ne fût-ce qu'en faveur d'une bonne nouvelle.

HÉLENE.

Eh ! bien, voyons donc, quelle eſt-elle ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Nous devions aujourd'hui retourner à la Cour.

HÉLENE.

Et vous partez ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Eh ! mon, friponne que vous êtes.
Malgré l'ennui bourgeois qui regne en ces retraites,
Quoique notre élément ſoit dans le plus grand jour,
Un contre-ordre eſt venu de la part de l'Amour.

HÉLENE, *à part.*

De quoi ſe mêle-t-il ? Eſt-ce là ſon affaire ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Vous nous fixez dans ce ſéjour.

HÉLENE.

Ah ! c'eſt par trop d'honneur qu'il vous plaît de nous faire.

LE VALET DE CHAMBRE.

Encor plus de plaiſir ?

HÉLENE.

A peu près, tout autant.

LE VALET DE CHAMBRE.

Que, d'un aveu ſi doux, j'ai lieu d'être content !

HÉLENE.

Monſieur, à vous permis.

LE VALET DE CHAMBRE.

Comment donc, la Petite ?

Digitized by Google

Mais rien n'eſt plus finement dit.
Sçavez-vous qu'à la Cour on n'a pas plus d'eſprit ?

HÉLENE.

Si l'ingénuité pouvoit être un mérite...

LE VALET DE CHAMBRE.

Sans doute, mignonne.

HÉLENE.

En ce cas,
La mienne eſt à votre ſervice,
Et je ne l'épargnerai pas.
Vous l'allez voir.

LE VALET DE CHAMBRE.

J'entends.

HÉLENE.

Peut-être.

LE VALET DE CHAMBRE.

Quel délice !

ARLEQUIN, *derriere le Théâtre.*

Mais voyez, voyez comme elle ſe laiſſe aimer !

HÉLENE.

Je vous dis....

LE VALET DE CHAMBRE.

Rendons-nous, l'un à l'autre, les armes.
Dites un mot, je vais aimer.
Oui, vos beaux yeux ont ſeuls le droit de m'enflammer.

HÉLENE.

Vous en imaginez les charmes.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je ſens que l'appétit d'aimer vient en aimant,
Sur-tout lorſque l'eſpoir en bannit les allarmes.

Digitized by Google

A compter de ce doux moment,
Je puis donc me laisser aller tout doucement
Au plaisir d'aimer & de plaire?

HÉLENE.

La date n'y fait rien.

LE VALET DE CHAMBRE.

Autre aveu plus charmant.

HÉLENE, *à part.*

Mais, avec un fat, comment faire,
Pour s'en débarrasser? Il faut donc l'assommer.
Essayons. (*haut.*) Vous m'aimez?

LE VALET DE CHAMBRE.

Eh! oui, ma chere Hélene.

ARLEQUIN, *derriere le Théâtre.*

Eh! oui, ma chere Hélene!

HÉLENE.

On vient de me nommer.

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est un des perroquets dont la maison est pleine,
Qui, sans doute, ici près répete sa leçon.

HÉLENE.

Mais cette voix me semble avoir un certain son.

ARLEQUIN, *à part, sortant d'embuscade.*

Je vais t'en donner d'une, & changer de ramage.

LE VALET DE CHAMBRE, *en prenant une des mains d'Hélene.*

Laissons-le caqueter; recevez mon hommage.

ARLEQUIN, *le battant.*

C'est donc vous, Monsieur le faquin?

Digitized by Google

LE VALET DE CHAMBRE.

Qui vive ?

ARLEQUIN.

Un mort.

HÉLENE,

O Ciel ! c'eſt l'ame d'Arlequin.

(*Elle s'enfuit.*)

LE VALET DE CHAMBRE.

Ma foi, contre les morts, je n'ai point de courage.

SCENE III.

ARLEQUIN, *ſeul.*

Va porter ailleurs ton caquet.
J'aurois dû l'aſſommer ; il y va trop du nôtre.
Me prendre pour un mort, ou pour un perroquet,
Quand je n'ai, de mes jours, été ni l'un ni l'autre.
Je veux achever ce coquin,
Quoiqu'il n'en vaille pas la peine ;
Et nous lui laiſſerons enſuite ſon Hélene.
Cherchons.

(*Il ſort.*)

SCENE

Digitized by Google

SCENE IV.

ASTÉRIE, HÉLENE.

HÉLENE.

Oui, j'ai vû l'ombre ou l'ame d'Arlequin. Je ne ſçais pas laquelle; elle étoit en furie.

Alors le plus mortel effroi
M'a priſe, & je me ſuis enfuie.

ASTÉRIE.

Avec tes revenans, tu te moques de moi.

SCENE V.

ASTÉRIE, HÉLENE, ARLEQUIN *qui revient.*

HÉLENE.

Encor?... Miſéricorde!... Ah! le Ciel te confonde. Ne le voilà-t-il pas?

ASTÉRIE.

Arlequin, c'eſt donc toi?

ARLEQUIN.

Que trop.

HÉLENE.

Quels yeux hagards! Il ſort de l'autre Monde.

Digitized by Google

ASTÉRIE.

Approche, touche.

HÉLENE.

Ils font semblant d'avoir un corps.
Fuyons.

ASTÉRIE.

Eh ! non, quelle folie !

HÉLENE.

Je suis morte.

ASTÉRIE.

Arlequin, dis-moi donc, je t'en prie,
Qu'as-tu fait de ton Maître ?

ARLEQUIN.

Heureux ceux qui sont morts !
Ah ! vous ne valez pas mieux qu'elle.
(*Se retournant vers Hélene.*)
Je voudrois n'être plus, trop inique femelle ;
Je reviendrois exprès pour te tordre le cou.

HÉLENE.

Parle, est-ce que la mort te trouble la cervelle ?

ASTÉRIE.

Arlequin....

ARLEQUIN.

Je ne suis ni trépassé, ni fou.
Je suis bien pis ; je suis l'Amant d'une infidelle.

ASTÉRIE.

Mais encor ?

ARLEQUIN.

Ceux qui ne sont plus
Sont rarement les plus à plaindre.

Digitized by Google

ASTÉRIE.

Tout ce que j'entrevois eſt beaucoup plus à craindre.
En joignant cette lettre à ſes diſcours confus,
Tous mes ſens ſont glacés juſqu'au fond de mon ame.
J'ai d'abord ſoupçonné ma mere & le Marquis
De m'avoir, en ſecret, donné ce faux avis,
Pour mieux autoriſer leurs deſſeins & ſa flamme.
J'entrevois mon cruel deſtin.

(Elle reſte un moment ſans parler.)

(à Arlequin.)

Ce naufrage eſt donc ſûr?

ARLEQUIN.

Il n'eſt que trop certain.

ASTÉRIE.

Qu'entends-je?

ARLEQUIN.

Oui, tous les deux nous avons fait naufrage:
Il a péri d'abord. C'étoit un bel orage.

ASTÉRIE.

Ah! voilà donc l'effet de ces preſſentimens
Dont l'horreur m'a tant pourſuivie!
Ils étoient vrais; c'étoit en ces affreux momens
Qu'Arimon terminoit ſa déplorable vie;
Que, ſans ſçavoir pourquoi, j'ai verſé tant de pleurs.
Notre cœur prévoit ſes malheurs.
C'en eſt fait, j'y ſuccombe.

(Elle tombe ſur un gazon.)

ARLEQUIN.

Avertiſſons mon Maître.

(Il ſort.)

Digitized by Google

SCENE VI.

ASTÉRIE, HÉLENE.

HÉLENE.

Je n'ai perſonne ici. Comment la ſecourir ?
Ah ! ma chere Maîtreſſe !

ASTÉRIE, *en s'évanouiſſant.*

Eh ! laiſſe-moi mourir.

SCENE VII.

HÉLENE, ARIMON, ASTÉRIE *évanouie.*

HÉLENE.

Que vois-je ? Hâtez-vous de vous faire connoître.

ARIMON.

Va, j'ai tout entendu. Dieux ! quelle eſt ma terreur !
Ses beaux yeux ſont fermés. Ah ! ma chere Aſtérie,
Si vous viviez pour moi, revenez à la vie.
Tout ce que vous aimez vient vous tirer d'erreur.
Reprenez, à ma voix, l'uſage de vos charmes.
Ah ! Dieux ! je les perdrois, pour être trop aimé !

HÉLENE.

Elle reſpire.

Digitized by Google

ASTÉRIE.

Hélas !...

HÉLENE, *à Arimon.*

Soyez moins allarmé.

ARIMON, *aux pieds d'Astérie.*

Pour qui répandez-vous ces précieuſes larmes ?
Celui que vous pleurez embraſſe vos genoux.

ASTÉRIE.

Qu'entends-je ?... Qui me parle ?... Arimon, eſt-ce vous ?

ARIMON.

Oui, c'eſt moi.

ASTÉRIE.

Votre amour me rend à la lumiere ;
Je vivrai du plaiſir de vous être encor chere.
Que dis-je ?... Sçavez-vous ?... Hélas !...

ARIMON.

Je crains....

ASTÉRIE.

Mais n'empoiſonnons pas
L'inſtant de la plus douce yvreſſe
Dont l'Amour ait jamais fait jouir deux Amans ;
Ne ſentons rien de plus dans ces premiers momens,
Ils ne s'écouleront qu'avec trop de viteſſe.

ARIMON.

Il n'eſt donc que trop vrai....

HÉLENE.

Doucement, s'il vous plaît.
J'entends là quelque bruit. Je vais voir ce que c'eſt.
(*Elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

ASTÉRIE, ARIMON.

ARIMON.

Quel mélange confus d'amertume & de joye!
Vous avez à me dire un secret douloureux.
Vous n'osez m'en parler. Que faut-il que j'en croye?
Ne me direz-vous rien d'un rival trop heureux?

ASTÉRIE.

Trop heureux, dites-vous? S'il ne tient qu'à ma mere...
Il a beau déployer ses airs évaporés,
Me parler de chevaux, d'équipages dorés,
De la Cour, où pourtant je crois qu'il ne va guere;
Il a beau me tenir je ne sçais quel jargon
Dont use, à ce qu'il dit, la bonne compagnie;
La nouveauté du genre étonne mon génie,
Mon esprit, trop borné, n'en peut prendre le ton.
Cet homme débuta d'abord par l'espérance;
Et je vois, à présent, ce qui put l'abuser.
Comme il me faisoit rire, il croyoit m'amuser.
On ne sçait pas toujours faire la différence
Des ris de la pitié d'avec ceux du plaisir.
Bientôt d'un homme heureux il prit la contenance.
Oh! l'indignation vint alors me saisir.
Je crus devoir mettre ordre à son impertinence;
Mais en vain: il brava mes soins les plus constans.

Digitized by Google

Pour corriger un fat, on n'eſt jamais à tems.
Une prévention toujours inaltérable,
Le rend comme inſenſible aux traits les plus piquans;
Tout gliſſe, rien ne perce en ces ſortes de gens;
L'amour-propre eſt invulnérable.
L'eſpoir de mon hymen flatte ſa vanité;
Mais ce ne ſera pas avec impunité.
Arimon, notre amour a l'aveu de mon pere:
Lui-même, avec plaiſir, a vû naître nos feux.
Il penſe autrement que ma mere,
Il pourra l'engager à contenter nos vœux.
Vous ſemblez refuſer l'eſpoir que je vous donne.
Dites-moi donc pourquoi vous ne me dites rien?

ARIMON.

Que me demandez-vous? L'eſpérance eſt un bien
Qui n'eſt pas fait pour moi, qu'il faut que j'abandonne.

ASTÉRIE.

Quoi! ſeriez-vous jaloux? Parlez-moi ſans détour.

ARIMON.

Qui? moi! Je m'en ferois un crime;
La jalouſie a beau s'imputer à l'amour,
C'eſt toujours un manque d'eſtime.
Ai-je donc prétendu vous aimer ſans rivaux?
Que l'Amour ſur moi ſeul borneroit votre empire?
Ce qui m'a plû doit plaire à tout ce qui reſpire,
Et remporter toujours des triomphes nouveaux.

ASTÉRIE.

D'où vient donc tant de crainte & tant de défiance?

Digitized by Google

ARIMON.

De mon naufrage, hélas ! il ne me reſte rien.
L'Hymen a-t-il jamais donné la préférence
A l'amour qui n'a plus que lui ſeul pour tout bien ?

ASTÉRIE.

Qu'avez-vous dit ? J'en ſens la conſéquence extrême.
Cachez votre ruine, & paroiſſez le même.

ARIMON.

Vous-même pourriez-vous m'accorder mon pardon ?
Que je leur en impoſe & que je les abuſe,
Que l'amour le plus pur ait recours à la ruſe,
Que je change en larcin ce qui doit être un don ! . . .

ASTÉRIE.

De votre probité vous ſerez la victime ;
Mais moi, je trouve en vos refus
De quoi vous aimer encor plus.
L'amour s'accroît de tout ce qu'il donne à l'eſtime.
Ma mere cependant pourroit ouvrir les yeux.
Par des dehors trompeurs, cet homme a ſçu lui plaire.
Il parle de ſes biens, il vante ſes ayeux :
On pourroit, ſur ce point, lui prouver le contraire.
Pour ſa richeſſe, elle eſt dans la bourſe d'autrui.
Il n'a pas d'autres biens que ſes dettes futures,
S'il en peut faire encore ; & dans ces conjectures,
Vous ne changeriez pas de fortune avec lui.
Voilà ce qu'à ma mere, un peu trop prévenue,
On peut faire ſçavoir, au ſujet de ſon choix,
Par un avis ſecret, d'une main inconnue.

ARIMON.

Digitized by Google

ARIMON.

Pour la désabuser, je ne vois, quant à moi,
D'autres moyens plus légitimes
Que la voix du Public. Ces avis anonymes,
Dictés, presque toujours, par la mauvaise foi,
Sont des armes, s'il m'est permis de vous le dire,
Indignes de vous & de moi:
Ce qu'on ne diroit pas, ne se doit point écrire.
Tout billet clandestin est un moyen proscrit;
L'exacte probité n'en a jamais écrit.

SCENE IX.

ASTÉRIE, HÉLENE, ARIMON.

HÉLENE.

Espérez, & laissez-moi faire.
Ce Marquis ne tient encor rien.
Il prétend employer mon petit ministere.
J'ai surpris le complot. J'imagine un moyen...
C'est le maître Valet chargé de l'ambassade,
Qui doit entamer le propos.
Notez que le Marquis lui-même, en embuscade,
Doit l'entendre, & venir l'appuyer à propos.
Dès qu'ils ont eu fini, je me suis mise en vûe:
Aussi-tôt qu'ils m'ont apperçue,
Le digne Ambassadeur a volé sur mes pas.

Digitized by Google

Il m'a dit qu'il étoit, pour moi, de conséquence
De lui donner une audience,
J'ai promis ici-même : il ne tardera pas.

ASTÉRIE.

Mais encor ?...

HÉLENE.

Le Marquis en entendra de belles.
Suffit. Vous m'en direz vous-même des nouvelles.
Il verra s'il doit espérer.
Si ce remede-là ne peut pas opérer,
Si sa fatuité ne perd pas contenance,
Il est plus ferme qu'un rocher.
Mais vous, dans ce bosquet, vîte, allez vous cacher,
Et prêtez bien l'oreille à notre conférence.

(*Ils se cachent..*)

SCENE X.

HÉLENE, *seule, à demi-voix.*

Ecoutons attentivement.
Derriere cette palissade,
J'entends un petit mouvement.
Le Marquis est en embuscade.
L'autre n'arrive point. Me cherche-t-il ailleurs ?
Ah ! s'il ne venoit pas... Tout le sang me pétille.
(*Elle rêve.*)
Mais... oui-dà. Pourquoi non ? Le tour est des meilleurs.
Le Marquis ne peut voir à travers la charmille ;

Digitized by Google

Il ne peut que m'entendre, & je ne risque rien.
Je parlerai pour deux. Commençons l'entretien.
(haut, comme si le Valet de chambre étoit avec elle.)
Ah! c'est donc toi? Quel air & quel ton de mystere!..
Je veux bien m'y prêter... Ainsi ton Maître espere...
Doucement, s'il te plaît; point de vivacité....
J'entends.... Mais cet hymen a sa difficulté....
Ce que j'en dis n'est pas pour rançonner ton Maître;
Mais ma Maîtresse, autant que je m'y puis connoître,
N'a pas moins de bon-sens & d'esprit que d'appas:
Peut-elle du Marquis faire le moindre cas?...
(comme s'il avoit parlé.)
Ah! tu conviens du fait... C'est être raisonnable.
Elle ne l'aime point. Rien n'est plus pardonnable....
(comme s'il avoit parlé.)
Plaît-il?... Elle a raison, me dis-tu? Je le crois.
Mais parle donc plus haut. Tu m'as conté cent fois,
Que sa noblesse étoit d'une date assez fraîche;
Qu'il n'est pas vrai qu'il ait habitude à la Cour;
Que les Couriers fréquens, qu'il reçoit chaque jour,
Sont de ses propres gens à lui, qu'il se dépêche....
Ah! tu ris!... Il n'est pas trop besoin d'ajoûter
Que, d'ailleurs, c'est un fat, autant qu'on le puisse être,
Et le plus mal-adroit que le Ciel ait fait naître.
(On rit du côté du bosquet.)

Digitized by Google

SCENE XI.

LE MARQUIS, *sortant furieux à travers la charmille ;* LE VALET DE CHAMBRE, *entrant par un autre côté.*

HÉLENE.

C'eſt lui-même, fuyons.

LE MARQUIS.

C'eſt trop en écouter.

LE VALET DE CHAMBRE, *à Hélene.* Bon ! je te cherche.

HÉLENE.

Va, va parler à ton Maître.

(*Elle ſort.*)

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt donc ainſi, maudit traître, Que vous vous acquittez de ma commiſſion ? Malheureux ! . . .

LE VALET DE CHAMBRE.

Eſt-ce à moi que ſe tient ce langage ?

LE MARQUIS.

A qui donc, double chien ? J'étois dans ce bocage . . Tu peux, dès à préſent, chercher condition.

LE VALET DE CHAMBRE.

Mais à propos de quoi ? Qu'eſt-ce donc, je vous prie

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Ce vieux coquin, pour qui j'avois mille bontés.
Je ne sçais pas pourquoi je te laisse la vie.

LE VALET DE CHAMBRE.

Jurez, frappez, tuez; mais après, écoutez.

LE MARQUIS.

Un gueux qui m'a toujours volé, pillé....

LE VALET DE CHAMBRE.

Courage....
En suis-je mieux?

ARLEQUIN.

Que j'ai gardé par charité!

LE VALET DE CHAMBRE, *à part.*

Qui ne lui coûte rien. (*haut.*) Je jure, en vérité...

LE MARQUIS.

Que tu n'es qu'un faquin. Tu peux plier bagage.
Aller me diffamer en secret, en public.

LE VALET DE CHAMBRE.

Qui? moi! S'il est vrai, que je meure.

LE MARQUIS.

Avec cette coquine, à la langue d'aspic,
Tu ne viens pas d'avoir en ce lieu, tout-à-l'heure,
La conversation....

LE VALET DE CHAMBRE.

J'arrive; & sur ma foi....

LE MARQUIS.

Je ne t'ai pas oüi de mes propres oreilles?

LE VALET DE CHAMBRE.

Le diable a donc parlé pour moi.
(*en montrant son dos.*)
Ce pays abonde en merveilles.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Hélène & toi. . . .

LE VALET DE CHAMBRE.

Mais vous rêvez.
Je venois la chercher pour ce que vous sçavez.
J'arrive ; elle sortoit.

LE MARQUIS.

Je n'y puis rien comprendre.

LE VALET DE CHAMBRE.

Ni moi. M'avez-vous vû ?

LE MARQUIS.

Non ; mais j'ai cru t'entendre
Me déchirer à belles dents.

LE VALET DE CHAMBRE.

Deux mots vont lever tous vos doutes.
Je sçavois que Monsieur devoit être aux écoutes.
J'eusse été le plus sot de tous les imprudens,
Si je m'étois trahi. Vous me devez mes gages ;
J'ai trop menti, pour vous, pour discontinuer.

LE MARQUIS.

Est-ce un tour ? Ah ! je vois à qui l'attribuer.
Il est sorti des ris de dessous ces ombrages ;
Quelqu'autre écoutoit. . . Mais comment
Ont-ils sçu ? . . . Ceci prend une mauvaise allure.
Cher ami, tout va mal, & l'on cherche à m'exclure.
La fille n'a, pour moi, qu'un sot éloignement ;
Le pere n'est pas fait à des gens de ma sorte.

LE VALET DE CHAMBRE.

Pour trois cent mille écus on peut tout endurer.

Digitized by Google

La Bourgeoiſe eſt tenace, & ſera la plus forte :
C'eſt ce qui doit vous raſſurer.
De ſon autorité cette femme eſt jalouſe.
Continuez toujours vos ſoins ;
Et ſi vous n'avez pas le cœur de votre épouſe,
Ce n'eſt qu'un embarras de moins.

LE MARQUIS.

Non ; c'en eſt fait, partons.

SCENE XII.

Mr. ORONTE, Mad. ORONTE, LE MARQUIS, LE VALET DE CHAMBRE.

Mr. ORONTE.

Je ſuis hors de moi-même.

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

C'eſt vous que nous cherchons.

LE VALET DE CHAMBRE, *au Marquis.*

Remettez-vous un peu.

Mad. ORONTE, *avec tranſport.*

Vous triomphez, Marquis ; oui, ma fille vous aime.
Oh ! vous recevez cet aveu
Avec l'étonnement d'un homme trop modeſte.

LE VALET DE CHAMBRE.

C'eſt encore un de ſes défauts.

Digitized by Google

Mad. ORONTE.

Vous n'avez pas besoin que je vous le proteſte.

Mr. ORONTE, *à part.*

Plût au Ciel que cela fût faux!

LE MARQUIS.

Cette heureuſe nouvelle eſt-elle bien conſtante?

Mad. ORONTE.

Eh! quoi! Marquis, vous héſitez!
Sentez donc un peu mieux ce que vous méritez.
Votre délicateſſe a lieu d'être contente.
Le goût qu'elle a pour vous lui fait aſſez d'honneur.

LE MARQUIS.

Daignez me conter mon bonheur.
Vous a-t-elle avoué?....

Mad. ORONTE.

Mais non pas elle-même.

LE MARQUIS.

Comment donc?

Mad. ORONTE.

Nous avons uſé de ſtratagême.

LE VALET DE CHAMBRE, *au Marquis.*

Mais je ne conçois pas votre incrédulité,
Madame s'y connoît.

LE MARQUIS.

Je n'en fais aucun doute.

Mad. ORONTE.

Au fait. Voici comment j'ai ſçu la vérité.
Demandez à Monſieur.

Mr. ORONTE.

Qui? moi! je vous écoute;

Digitized by Google

Et pour faire un récit je ne suis pas trop bon.

Mad. ORONTE.

Dans ce bosquet prochain, j'ai donc mis, fort en vûe,
Cette lettre d'avis de la mort d'Arimon.
Elle l'a ramassée en secret, & l'a lue.
Monsieur s'imaginoit, (car c'est son fort, à lui,)
Que ce seroit un coup mortel pour Astérie.
De son premier amour elle est si bien guérie,
Et je ne pense pas que ce soit d'aujourd'hui;
Que nous l'avons trouvée avec un air de joye,
Secrette, mais visible; une sérénité
Qui semble l'embellir.

LE MARQUIS, *à son Valet.*

Que faut-il que j'en croye!

LE VALET DE CHAMBRE.

Tout.

Mad. ORONTE.

Eh! peut-on vous voir avec impunité?
D'un terrible fardeau, je la crois soulagée.

Mr. ORONTE.

O Ciel! que le sexe est trompeur!

Mad. ORONTE.

Le défunt, dès long-tems, étoit mort dans son cœur;
Mais, par quelques sermens, elle étoit engagée.
La mort a tout détruit, il n'y faut plus songer.

LE MARQUIS.

Je puis reprendre l'espérance!
Dans quels ravissemens vous daignez me plonger!

Mad. ORONTE, *à son mari, à part.*

Mais tâchez donc de prendre une autre contenance.

Digitized by Google

Mr. ORONTE, *à sa femme, à part.*

J'ai celle que je puis avoir.

LE MARQUIS, *d'un air satisfait.*

Tout est donc confirmé ; car enfin j'ai cru voir
Que son ame indécise, & pourtant décidée,
S'enflammoit, en craignant toujours de s'enflammer ;
Et m'aimoit, sans oser m'aimer.

Mad. ORONTE.

Eh ! bien, nous avons eu tous deux la même idée.

Mr. ORONTE, *à part, avec dépit.*

Il faut avoir l'esprit bien faux.
A tout ce jargon-là, je n'entends pas deux mots.

Mad. ORONTE.

Reglez votre bonheur, aussi-bien que le nôtre.
Vous possédez son cœur, quand voulez-vous sa main ?
Un tems aussi cher que le vôtre
Doit être ménagé. Voulez-vous dès demain ?

LE MARQUIS.

Un homme tel que moi, ne peut, sans imprudence,
S'absenter long-tems de la Cour.
C'est un pays de résidence,
Où les absens ont tort. Finissons dès ce jour.

Mad. ORONTE.

Votre impatience est dans l'ordre, elle m'est chere ;
Ah ! trop heureuse belle-mere !
Madame la Marquise, ah ! que je vais t'aimer !

Mr. ORONTE, *à part.*

Quel fléau la Folie a mis dans ma famille !
Je n'ai plus ni femme, ni fille.

Digitized by Google

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

Que je lui ſçais bon gré d'avoir ſçu vous charmer!
Concluons, dès l'inſtant, cet heureux mariage.
(*Elle fait quelques pas, & revient.*)
Eh! nous ne ſongeons pas qu'il en faut faire part;
Mais le tems preſſe, il eſt trop tard.

Mr. ORONTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Gagnons du moins du tems... Il faut ſuivre l'uſage,
Et le notifier à tout le genre-humain,
Par billets imprimés, enrichis de vignettes.

Mad. ORONTE.

Non, toutes réflexions faites,
Nous ferons part du lendemain.
(*à ſon mari.*)
Allons, Monſieur, ſans plus attendre,
Venez mettre ordre à tout, venez.
(*Elle ſort.*)

Mr. ORONTE, *à part, en s'en allant.*

Je ne dis mot.
Mais tu n'es pas encor mon gendre,
Et je m'en vais du moins chicaner ſur la dot.
(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je vous fais compliment.

LE MARQUIS.

Je n'y vois pas matiere.
Te voilà bien surpris !

LE VALET DE CHAMBRE.

On le seroit à moins.

LE MARQUIS.

Rien de plus simple. Il est une riche héritiere,
J'en fais la connoissance, & je lui rends des soins ;
Je plais ; on me l'accorde : est-ce une chose étrange ?
J'honore, on m'enrichit : je n'y vois qu'un échange.

LE VALET DE CHAMBRE.

Le pere ne s'est guere entremis du propos.
Il avoit un air sombre, une mine soupçonneuse :
Il est bien moins épris, de vous, que la Bourgeoise.

LE MARQUIS.

Je n'ai pas entrepris de plaire à tous les sots.
Qu'importe son regret, en me donnant sa fille ?
C'est à la seule dot que se bornent mes vœux.
J'épouse la fortune, & non pas la famille,
Et ne veux pas m'unir autrement avec eux.

Digitized by Google

Je m'en vais retrouver la petite perſonne.
Que je la crois charmée ! Il étoit, ma foi, tems
Que ce tracas finît.

LE VALET DE CHAMBRE.

Sur-tout à leurs dépens.

LE MARQUIS.

Car je ſuis excédé des ſoins que je leur donne.
Et toi, fais-moi toujours venir quelque Courier,
Viſible & bien crotté : ne va pas l'oublier.

LE VALET DE CHAMBRE.

En avez-vous manqué ? Mais daignez me permettre...
En confirmant ma penſion,
Vous vous en ſouvenez ; vous plairoit-il d'y mettre
Une petite addition ?
Voyez quelle fortune eſt celle que vous faites.

LE MARQUIS.

Ainſi, Monſieur veut tout avoir.
Ne vous ſuffit-il pas, bête & ſot que vous êtes,
D'être mon Intendant ?

(*Il ſort.*)

LE VALET DE CHAMBRE.

Il m'apprend mon devoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, HÉLENE.

HÉLENE.

Sçais-tu que tu m'as fait une injure mortelle?

ARLEQUIN.

Comment! conte-moi donc?...

HÉLENE.

Tu m'as crue infidelle.

ARLEQUIN.

Et tu faisois bien pis, puisque tu m'as cru mort.
Mais voyons si j'ai si grand tort.
Je suis, pour toi, toujours le même.
J'aurois voulu venir sur les aîles du vent.
J'arrive; &, tout en arrivant,
Je rencontre un benêt, un animal qui t'aime.

HÉLENE.

Veux-tu qu'on me haïsse?

ARLEQUIN.

Oh! ça ne se peut pas.
Oui: mais, au fond d'un bois, on te conte fleurettes.

HÉLENE.

Que veux-tu qu'on m'y conte?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Eh ! voilà l'embarras.
Mais tu prêtois l'oreille aux tendres amourettes.

HÉLENE.

La politesse veut qu'on écoute les gens
Dont les propos sont obligeans.

ARLEQUIN.

Cela me paroît sans réplique.
Oui ; mais avec plaisir tu semblois l'écouter.

HÉLENE.

Par politique.

ARLEQUIN.

Bon !

HÉLENE.

Il n'en faut point douter.

ARLEQUIN.

D'abord la politesse, & puis la politique :
Ainsi donc je puis, à mon tour,
Les mettre de même en pratique,
Quand quelqu'autre que toi me parlera d'amour ?
D'abord la politesse, & puis la politique :
Cela ne se peut refuser.

HÉLENE.

Arlequin, doucement. Je défends l'une & l'autre ;
Car tu pourrois en abuser.
Crois-moi, dans un pays si différent du nôtre,
Conservons cherement nos amours & nos mœurs.
Ce sont-là tous nos biens, qu'ils restent dans nos cœurs.

Digitized by Google

SCENE II.

Mr. ORONTE, HÉLENE, ARLEQUIN.

Mr. ORONTE.

Vous voici ?

HÉLENE.

L'Amour nous rassemble.

Mr. ORONTE.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Nous nous contons nos petites raisons.
Monsieur, nous nous aimons, & nous nous le disons.
N'est-ce pas réunir tous les plaisirs ensemble ?

Mr. ORONTE.

Que vous me rappellez d'heureux tems, d'heureux jours !
Ce souvenir me fait chérir encor la vie.
Aimez-vous, mes enfans; l'âge vous y convie :
Il ne fait que trop vîte envoler les Amours.
Mais parlons d'autre chose.

HÉLENE.

Oh ! vous n'avez qu'à dire,

Mr. ORONTE.

Qu'as-tu fait au Marquis ?

HÉLENE, *en riant.*

Au Marquis !....

ARLEQUIN,

Digitized by Google

ARLEQUIN, *en riant.*

Au Marquis !...

(*Tous deux vient à gorge déployée.*)

Mr. ORONTE.

N'obtiendrai-je de toi que des éclats de rire ?
Finis donc, & m'apprends....

HÉLENE, *en riant encore plus.*

J'en mourrois ; je ne puis...

(*Arlequin contrefait les ris des bouffons.*)

Mr. ORONTE.

Arlequin m'inſtruira ; car il le ſçait, ſant doute.

ARLEQUIN.

Point du tout.

Mr. ORONTE.

Et tu ris ?

ARLEQUIN.

Qui ? moi ! je ris toujours,
Quand je vois rire mes amours.

Mr. ORONTE.

N'en parlons plus. Perſonne ici ne nous écoute :
Ma femme n'eſt point là.... Non ; rien n'eſt plus heureux.

(*Il donne une bourſe à Arlequin.*)

Tenez, voilà de quoi vous marier tous deux.
Puiſſiez vous encor plus vous aimer l'un & l'autre !
Mais ſi vous m'en croyez, mes enfans, retournez
Où vous avez tous deux le bonheur d'être nés.
Ah ! que n'y ſuis-je encor !

HÉLÉNE.

Quelle idée eſt la vôtre ?

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

Ce climat-ci ne vous vaut rien :
Vous auriez tort de vous y plaire ;
L'air, les mœurs, les gens, tout vous y seroit contraire.

HÉLENE.

Eh ! mais, vous y restez, & vous vous portez bien.

Mr. ORONTE.

Morbleu ! c'est malgré moi ; mais croyez qui vous aime.
Partez ; le vrai bonheur, la félicité même
Vous attend, l'un & l'autre, en ces heureux séjours.
Allez, retournez à la source,
Voici le tems.

HÉLENE, *à Mr. Oronte.*

S'il faut vous quitter pour toujours. . .
(*à Arlequin.*) (*à Mr. Oronte.*)
N'est-ce pas, Arlequin ? . . . Reprenez votre bourse.

ARLEQUIN, *en rendant la bourse.*

Ce que j'aime a toujours raison.

Mr. ORONTE, *la refusant.*

Ecoutez : j'y suis très-sensible ;
Mais. . . .

HÉLENE.

Quoi ?

Mr. ORONTE.

Tu ne peux pas rester à la maison.
Il faut nous séparer.

HÉLENE.

Cela n'est pas possible.

Mr. ORONTE.

Ma femme l'a promis à son gendre futur.

Digitized by Google

HÉLENE.

Quoi ! le meilleur humain que le Ciel ait fait naître,
Qui fut toujours bien plus mon pere que mon maître,
Auroit-il le cœur assez dur ?
(*Ici Madame Oronte paroît dans le fond.*)

Mr. ORONTE.

Morbleu ! ce n'est pas moi ; c'est ma femme : elle est folle ;
Mais je suis son mari.

ARLEQUIN, *à Hélene, qui pleure.*

Laisse-moi la parole.
Je lui vais, en douceur, faire entendre raison.
(*à Mr. Oronte.*)
Seriez-vous assez sot pour n'être pas le maître ?
Soyez homme ; envoyez-moi paître
Ce Marquis : Voulez-vous passer pour un oison ?

Mr. ORONTE.

Et ma femme ?

ARLEQUIN.

Laissez dire la Perronnelle.

SCENE III.

Mad. ORONTE, LES PRÉCÉDENS.

Mad. ORONTE.

Quelle est la Perronnelle ?

ARLEQUIN, *étourdi.*

Ah ! Madame, c'est vous ?

Digitized by Google

Mad. ORONTE.

Ote-toi de mes yeux.

Mr. ORONTE.

Disparois.

HÉLENE.

Sauvons-nous.

ARLEQUIN, *embarrassé.*

Oui... mais... car... c'est que...

Mad. ORONTE.

Sors.

ARLEQUIN.

La méchante femelle !

(*Arlequin & Hélene sortent.*)

SCENE IV.

Mad. ORONTE, Mr. ORONTE.

Mad. ORONTE.

A merveilles, Monsieur; je n'en ai rien perdu.

Mr. ORONTE.

Tant pis; mais, après tout, qu'avez-vous entendu ?

Mad. ORONTE.

Ce qui s'est dit n'a pas besoin de commentaire.

Mr. ORONTE.

Pour un mot de travers qu'un balourd a lâché...

Mad. ORONTE.

Quand on pense de même, on ne le fait pas taire.

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

Eh ! bien, j'ai tort ; je suis fâché
Qu'il ait, sans y penser, lâché cette parole ;
Bagatelle, au surplus.

Mad. ORONTE.

Je ne suis qu'une folle ;
Vous-même l'avez dit.

Mr. ORONTE.

Beau sujet de débat !

Mad. ORONTE.

Ah ! j'aurois dû sçavoir que d'un époux qu'on aime,
On ne fait jamais qu'un ingrat.

Mr. ORONTE.

Fort bien, nous y voilà.

Mad. ORONTE.

Vous m'éclairez vous-même.
Je vois. . . .

Mr. ORONTE.

Je n'ai jamais cessé de vous aimer.
Mais quels sont donc mes torts ? En quoi suis-je à blâmer ?

Mad. ORONTE.

D'abord. . . . Je passe tout le reste.

Mr. ORONTE.

Je vous rends grace. Après ?

Mad. ORONTE.

Le refus manifeste
De donner votre fille au Marquis. C'est un fait.
Je désire ardemment un si grand mariage ;

Digitized by Google

Vous chicanez la dot, pour qu'il soit sans effet,
Pour me contrarier.

Mr. ORONTE.

Moi ?

Mad. ORONTE.

Sans doute.

Mr. ORONTE, *bas.* J'enrage.
(*haut.*)
Ecoutez mes raisons.

Mad. ORONTE.

C'est autant de refus.
Epargnez-vous, je vous supplie,
Le soin de me prouver que vous ne m'aimez plus.

Mr. ORONTE, *animé.*

Il faut donc vous aimer jusques à la folie ?
Eh ! bien, il y faut consentir ;
Puisque ma fille l'aime, il sera votre gendre.

Mad. ORONTE.

D'une meilleure grace, on auroit pû se rendre.

Mr. ORONTE.

Mais craignons-en, tous trois, un très-prompt repentir.

Mad. ORONTE.

Quittez cette délicatesse,
Ma fille sera donc Marquise, & moi Comtesse ?

Mr. ORONTE.

En avez-vous toujours un si pressant desir ?

Mad. ORONTE.

Comment donc ? Ce Comte, qui vaque à notre porte,
N'est pas encor à nous ?

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

Non. (*à part.*) Le diable l'emporte.

Mad. ORONTE.

Vous n'aimâtes jamais à me faire plaisir.
Continuez, Monsieur.

Mr. ORONTE.

Mais, moi! me faire Comte!...

Mad. ORONTE.

Votre fille sera femme de qualité;
Et moi, je ne serai qu'une Madame Oronte.
Le beau nom à porter! La belle égalité!
Il nous faut une Terre: enfin, oui, j'en veux une.
Vous êtes riche....

Mr. ORONTE.

Soit. Le reproche est plaisant!

Mad. ORONTE.

Songez qu'avec un nom qui n'est pas imposant,
Chacun ne vous croira qu'un homme de fortune.
Nous sommes de naissance; il y faut faire honneur,
Et décorer notre famille.
C'est le titre & le rang qui font le vrai bonheur.
On n'existe qu'autant qu'on brille.
Le nécessaire, c'est l'éclat.
D'ailleurs, nous ne pouvons rien faire de plus sage.
Cette acquisition devient un coup d'Etat.
Le Marquis a, sur nous, un trop grand avantage;
Pour la fille d'un Comte il aura plus d'égard:
Vous n'aurez plus vous-même à craindre, de sa part,
Qu'il s'oublie, avec nous, ni qu'il s'en fasse accroire.

Digitized by Google

Tout devenant égal entre nos deux Maisons,
Il pourra nous chérir, sans offenser sa gloire.

Mr. ORONTE.

La folie a, par fois, quelques bonnes raisons.

Mad. ORONTE.

Ou vous m'aimez, ou non?

Mr. ORONTE.

Souffrez que je m'explique.

Mad. ORONTE.

Oh! plus de discours superflus.
Je finis par un mot qui n'a point de réplique.
C'est que j'en prends le titre avec les attributs:
Entendez-vous, Monsieur le Comte?
J'ose espérer, de votre amour,
La complaisance la plus prompte.

SCENE V.

ASTÉRIE, Mr. ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

Ma fille, embrasse-moi; sois heureuse en ce jour.
On te donne à l'objet de ta tendresse extrême.

ASTÉRIE.

Vous me donnez à ce que j'aime!
Ah! ciel! quel changement! J'attendois mon arrêt.
Mon pere, est-il bien vrai?

Mr. ORONTE.

Digitized by Google

Mr. ORONTE.

Que trop.

Mad. ORONTE.

Eh ! oui, ma chere.

Monsieur le Comte, & moi....

ASTÉRIE.

Quel Comte, s'il vous plaît ?

Mr. ORONTE.

Eh ! morbleu, c'est moi.

ASTÉRIE.

Vous, mon pere !

Mad. ORONTE.

Lui-même. Sois enfin à qui sçut t'enflammer.

ASTÉRIE, *à part.*

Ils n'ignorent donc plus qu'Arimon est en vie.

(haut, avec transport.)

Que ne vous dois-je pas ! Ah ! c'est vraiment m'aimer.

Mad. ORONTE.

Monsieur le Comte enfin s'est laissé désarmer.

ASTÉRIE.

Vous sçavez qui m'a sçu charmer ;

Je l'aimerai toujours.

Mad. ORONTE.

Oui, ma chere Astérie,

Nous sçavons ton secret.

ASTÉRIE, *étonnée.*

En étoit-ce un pour vous ?

Mad. ORONTE.

Mais oui. Nous t'avons fait une supercherie

Qui nous l'a découvert. Sois contente de nous.
Va, ce soir, tu seras Marquise.

ASTÉRIE.

Marquise!... (*à part.*) Ah! quelle étoit ma cruelle méprise!
Mais feignons cependant. (*haut.*) Daignez me pardonner,
Si j'ose, à vos genoux, déposer un scrupule
Qui ne sçauroit m'abandonner.
Je vois qu'il n'est plus tems que je le dissimule.
(*avec timidité.*)
Il doit vous souvenir de cet heureux lien....
Vous aviez projetté l'union la plus tendre:
Mon cœur, sur votre choix, avoit reglé le sien.

Mad. ORONTE.

Je le sçais; mais les morts n'ont plus rien à prétendre.
Arimon a fini son sort.

ASTÉRIE, *plus affectueusement.*

Du moins vous conviendrez que, s'il n'étoit pas mort..

Mad. ORONTE.

Eh! bien?

ASTÉRIE.

Vous n'auriez pû lui manquer de parole.

Mad. ORONTE.

J'aurois eu de la peine; il en faut convenir.

ASTÉRIE.

Peut-être il pourroit revenir.

Mad. ORONTE.

Cette excuse devient frivole.

Digitized by Google

C'eſt un fait ; il eſt mort depuis plus de ſix mois.
Finiſſons ; je le veux, & dès cette journée.

SCENE VI.

ARIMON, LES PRÉCÉDENS.

ARIMON.

Hélas ! pardonnez-moi....

Mad. ORONTE.

Dieux ! c'eſt lui que je vois !

Mr. ORONTE.

C'eſt vous !...

ARIMON, *à Madame Oronte.*

Ne craignez point. Ma vie infortunée
Ne vous engage à rien. Je ne m'offre à vos yeux
Que pour mettre le calme & la paix en ces lieux.

ASTÉRIE.

Ah ! Ciel !....

Mad. ORONTE.

Que dites-vous ?

ARIMON.

La fortune infidelle
A ſignalé ſur moi toute ſa cruauté.

Mad. ORONTE.

Que vous a-t-elle fait ?

ARIMON.

Elle m'a tout ôté,
Excepté mon amour, qui ne dépend point d'elle.

Digitized by Google

Mr. ORONTE, *à part.*

Qu'a-t-il dit ? Il s'eſt trop preſſé
De faire un aveu ſi funeſte.

Mad. ORONTE.

Comment ! votre naufrage. . . .

ARIMON.

Il ne m'a rien laiſſé :
Mon malheureux amour eſt tout ce qui me reſte.
L'incertitude de mon ſort,
A celui d'Aſtérie, auroit pû faire tort.
Je ne ſçais point garder un eſpoir trop frivole ;
Et je reviens exprès vous remettre mes droits,
Et vous rendre votre parole.
Vous ne me verrez plus. C'eſt la derniere fois
Qu'un malheureux vous importune.

Mad. ORONTE.

Pour réparer les torts d'une aveugle fortune,
Nous ferons tout au monde.

Mr. ORONTE.

Ah ! pour moi, j'y conſens.

Mad. ORONTE.

Tout ce que nous avons eſt en votre puiſſance.
Des procédés ſi raviſſans
Ne ſouffrent point de borne à ma reconnoiſſance.
Comptez ſur nos ſecours. Recevez mes adieux.
(*en montrant ſon mari.*)
Je vous laiſſe Monſieur, qui fera pour le mieux.
(*Elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

ASTÉRIE, Mr. ORONTE, ARIMON.

ARIMON.

Adieu, Madame; adieu, Monsieur.

ASTÉRIE.

Eh! quoi, mon pere,
Vous le laissez!...

ARIMON.

Non; rien ne peut me secourir.
Je perds tout en un jour; je n'ai plus qu'à mourir.

Mr. ORONTE, *à sa fille.*

Ton inconstance est tout ce qui le désespere.

ASTÉRIE, *avec assurance.*

Il n'a point à se plaindre, & ne l'aura jamais.
C'est sur vous qu'il n'a plus à compter désormais,
Lui qui vous fut si cher.

Mr. ORONTE.

Quel est donc ce langage?

ASTÉRIE, *d'un ton éploré.*

Est-ce un crime que son naufrage?
N'a-t-il pas rapporté son cœur & ses vertus?
Hélas! que lui faut-il de plus?
Oui, je lui jure encore un amour aussi tendre
Qu'il l'étoit dans nos plus beaux jours.

Digitized by Google

Je ne ſçais point donner mon cœur pour le reprendre.
Ce qu'on m'a fait aimer, je l'aimerai toujours.
J'ai trop bien obéi, pour obéir encore.

Mr. ORONTE.

Quel procès me fais-tu? Que dis-tu? . . . Je l'ignore.

ASTÉRIE, *fortement.*

Que jamais le Marquis ne ſera mon époux.

Mr. ORONTE.

Tu ne l'aimes donc pas?

ASTÉRIE.

Moi! l'aimer! Je l'abhorre.

Mr. ORONTE.

Ma fille, embraſſe-moi. Que cet aveu m'eſt doux!
Vous vous aimez toujours?

ASTÉRIE.

Je l'aime.

ARIMON.

Je l'adore.

Mr. ORONTE.

Mais la nouvelle de ſa mort,
Comme je le craignois, ne t'a point accablée:
Tu n'en as pas paru troublée.

ASTÉRIE, *avec un tranſport de joye.*

Je ſçavois qu'il vivoit.

Mr. ORONTE.

En ce cas-là, j'ai tort.
Oh! tout ceci change la theſe,
Sans me mettre plus à mon aiſe.
La perte de ſes biens, qu'il auroit dû cacher,

Digitized by Google

Eſt un cruel prétexte aux refus de ta mere.
J'aurai peine à l'en détacher.
Conſervez cependant une chaîne ſi chere.
Non, je n'aurai jamais d'autre gendre que vous;
Mais il faut employer les moyens les plus doux.
(*à ſa fille.*)
Et toi, ſeconde-moi de ton mieux, je t'en prie.
(*à Arimon.*)
Mais ma femme revient; daignez, pour un inſtant,
Vous éloigner un peu. Chacun ſera content.

ARIMON.

Avant que je m'en aille, adorable Aſtérie,
Ne me direz-vous rien qui ſoutienne ma vie?

ASTÉRIE.

Arimon, quoi! vous partiriez?
Mr. ORONTE, *le pouſſant dehors.*
On vous dit que vous eſpériez.
(*Arimon ſort.*)

SCENE VIII.

Mr. ORONTE, Mad. ORONTE, LE MARQUIS, ASTÉRIE.

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

Ainſi, tout eſt d'accord.

LE MARQUIS.

J'en ai l'ame ravie.

Digitized by Google

Mad. ORONTE.

Nous prendrons un Hôtel, où nous logerons tous.

LE MARQUIS, *en donnant une lettre à Mr. Oronte.*

Oui-dà. Cette lettre eſt pour vous :
Mon Courier, en paſſant à la Poſte prochaine,
L'a priſe.

Mr. ORONTE.

Je lui ſuis obligé de la peine.
(*en regardant le deſſus.*)
De Breſt. Ah ! c'eſt ſans doute au ſujet d'Arimon.

ASTÉRIE, *vivement.*

Ah ! mon pere, voyons.

Mr. ORONTE, *à Aſtérie.*

Contiens-toi donc toi-même.

ASTÉRIE, *à ſon pere.*

Il s'agit de tout ce que j'aime.
(*Elle lit avec ſon pere.*)

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

Ainſi nous ne ferons qu'une même maiſon.

LE MARQUIS.

Si vous voulez.

Mad. ORONTE.

Que vous en ſemble ?

LE MARQUIS.

Tout comme il vous plaira... Mais...

Mad. ORONTE.

Quoi ?

LE MARQUIS.

Mon vrai ſéjour,
Comme vous ſçavez, eſt la Cour.

Digitized by Google

Mad. ORONTE.

Vraiment, je compte bien que nous irons enſemble,
Que nous l'habiterons Monſieur le Comte & moi.

ASTÉRIE, *à ſon pere.*

Liſez, liſez tout haut.

Mr. ORONTE.

Un peu de patience.

LE MARQUIS, *à Madame Oronte.*

Il ne voudra jamais y figurer.

Mad. ORONTE.

Pourquoi?

Mr. ORONTE.

En attendant, daignez me donner audience.

(*Il lit.*)

» La mort du pauvre Monſieur Arimon n'eſt que » trop confirmée; mais ſes biens, qu'on croyoit per- » dus avec lui, ſe ſont recouvrés depuis, à peu de » choſe près. Si vous lui connoiſſez quelque héritier, » qu'il parte au plutôt, & vienne réclamer une ſuc- » ceſſion qui en vaut bien la peine. Il ne ſçauroit trop » ſe preſſer. «

LE MARQUIS, *tranſporté de joye.*

Ne cherchez pas plus loin, vous voyez l'héritier.
Fortune, je te tiens; je te quitte du reſte.

Mr. ORONTE.

Vous êtes l'héritier?

LE MARQUIS.

C'eſt moi qui vous l'atteſte.
C'eſt à moi qu'appartient l'héritage en entier.
Ma chaiſe, mes chevaux.

Digitized by Google

(*à Mad. Oronte.*)

La lettre eſt trop preſſante,
Pour ne pas partir dès ce jour.
Madame, permettez, toute affaire ceſſante,
Que j'aille au plus preſſé : nous verrons au retour.

Mad. ORONTE, *d'un air ſurpris.*

Vous partez !....

LE MARQUIS.

Au retour. La fortune m'appelle.

Mad. ORONTE.

La fortune !....

LE MARQUIS.

Me tend les bras.

Mad. ORONTE.

Et l'Amour ?

LE MARQUIS.

Il ne défend pas
Que, pour deux ou trois mois, on le quitte pour elle.
Vous voyez, je ſuis attendu ;
Différons ; gardez-moi vos bontés, je vous prie.

Mad. ORONTE.

Souvent ce qu'on differe eſt autant de perdu.

LE MARQUIS.

Vous ſerez plus d'accord.

Mad. ORONTE, *piquée.*

Puiſque c'eſt votre envie,
Je ne vous retiens plus, allez.

(*à part.*)

D'un procédé pareil je reſſens tout l'outrage.

Digitized by Google

(*haut.*)
Allez, Monsieur, partez, volez.

Mr. ORONTE.

Il faut vous épargner la peine du voyage.
Paroissez, Arimon.

SCENE IX.

ARIMON, LES PRÉCÉDENS.

LE MARQUIS, *à Madame Oronte.*

Allons, vous plaisantez.

Mr. ORONTE.

Embrassez le défunt. Vous vous déconcertez ?

LE MARQUIS.

Quoi ! taillerie à part !....

ARIMON, *au Marquis.*

Je vous le notifie.

LE MARQUIS.

Mais il est trop plaisant qu'il soit encore en vie.

LE VALET DE CHAMBRE, *arrivant.*

Monsieur, vos chevaux sont tout prêts.

Mad. ORONTE, *au Marquis.*

Votre servante.

LE MARQUIS.

Il faut qu'il ressuscite exprès
Pour me voler son héritage.
On n'a pis que des siens. (*Il sort.*)

LE VALET DE CHAMBRE, *le suivant.*

Quoi ! nous plions bagage !

Digitized by Google

SCENE X. ET DERNIERE.

Mr. ORONTE, Mad. ORONTE, ASTÉRIE, ARIMON, HÉLENE & ARLEQUIN *qui arrivent sur la fin de la Scene.*

ARIMON, *à Madame Oronte.*

Me seroit-il permis d'embrasser vos genoux ?

Mad. ORONTE.

Vous me voyez des plus confuses.
Sur ce qui s'est passé, recevez mes excuses.
N'en parlons plus ; ma fille, embrassez votre époux.

ASTÉRIE.

Ah ! mon cher Arimon.

ARIMON.

Ah ! ma chere Astérie.

Mr. ORONTE.

Quel miracle ! Ma femme a recouvré l'esprit !
Que je t'embrasse aussi. Va, tu me rends la vie.

ARIMON.

Que de graces, Madame ! . . .

Mad. ORONTE.

Ah ! Monsieur tout est dit :
Le Ciel vous a faits l'un pour l'autre.

Mr. ORONTE.

Il est vrai.

Digitized by Google

Mad. ORONTE, *à son mari.*

Je ne fais que remplir leur deſtin.

Mr. ORONTE.

Fort bien ; allons ſigner leur bonheur & le nôtre.
Oſerois-je prier pour le pauvre Arlequin ?

Mad. ORONTE.

Ah ! je pardonne à tout le monde.

Mr. ORONTE.

Accourez, mes enfans ; enfin, tout nous ſeconde.
(*à Arlequin qui ſurvient.*)
On te pardonne.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait.
Mais mon Maître ?....

ARIMON.

Arlequin, mon bonheur eſt parfait.

ARLEQUIN.

Hélene, arrive ; accours : le Patron te l'ordonne ;
La bonne Dame nous pardonne.

Fin du Tome IV.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google